
HENRY
BORDEAUX
L'Écran
Brisé

L'Écran brisé

IMPRIMERIE NELSON, ÉDIMBOURG, ÉCOSSE
PRINTED IN GREAT BRITAIN

N N

L'Écran brisé

La Maison maudite
La Jeune Fille aux Oiseaux
La Visionnaire

Par

Henry Bordeaux
de l'Académie française

Paris
Nelson, Éditeurs
189, rue Saint-Jacques
Londres, Édimbourg et New-York

N N

DU MÊME AUTEUR

OUVRAGES SUR LA GUERRE

La Chanson de Vaux-Douaumont. — * I. LES DERNIERS JOURS DU FORT DE VAUX (9 mars–7 juin 1916).

La Chanson de Vaux-Douaumont. — * II. LES CAPTIFS DÉLIVRÉS (Douaumont–Vaux : 21 octobre–3 novembre 1916).

TROIS TOMBES.

LA JEUNESSE NOUVELLE.

ROMANS ET NOUVELLES

LA MAISON.

L'AMOUR EN FUITE.

LA PETITE MADEMOISELLE.

LA NEIGE SUR LES PAS.

LE CARNET D'UN STAGIAIRE.

* LA ROBE DE LAINE.

* LA CROISÉE DES CHEMINS.

LES YEUX QUI S'OUVRENT.

* L'ÉCRAN BRISÉ.

* LES ROQUEVILLARD.

(Librairie Plon-Nourrit et Cie.)

LA NOUVELLE CROISADE DES ENFANTS.

(Librairie Flammarion.)

LA PEUR DE VIVRE.

LE PAYS NATAL.

LA VOIE SANS RETOUR.

LE LAC NOIR.

JEANNE MICHELIN.

(Librairie A. Fontemoing.)

ESSAIS DE CRITIQUE ET VOYAGES

LA VIE AU THEATRE (1907–1909. 1909–1911. 1911–1913). — 3 vol.

PORTRAITS DE FEMMES ET D'ENFANTS.

PAYSAGES ROMANESQUES.

(Librairie Plon-Nourrit et Cie.)

QUELQUES PORTRAITS D'HOMMES. — VIES INTIMES.

(Librairie A. Fontemoing.)

AMES MODERNES (Librairie Perrin).

LES AMANTS DE GENÈVE, édition de luxe (Librairie Dorbon aîné).

THÉÂTRE

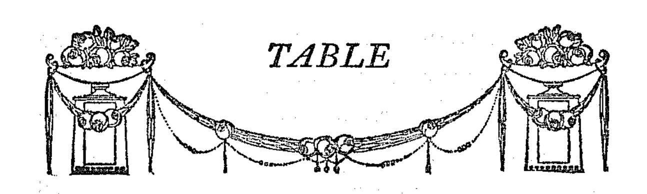
L'ÉCRAN BRISÉ.

UN MÉDECIN DE CAMPAGNE. En collaboration avec M. E. DENARIÉ.

(Librairie Plon-Nourrit et Cie.)

---

* Les livres marqués d'un astérisque sont dans la *Collection Nelson.*



TABLE

L'ÉCRAN BRISÉ

A Madame Julia Bartet

L'ÉCRAN BRISÉ

I

UNE VISITE DE CONDOLÉANCES

LA rue Octave-Feuillet est une rue nouvelle de Passy qui longe le parc de la Muette et se jette dans l'avenue Henri-Martin à l'endroit où celle-ci, déjà vaste et riante dans tout son parcours avec sa quadruple rangée de marronniers et son allée cavalière, s'élargit encore et semble mêler ses feuillages à ceux du Bois comme un fleuve apporte ses eaux à la mer.

Ce coin de Paris, presque une solitude, est d'une grâce charmante. L'industrie des hommes ne s'y fait sentir que par un heureux choix des agréments de la nature. Les maisons, que dissimulent à demi leurs jardins, se dressent à peine au-dessus de la verdure qui les entoure. La campagne même est plus bruyante : il ne passe guère sur le chemin que de rares équipages, et des cavaliers qui font jaillir la terre insuffisamment battue et se perdent bientôt dans la direction des lacs.

Le petit hôtel qui fait l'angle de la rue et de l'avenue, dont il est la dernière habitation, jouit par toutes ses fenêtres de la vue des arbres. D'un côté, c'est le commencement du Bois ou la fin de l'avenue, — premiers flots de la mer ou embouchure du fleuve. De l'autre, c'est le parc de la Muette, mélancolique et attrayant derrière ses grilles hautes qui laissent apercevoir, après une bordure de sapins chétifs, le jet des tilleuls, l'épaisseur des platanes et, dans l'ombre des feuilles, le sable d'une allée qui passe devant un banc. C'est un lieu de calme et de paix. Si les passants ne le remarquent pas, c'est que, dans ce quartier, ils sont presque tous gâtés par la fortune...

Mme Chenevray, qui se penchait de temps à autre à une fenêtre du premier étage, ne regardait qu'au-dessous d'elle, indifférente au lent mouvement de l'avenue, au vert paysage, à la tiédeur même de cet après-midi de juin. Elle surveillait trois enfants, deux garçons et une fillette, qui jouaient dans le jardinet au pied du perron de pierre. De temps à autre elle jetait un nom — Jean, Philippe, Juliette — pour leur rappeler sa présence et suspendre leurs ardeurs trop grandes. Car les petits, vêtus de deuil comme elle-même, riaient aux éclats, sans prendre garde à la tendre figure douloureuse qu'elle leur montrait. La vie continuait après la visite de la mort.

Et quelle visite soudaine, foudroyante, terrible ! Mme Chenevray avait perdu sa sœur, Mme Mon-

revel, en des circonstances tragiques qui retinrent un instant la pitié rapide de Paris. La jeune femme avait été projetée par son automobile contre un tramway en marche. La mort ne respecta même pas son joli visage si gai, si sympathique, qui portait naturellement le sourire comme un rosier porte des roses. D'une destinée enviée, quelques secondes firent un sort misérable.

Une étroite amitié unissait les deux sœurs. Jeunes filles privées de mère, elles s'étaient promis de ne jamais se quitter et, amoureuses de la campagne, de ne jamais abandonner leur pays d'origine, ce Dauphiné qui sait prendre le cœur par les lignes fières et âpres de ses horizons. Mais nous tenons mal les serments que nous faisons aux choses. Une part de leurs vœux, et la préférée, fut seule exaucée. Elles se marièrent toutes deux à Paris, et à peu d'intervalle. Marthe, l'aînée, épousa M. Étienne Chenevray, ingénieur-conseil et administrateur de diverses sociétés minières. Elle ne consentit à avouer son bonheur, qui était grand, que lorsque Mathilde devint la femme de Jacques Monrevel qui, après un secrétariat d'ambassade, avait embrassé la carrière politique et conquis à la Chambre une place importante dans un groupe aujourd'hui plus intelligent qu'influent, le groupe libéral.

Leurs maris, par tendresse pour elles, se lièrent, et dans ces relations trouvèrent leur compte. M. Chenevray qui ne goûtait que le travail et la vie de famille, et que sa robuste santé et son

caractère simple inclinaient à la gaieté, exerçait par son heureux équilibre un empire bienfaisant sur son beau-frère qui, l'esprit avide d'inquiétude, après avoir rencontré l'amour, se tourmentait d'ambition. Longtemps les deux ménages habitèrent porte à porte, et se virent chaque jour. Mathilde avait loué un hôtel de l'autre côté de l'avenue, pour se rapprocher de sa sœur. Depuis un an seulement, malgré les instances de Marthe, elle avait émigré dans un quartier plus animé, celui du parc Monceau, en invoquant la nécessité problématique d'une installation au centre de Paris, à cause de la situation politique de M. Monrevel qui ne pouvait se retirer, comme un ancien ministre, dans le voisinage du Bois de Boulogne.

Cet éloignement fut pour Marthe une occasion de chagrin. Elle ressentait pour sa sœur cadette un mélange d'affection maternelle et d'adoration. De quatre ans plus âgée, elle l'avait soulevée, toute petite, par manière de jeu, dans ses bras débiles, et dès lors n'avait pas cessé de veiller sur elle. Mais, en même temps, elle subissait jusqu'à la fascination la séduction originale de Mathilde qui tirait un merveilleux parti d'un frais visage de blonde et d'un esprit aussi avisé dans l'observation des ridicules que vif dans la repartie, au point d'éclipser dans le monde son aînée, douée de plus de beauté et de raison. Mme Chenevray, satisfaite de plaire à son mari et de gouverner doucement ses enfants, n'eût convenu d'aucune supériorité. Ni ses yeux veloutés, ni ses cheveux châtains, ni sa taille haute et bien prise ne pou-

vaient entrer à son goût en comparaison avec la grâce de corps, les frisons dorés, les yeux clairs et malicieux de Mme Monrevel. Pour en être plus certaine, elle ne cherchait qu'à s'effacer. Qui l'eût louée l'eût fait rougir et penser : « Le sot personnage ! Il n'a jamais regardé Mathilde. » Pour cette petite sœur, toujours en mouvement, et comparable à un tourbillon de rires, elle commettait chaque jour des péchés d'orgueil. Elle accueillait avec indulgence ses fantaisies les plus extravagantes, et s'excusait quand elle la devait gronder un peu pour quelque liberté d'allures ou de paroles que sa propre réserve accentuait.

Ainsi elle se contentait du second rang dans l'estime du monde. Elle était de ces femmes discrètes qui ne donnent toute leur mesure que lorsque la vie le réclame absolument. Dans l'épouvantable tragédie de famille, elle sut se montrer courageuse, et contraindre son désespoir pour soutenir le mari de sa sœur et servir de mère à la petite Juliette. M. Monrevel avait été appelé à la Chambre, comme il descendait de la tribune. Devant ces pauvres restes qu'il ne reconnaissait pas, il prétendit nier son malheur. « Vous vous trompez, assurait-il. Elle va revenir. Elle riait en montant dans sa voiture. » Et il donnait d'autres raisons aussi convaincantes. Il était précipité sans préparation dans une douleur sans fond, et il tentait de s'y soustraire en refusant d'y croire. Sans Mme Chenevray, ce désastre l'eût anéanti. Elle calma ses révoltes en l'entretenant sans cesse de la morte.

— Parlez-moi d'elle encore, lui disait-il quand elle se taisait pour se livrer à sa propre affliction.

Et souvent il ajoutait, non sans amertume :

— Vous la connaissiez avant moi. Vous la connaissiez mieux que moi.

Elle lui racontait principalement l'enfance de Mathilde à Grenoble. Il l'écoutait avec avidité, comme s'il voulait arracher aux ténèbres du passé ce qui se pouvait sauver d'elle.

D'autres fois, il lui posait cette question presque sur un ton de violence :

— Croyez-vous qu'elle ait été heureuse ?

Et il n'attendait pas la réponse.

— Sans doute elle le paraissait. Elle riait toujours. Pourtant, dans mon souvenir, ce rire sonne faux... Cette dernière année surtout... C'était un rire fêlé. Je n'y prenais pas garde, mais j'en suis sûr aujourd'hui. Je pensais à mes affaires, à mes succès de tribune, à toutes sortes de petites choses, au lieu de la regarder vivre. J'étais absurde... On croit toujours avoir le temps de donner et de recevoir le bonheur, et la mort vient...

Et, quand sa belle-sœur le quittait, il ne manquait pas de lui dire :

— Comme elle vous aimait ! Lorsqu'on parlait de vous, elle devenait sérieuse et gardait le silence : vous étiez son sentiment le plus profond.

Cependant, incapable de reprendre aucun travail, il s'absorbait dans sa peine et dépérissait. Elle finit par obtenir de lui qu'il accompagnât son mari, obligé de visiter le nord de l'Espagne au

point de vue minier. Il se laissa faire. Mais, le matin du départ, il murmura :

— Je voudrais partir pour toujours.

— Et votre fille ? dit-elle en pressant Juliette dans ses bras.

— Voyez : ne la confondez-vous pas déjà avec vos enfants ?

C'était vrai : elle la confondait avec ses fils dans son affection, cette fillette qui ressemblait à sa mère, dont elle avait déjà la grâce vive et plaisante et le rire facile...

Mme Chenevray, se penchant à la fenêtre, la regarda jouer : l'enfant commandait aux deux garçons qui se disputaient ses ordres et qu'elle traitait sans ménagement, comme si elle connaissait par avance le pouvoir de la femme. Mais Mme Chenevray ne vit là qu'un tableau de bonne harmonie.

— Elle sera séduisante comme ma chère Mathilde, conclut-elle simplement, — et n'était-ce point la chose la plus naturelle du monde ?

Comme elle laissait errer ainsi sa surveillance, elle vit la porte du jardin s'ouvrir. Un jeune homme entra qui s'arrêta un instant devant le petit groupe, et même souleva Juliette de terre pour l'embrasser. Mme Chenevray, avant de se rejeter en arrière pour ne pas être aperçue, reconnut M. Émagny, et en ressentit, avant de se l'expliquer, une impression pénible. Pierre Émagny avait été l'occasion de l'une des rares discussions qui eussent éclaté entre les deux sœurs : comme il avait flirté toute une soirée avec Ma-

thilde, Marthe crut devoir avertir sa cadette de l'excès de cette préférence, et celle-ci, qui d'habitude prenait avec gentillesse ces observations amicales, s'était révoltée et l'avait accusée d'être jalouse. Deux ans avaient passé depuis cette petite scène sans importance, mais elle ne l'avait pas oubliée. Et le départ récent du jeune homme qui, attaché au ministère des affaires étrangères, avait été envoyé à Rome, ne lui avait pas été désagréable.

Elle pensa :

« Il est de passage à Paris. Il vient faire sa visite de condoléances. Voici près d'un mois que Mathilde est morte. Ces gens de plaisir redoutent les maisons de deuil. Qu'il se rassure : je ne reçois pas aujourd'hui. »

Quelques minutes s'écoulèrent. Revenue près de la fenêtre, elle s'étonna de ne pas voir le jeune homme s'éloigner.

« Il ne s'en va pas », songea-t-elle impatiemment.

Le valet de chambre frappa, entra et lui remit un carton non corné :

Pierre Émagny

2, avenue Hoche.

A sa grande surprise, il ajouta cette explication :

— M. Émagny insiste pour être reçu.

— Vous avez répondu que j'étais sortie ?

— J'ai répondu selon les instructions de Madame.

— Quelles instructions ?

— En l'absence de Monsieur, Madame m'a donné l'ordre de la prévenir si l'on avait une communication urgente à faire à Monsieur.

M. Chenevray n'avait confiance que dans sa femme pour l'avertir de l'état de ses affaires dans le cas où elles réclameraient sa présence immédiate et l'obligeraient à raccourcir ses voyages.

— M. Émagny a demandé Monsieur ?

— Oui, madame. Il a paru très contrarié de ne pas le rencontrer. Il a dit : « C'est impossible, il faut que je lui parle. » Il le croyait à Paris, et il voulait l'attendre. Il ne s'en allait pas. Il a répété : « C'est une chose très importante pour M. Chenevray. » Alors je lui ai proposé de parler à Madame. Il a voulu partir, puis il s'est ravisé.

Un peu étonnée, Mme Chenevray renvoya le zélé domestique :

— C'est bien. J'y vais.

Pierre Émagny n'avait, ne pouvait avoir aucunes relations d'affaires avec M. Chenevray. Il s'agissait donc d'autre chose. Agitée d'un sombre pressentiment et, d'instinct, songeant à la morte, comme si la terre ne la protégeait pas assez, elle rejoignit le jeune homme au salon.

II

LE SECRET DE LA MORTE

Pierre Émagny était de ces jeunes gens dont le monde déclare la présence indispensable à toute

fête pour en compléter l'agrément. Ils apportent, dans un milieu blasé par la coutume du plaisir, leur entrain et leur gaieté inaltérable, et restaurent le goût de la joie, même de la joie enfantine, dans les cœurs les plus fatigués. Pour exercer d'aussi considérables fonctions, ils n'ont la plupart du temps à leur service qu'un cerveau banal et une santé solide. Quelques-uns ont plus de valeur qu'il n'y paraît et leur saine jeunesse réserve à leur avenir une force de résistance et un esprit de ressources qui trouveront à s'utiliser. Mais il n'est pas toujours facile de les distinguer.

Adossé à la cheminée, absorbé et immobile, le jeune homme n'entendit pas entrer Mme Chenevray, et celle-ci, qui le vit au repos, fut surprise de l'altération et de la tristesse de son visage. Elle n'avait gardé le souvenir que d'un danseur brillant et futile, trop empressé auprès des femmes, et ne lui prêtait ni sensibilité, ni intelligence. Elle se trouvait comme devant un inconnu et s'en alarma davantage.

Il l'aperçut et parut effrayé. Il se hâta de s'excuser :

— Pardonnez-moi, madame, le dérangement que je vous cause. Je ne voulais pas...

Il balbutiait, cherchait vainement ses mots. Défiante, elle voulut tout de suite s'abriter derrière son mari :

— M. Chenevray est en voyage. Il revient demain. Vous avez quelque chose à lui communiquer ?

Il répondit très vite, et son air grave était plein de menace :

— Oui, madame, c'est bien à M. Chenevray que je dois parler.

— Il ne rentre à Paris que demain avec M. Monrevel. Je puis le prévenir dès son retour.

Le jeune homme répéta :

— Avec M. Monrevel... Demain.

Et il laissa échapper :

— Ce sera trop tard.

Visiblement une grande émotion le dominait, gouvernait plus que lui ses paroles. Bien qu'un peu inquiète elle-même, elle s'efforça de le rassurer :

— S'il est trop tard demain, vous pouvez me parler. Je sais remplacer mon mari quand il le faut... Je vous écoute.

Mais Pierre Émagny gardait toujours le silence. Et ce fut un instant d'angoisse.

— Dites vite, reprit-elle, les enfants m'attendent.

Il eut une expression de découragement :

— Ce n'est pas commode.

Et il reprit :

— C'est impossible... A vous...

Puis, brusquement, livré par son trouble à toutes les contradictions, il ajouta les mots que, dès la première minute, par un singulier pressentiment, elle avait redoutés :

— Il s'agit de Mme Monrevel.

Elle l'avait deviné, et qu'un danger pesait sur la morte. De nouveau il se tut, comme effaré de ce qu'il avait dit. Elle regardait le bellâtre avec

terreur, et aussi, presque involontairement, avec mépris, et ce regard le gênait.

— Puisqu'il s'agit de Mme Monrevel, j'ai le droit de vous interroger. Parlez vite.

Il tenta de se défendre encore :

– Non, non, je ne puis pas.

— Ah ! maintenant il est trop tard, je veux savoir.

— Eh bien...

— Eh bien ?

Elle le pressait sans répit.

— Il faut lui éviter un nouveau malheur.

— Quel malheur peut encore la frapper ?

Elle le fixait de ses yeux profonds, de ses yeux purs où se lisaient la fidélité et l'honneur. Depuis son adolescence, il avait entendu tenir, dans le monde, tant de méchants propos sur les femmes, qu'il en avait retiré ce scepticisme puéril que les Parisiens prennent pour de l'esprit. La mission pénible qu'il venait remplir, il en comprenait seulement à cette heure, devant cette femme, l'inconvenance. Cependant il fallait bien se décider. Presque à voix basse, les yeux à terre, comme un coupable, il murmura :

— Il y a dans *son* secrétaire un paquet de lettres qu'il faut absolument détruire avant le retour de son mari.

— Ah ! dit simplement Mme Chenevray.

A cette révélation elle n'avait pas bougé. Son visage n'avait pas tressailli. Lui, qui tremblait comme un coupable, s'attendait à des reproches, à des larmes. D'avance il courbait la tête sous

l'orage, et l'orage n'éclatait pas. Tout à coup, rigide, impérieuse, elle se leva et lui montra la porte :

— Allez-vous-en, monsieur.

Elle avait devant elle l'amant de sa sœur, et cette pensée lui était insupportable. Elle était de ces femmes à la destinée heureuse, ou tout au moins sans complications, dont le cœur simple ne comprend pas, n'excuse pas les passions, et qui, même, demeurent mal averties de leur réalité, car elles tiennent leur expression dans les livres, au théâtre, dans les conversations et jusque dans les confidences, pour des amplifications de littérature ou de langage.

Surpris, il se leva à son tour. Mais, oublieux de l'injure, il se souvint de la morte. Ces mots lui montèrent aux lèvres :

— Vous ne pensez pas à *elle*.

Avant qu'il ne les eût prononcés, elle y avait pensé justement, et le retenait d'un geste aussi impérieux que celui qui le chassait :

— Restez, dit-elle.

Dans un éclair elle avait évoqué sa pauvre Mathilde, atteinte jusque dans la mort d'une souillure ineffaçable, et pire même que la mort à ses yeux. Ne devait-elle pas la protéger, la sauver, ce qu'elle n'avait pas su faire durant cette courte vie ? Épuisée par la contrainte qu'elle s'imposait, elle se rassit, et, se cachant la tête dans les mains, elle pleura.

Pierre Émagny considéra sans amertume cette douleur qui l'accusait. En peu de temps, il avait

touché le fond de la misère humaine, et connu que la mort donne à nos sentiments leur valeur définitive. Doucement, il tenta de l'apitoyer :

— Je vous fais du mal. Pardonnez-moi. Vous pouvez avoir pitié de moi. J'ai tant souffert.

Comme elle ne s'occupait pas de lui, il reprit avec amertume :

— Vous la pleurez, vous, librement... Je n'ai appris sa mort qu'avant-hier, à Rome. Je n'avais pas lu de journaux français. Mon chef m'avait envoyé en Sicile, pour une affaire de consulat. Je revenais, je ne soupçonnais rien.

— Elle ne vous écrivait pas ? interrompit Marthe.

— Mon départ l'avait mécontentée. Elle voulait que je donne ma démission aux Affaires étrangères. Je pensais revenir bientôt, pour la donner. J'ai reçu trois lettres, puis plus rien. J'attendais, j'espérais, je souffrais de son indifférence quand elle avait cessé de vivre.

— Et vous ne lui écriviez pas ?

— Si, mais pas chez elle. Je retirerais mes lettres. Quand j'ai appris l'événement, j'ai cru mourir. Puis, je me suis jeté dans le premier train. Quel voyage ! A Paris, ce matin, j'ai su l'absence de M. Monrevel. On m'a dit qu'il ne reviendrait qu'après-demain.

— Non, demain déjà.

— Je ne savais pas qu'il accompagnait M. Chenevray. Je venais me confier à votre mari. C'est un homme d'honneur. Il m'est si pénible de vous torturer, vous, de vous blesser dans vos plus chères affections. Pardonnez-moi.

D'un geste elle arrêta ces vaines excuses :

— C'était une enfant. Vous êtes bien coupable.

— Je l'aimais.

— Elle était heureuse avant de vous connaître. Et puis, elle avait une fille : vous n'y avez pas pensé ?

— Quand on aime, on ne pense qu'à son amour.

— C'est aimer bien mal.

— C'est aimer.

— Oh ! non. Aimer, c'est donner la paix, et vous troublez la sienne jusque dans la tombe.

Ils se turent tous deux, le cœur lourd. Elle finit par demander, comme une complice effrayée :

— Que faut-il faire ?

— Il faut que les lettres disparaissent ce soir. Ne pouvez-vous entrer dans l'appartement ?

— Il est ouvert, le personnel est resté.

Après sa dure confidence, il retrouvait la volonté d'agir et la résolution.

— Il faut y aller... Tout de suite... Vous seule pouvez sauver sa mémoire.

Après un silence, pleine de honte, elle le questionna :

— Où sont-elles ?

— Dans sa chambre.

— Vous en êtes sûr ?

Il hésita une seconde :

— Un jour qu'elle était fatiguée, elle m'a reçu au coin de son feu. Elle me les a montrées... Elles sont dans son secrétaire. Il faut ouvrir la tablette... Elles sont dans un tiroir intérieur, à gauche.

— Elles y sont toutes ?

— Toutes.

— Il y en a beaucoup ?

— Oui, une liasse que retient une faveur.

Mme Chenevray rougit pour demander encore :

— Elles sont... elles sont compromettantes ?

Il fit un signe de tête. Elle se leva :

— J'y vais, dit-elle.

A son tour, il osa l'interroger :

— Avez-vous la clef ?

Elle le quitta un instant et revint avec un trousseau. Mais sa figure avait pris une expression découragée.

— Les clefs des meubles m'ont toutes été remises...

— Bien.

— Pourtant je ne vois pas celle du secrétaire. Il a une serrure spéciale, je me rappelle...

Il donna ce détail :

— C'était une clef toute petite qu'elle portait toujours sur elle.

— Alors, nous ne la trouverons pas.

Ils se regardèrent, et leurs yeux s'abaissèrent très vite : tous deux songeaient à la dépouille de Mathilde, — triste amas de chairs, de sang et de boue, — que l'on avait couchée telle quelle au tombeau. Pour la seconde fois elle murmura :

— Que faire ?

Il lui tendit un petit paquet :

— J'y ai pensé... Toutes ces clefs se rapprochent du modèle de celle qui est perdue. Sûrement l'une ou l'autre s'adaptera à la serrure.

Elle prit le trousseau avec répugnance. Ne semblaient-ils pas préparer ensemble quelque abominable cambriolage ; et par quelle cruauté du sort se trouvait-elle amenée à comploter ainsi avec le séducteur de sa chère Mathilde ?

— Et si je ne puis ouvrir ? Il faut tout prévoir.

— Vous dévisserez la serrure.

— Je ne sais pas.

— Je vous expliquerai... Mais vous pourrez ouvrir.

Elle le congédia :

— C'est bien. Je pars.

Il se retourna sur le seuil de la porte :

— A quelle heure ces messieurs arrivent-ils demain ?

— A midi.

— Vous allez maintenant rue Murillo ?

— Tout de suite.

— Il est trois heures. Permettez-moi de vous attendre à cinq heures au parc Monceau, vers les ruines ?

— Pourquoi ? C'est inutile.

Humblement, sur un ton de prière, il insista :

— Ne faut-il pas que je sois tranquillisé sur elle ? Vous ne me direz qu'un mot, en passant.

Elle ne promit rien, mais il interpréta son silence comme un acquiescement. Quand il fut sorti, avant d'agir elle pleura la honte de Mathilde, et ses larmes étaient plus amères que celles qu'elle avait répandues sur la morte.

III

A LA RECHERCHE DU SALUT

« MATHILDE a besoin de moi. »

Avec cette pensée, Mme Chenevray domina sa révolte. Elle se hâta de se laver les yeux, de s'habiller, prit une voiture et se rendit rue Murillo. Les Monrevel occupaient un de ces hôtels qui donnent sur le parc Monceau comme sur un jardin privé, et empruntent à ce cadre de verdure un charme de campagne au cœur même de Paris. Elle n'y trouva qu'une femme de chambre qui travaillait pour son propre compte et qui voulut, par esprit de solidarité, justifier longuement l'absence des autres domestiques :

— C'est bien, approuva rapidement la jeune femme pour couper court à ces explications. Ils sont prévenus, n'est-ce pas, que M. Monrevel revient demain ?

— Oui, madame. Demain après midi.

— Tout est prêt pour le recevoir ?

— Oui, madame.

— Je vais m'en assurer. Vous pouvez continuer votre travail.

Elle monta directement au premier étage. Pour atteindre la chambre de Mathilde, il fallait traverser un boudoir dont elle ferma soigneusement la porte, tandis qu'elle laissait entr'ouverte celle de la chambre. Ainsi elle serait prévenue à temps si quelqu'un la venait déranger, et même

elle pourrait s'avancer à sa rencontre jusqu'à la première pièce. Ayant pris ces précautions, avant de se mettre à la tâche, elle regarda autour d'elle. A travers les persiennes closes, le jour d'été pénétrait furtivement, comme un voleur, comme elle-même. Pour se donner du courage, elle ouvrit les fenêtres et appela à son aide la pleine lumière du soleil que tamisaient légèrement les feuillages des arbres rapprochés. Mais, à la lumière du soleil, elle distingua plus nettement l'aspect de cette chambre où elle n'était pas entrée depuis la mort de sa sœur. Tant de souvenirs envahirent sa mémoire qu'elle comprima des deux mains son cœur qui battait trop vite.

Par un grand effort, elle se maîtrisa. Elle sortit de son réticule, qu'elle avait posé sur une chaise, le trousseau de clefs remis par Pierre Émagny, et s'approcha du secrétaire. Au hasard elle essaya d'ouvrir, pensant terminer vite cette douteuse besogne. Sa main droite, qui tâtait la serrure, tremblait. Les premières fois elle dut l'affermir en la tenant avec la gauche. De temps à autre, elle suspendait son travail, prêtant l'oreille, croyant entendre marcher dans le corridor, tenaillée par la peur d'être surprise dans cette situation équivoque.

Le hasard ne la servant pas, elle recommença ses essais avec méthode. Une à une, elle tenta d'introduire chaque clef du trousseau. Presque toutes étaient trop grandes, et celles qui entraient dans la serrure ne tournaient pas ou bien tournaient à vide, sans exercer d'action sur le pêne.

Découragée, épouvantée, Marthe Chenevray examina le meuble qui contenait le secret de la morte et refusait de le rendre. C'était un bijou un peu extravagant d'art moderne, juché sur des pieds si minces qu'ils ne paraissaient point en pouvoir supporter le poids. Cette tablette de bureau, qu'il fallait rabattre à tout prix pour découvrir les tiroirs intérieurs, était ornée d'ouvrages de marqueterie qui dissimulaient à demi la serrure minuscule dont le palastre invisible s'incrustait dans le bois.

De cet examen minutieux elle conclut :

« Pour la dévisser, il faut un homme du métier. Moi, je ne saurai pas. »

Fiévreusement elle reprit les clefs et introduisit de nouveau les plus petites.

« Elles doivent ouvrir », se disait-elle pour s'encourager dans ses essais.

Ce fut en vain... La sueur au front, elle s'arrêta. Sur le secrétaire, en face d'elle, une photographie de Mathilde lui souriait. Ainsi l'infortunée avait souri à la vie, à l'amour, au bonheur, à tout et à tous. A cette heure pathétique où son honneur était en jeu, son image souriait encore.

Marthe la considéra, suppliante, comme si elle pouvait s'adresser réellement à sa sœur cadette et lui dire : « Ne ris pas, je t'en prie, et aide-moi. » Impuissante, elle ne savait que faire, et demeurait là, immobile devant ce meuble qui lui résistait. Elle eut envie de le briser : ses frêles poings en fussent difficilement venus à bout. Et puis, comment expliquer plus tard cette effrac-

tion ? Un projet plus pratique lui vint à l'esprit : prendre avec de la cire ou même avec du papier l'empreinte de la serrure, commander immédiatement une clef qui s'y adaptât et revenir le lendemain matin avant l'arrivée de son beau-frère. Ayant trouvé cette solution, elle respira mieux.

Elle en était là de ses nouvelles espérances lorsqu'on frappa à la porte du boudoir. Bien qu'elle n'eût plus rien à redouter, elle tressaillit comme un malfaiteur qu'on surprend. La femme de chambre entra : elle tenait à la main un télégramme ouvert.

— Je cherche Madame. Je pensais bien que Madame serait ici. On apporte cette dépêche de Monsieur.

— Qu'est-ce que c'est ?

Mme Chenevray prit le papier bleu et lut : *Arriverai ce soir six heures ; préparez appartement. Monrevel.*

Elle murmura à mi-voix :

— Ce soir.

Elle regarda sa montre qui marquait quatre heures et demie.

— Dans moins de deux heures.

Elle relut le télégramme, et vit qu'il était adressé de Tours-gare. Son mari et son beau-frère revenaient d'Espagne d'une seule traite : ils avaient brûlé Bordeaux où ils devaient se reposer une demi-journée.

Elle n'avait plus le temps matériel d'exécuter son plan. Néanmoins elle demanda de la cire. Il n'y en avait pas dans l'hôtel en désarroi. Elle

pensa y suppléer tant bien que mal avec un fragment de journal, mais elle fut entravée par les allées et venues des domestiques qui venaient de rentrer et désiraient lui montrer leur zèle ; et d'ailleurs la serrure, trop petite, se dérobait à ses investigations. Toutes les circonstances tournaient contre elle et contre la morte. Elle s'en irait, comme elle était venue, laissant au secrétaire son horrible secret qui, tôt au tard, frapperait au cœur M. Monrevel.

Non, cela ne se pouvait pas : elle n'abandonnerait pas sa sœur ainsi. Résolument elle rappela la femme de chambre, et de son ton le plus naturel elle lui dit :

— Monsieur m'avait priée en partant de commander une clef du secrétaire de Madame. Je l'avais oublié. Voulez-vous, je vous prie, m'envoyer chercher le serrurier ?

La réponse lui vint sous une forme inattendue :

— M. Monrevel a déjà fait la commande lui-même, et la clef lui a été remise en mains propres le jour de son départ.

— Il ne s'en souvenait pas, dit-elle évasivement, en sentant qu'elle perdait son dernier espoir.

Pensant gagner du temps, elle eut assez de présence d'esprit pour ajouter :

— M. Monrevel dînera ce soir chez moi. Peut-être le garderons-nous jusqu'à demain.

Puis elle sortit. Au parc Monceau, elle suivit une des petites allées interdites aux voitures, passa entre deux haies de nourrices bavardes et

de bébés qui s'enivraient de soleil comme de petits Bacchus, et de son pas rapide atteignit bientôt le chemin qui contourne les ruines. Pierre Émagny l'attendait, la guettait. Il la vit venir, toute frémissante, et devina qu'elle apportait de mauvaises nouvelles. Il la salua humblement, avec inquiétude ; elle répondit à peine à son salut. Des passants qui les observaient, en quête des aventures des autres, et imaginaient déjà quelque rendez-nous d'une liaison à son début, remarquèrent l'air dédaigneux et douloureux de la jeune femme.

— Par ici, lui jeta-t-elle comme à un laquais.

Il obéit. L'amour n'est-il pas une servitude jusque dans ses conséquences lointaines ? Ils firent quelques pas dans l'allée qu'elle désignait et qui menait au boulevard de Courcelles. Reprenant quelque assurance, il lui montra un coin du parc qui a la réputation d'être humide et qui est presque toujours désert :

— Là, nous serions mieux, dit-il.

Il en connaissait la solitude favorable, pour y être venu souvent en compagnie de Mathilde. Mais Mme Chenevray refusa d'aller plus loin. Et, devant la grille, à chaque instant coudoyés par les promeneurs, ils échangèrent à mi-voix leurs tristes réflexions. En quelques mots, elle le mit au courant :

— Il est trop tard. M. Monrevel arrive dans une heure. Voici vos clefs : elles n'ouvrent pas.

— Aucune ?

— Aucune.

— Vous les avez toutes essayées ?

— Toutes.

Il n'avait prononcé cette dernière question inutile que pour se donner le temps d'examiner le danger.

— Nous sommes perdus, soupira-t-elle, confondant sa cause avec celle de Mathilde.

Ils reprirent leur promenade côte à côte, en silence, et, d'instinct, ils cherchèrent la retraite que le jeune homme avait conseillée. On les prenait pour des amants qui se hâtent de fuir la foule afin d'échanger à l'abri leurs aveux, et, seule, leur commune détresse les retenait ensemble. Ils avaient peur de se perdre l'un l'autre, comme si chacun attendait son salut de son compagnon. Ils parvinrent ainsi près d'un portique en ruine qu'ombrageaient à demi les branches d'un tilleul. Là, elle s'arrêta. Il n'y avait personne dans le voisinage. Comme il se taisait toujours, elle s'irrita contre lui :

— Mais trouvez donc quelque chose pour la sauver, vous qui l'avez perdue !

A sa grande surprise, il répliqua :

— J'ai trouvé.

— Alors, dites vite.

— C'est inutile.

— Comment, inutile !

— Mon moyen dépend de vous uniquement, et vous n'accepterez pas de vous en servir.

— S'il dépend de moi, comment ne l'emploierais-je pas ?

— Je le crains.

— Parlez donc.

Elle continuait de le traiter avec hauteur, et il acceptait ses mépris sans protestation. Cependant il hésita une seconde encore avant de lui obéir, et ses hésitations témoignaient de son respect.

— Dites à M. Monrevel que vous aviez confié ces lettres à votre sœur, et que vous venez les réclamer.

— Je ne comprends pas.

Elle avait compris immédiatement, et le sang avait afflué aussitôt à ses joues pâlies par le chagrin et la crainte. Toute sa pudeur se révoltait à la pensée de paraître coupable, fût-ce aux yeux d'un seul. Elle avait un mari, des enfants. Elle leur devait non seulement son honnêteté véritable, celle des actes et de la conscience, mais encore cette fleur d'honnêteté dont tant de femmes se font un jeu de dédaigner l'apparence, s'imaginant qu'elles peuvent la sacrifier impunément, pourvu qu'elles sauvegardent le for intérieur. Elle ne voulait pas être soupçonnée, et par qui le serait-elle ? Par le mari de sa sœur qu'elle aimait comme un frère et qui, depuis son veuvage, n'avait confiance qu'en elle ; par le père de cette petite Juliette qu'elle mettait dans son cœur au rang de ses enfants et dont elle s'était promis d'être la seconde mère.

— Je ne veux pas, reprit-elle très vite.

Pierre Émagny la regarda avec étonnement, puis avec respect. Le monde qu'il avait fréquenté, sa liaison même avec Mme Monrevel ne l'avaient point préparé à tant de révolte vertueuse. L'infi-

délité des femmes lui paraissait une chose banale, et leur pudeur une hypocrisie. Mais sa jeunesse et son amour luttaient contre son scepticisme. Devant cette attitude de la sœur aînée, il s'expliqua certaines expressions de visage, certaines mélancolies subites, certains effrois de celle qu'il avait tant aimée. Sa passion s'éclaira brusquement d'un nouveau jour. Cette Mathilde, si prompte à la joie, si insouciante et légère, qu'il avait traitée quelquefois en femme trop facile, lui avait caché par tendresse ses remords, ses tristesses, ses hésitations. Il en était sûr maintenant : il se souvenait avec une netteté singulière de crises de larmes inexplicables, de peurs obscures, de mots de douleur dont il n'avait pas approfondi le sens mystérieux et que des fusées de rires ou des caresses étouffaient aussitôt. Et, l'irréparable étant survenu, il aima davantage, surtout il aima mieux la disparue.

Sur le portique en ruine, un pigeon se posa. Immobile, il couronnait la pierre. D'un homme et d'une femme il n'avait point de crainte. Ne les avait-il pas frôlés sans même attirer leur attention ?

Mme Chenevray fit un mouvement de retraite, et dit à son compagnon :

— Adieu, monsieur. Vous nous avez fait bien du mal, et vous continuez de nous en faire.

Elle ajouta très bas, pour elle-même :

— Mathilde aussi a été bien coupable.

Mais il l'avait entendue.

— Attendez, dit-il impérieusement, comme elle s'éloignait.

Elle s'arrêta, surprise de son accent. Il reprit :

— N'accusez pas Mathilde. Elle a tant résisté à notre amour.

Et sans prendre garde à la répulsion de Mme Chenevray pour le secret de leur liaison, poussé par un besoin de sacrifice et de confidence, il se chargea sans mesure et défendit sa maîtresse contre tout reproche. Tout ce qui pouvait atténuer la faute de Mathilde, il le montra, et sa vie incomplète auprès d'un ambitieux qui l'oubliait pour un discours, et son besoin d'épanouissement et de tendresse, et les longs combats de son honnêteté contre la passion, et sa douleur.

— Continuez de l'aimer, madame, ajouta-t-il. Si vous saviez comme elle vous adorait !

— Pauvre Mathilde, murmura Mme Chenevray, sans comprendre la générosité du jeune homme pour qui elle sentait croître son éloignement, car le récit qu'il avait fait spontanément le condamnait.

Il profita de cet attendrissement pour tenter un dernier effort :

— Je suis le seul coupable, madame. Vous le voyez. Sauvez d'elle, je vous en supplie, ce qui peut encore être sauvé.

— Je tâcherai, dit-elle. Adieu, monsieur.

Comme ils se séparaient, l'oiseau, quittant l'arcade où il s'était posé, prit son vol vers le ciel. Pierre y voulut voir un heureux présage, comme un message adressé à Mathilde là-haut, vers l'Inconnaissable, vers la région incertaine où rien ne meurt plus, que son amour appelait...

Mme Chenevray trouva chez elle, en rentrant, un télégramme de son mari qui confirmait celui de M. Monrevel. Dans une heure au plus tard, elle recevrait les deux voyageurs.

— Ce soir même, si je ne réussis pas à le garder chez moi, pensait-elle, il couchera dans son hôtel. Comment ne visiterait-il pas la chambre de sa femme ? Elle doit l'attirer ; il doit éprouver le désir d'y savourer sa douleur. Il a sur lui la clef du secrétaire, puisqu'elle lui fut remise à l'heure du départ. Jusques à quand différera-t-il d'ouvrir ce meuble qui contient sans doute à son idée les objets préférés de Mathilde ?

Elle appela la petite Juliette et la prit sur ses genoux. L'enfant riait et la caressait.

— Comme tu ressembles à ta mère ! dit Mme Chenevray.

Un instant elle se tourmenta des paroles qu'elle venait de prononcer naturellement, puis elle reprit avec plus de calme :

— Aime-la bien, ma chérie.

— C'est toi, dit l'enfant.

— Que veux-tu dire ?

— C'est toi qui es maman.

Elle embrassa la fillette, mais ce mot d'oubli l'attrista. Elle était décidée à sauver sa sœur. Mais ne l'était-elle pas déjà, sans se l'avouer encore, avant même que Pierre Émagny n'eût parlé ?

IV

L'ÉCRAN

MARTHE CHENEVRAY avait cherché vainement le sommeil. Elle n'avait pas réussi à retenir son beau-frère jusqu'au lendemain. Après avoir accepté de dîner en famille, et porté lui-même Juliette dans son petit lit, M. Monrevel avait regagné à onze heures du soir l'hôtel de la rue Murillo :

— Je serai plus près d'*elle*, répondit-il à Marthe qui le suppliait de rester. Ce voyage qui devait m'apporter un peu de paix a contribué à me torturer. Il me semblait que j'ajoutais la distance au temps, et que l'horrible séparation que chaque jour augmente s'accélérait.

Presque bas il ajouta :

— Il n'y a qu'un mois et j'ai oublié déjà le son de sa voix. Je la revois dans sa jeune grâce et je ne l'entends plus. Et tous les efforts de ma volonté et de ma mémoire n'y peuvent rien.

Toute la soirée, il avait parlé d'elle. Comme avant son voyage, il s'accusait à son sujet et s'adressait d'inutiles reproches. Marthe pouvait croire qu'il n'avait pas quitté son salon, et que la mort de Mathilde ne datait que de quelques jours.

— Oui, lui disait-il, cette dernière année, elle avait changé de caractère... Vous ne le savez pas, et je le sais. Elle trouvait peut-être auprès de vous une paix que mes inquiétudes ne lui don-

naient pas... Sa gaieté naturelle s'était changée en un besoin de mouvement, de distraction. Elle ne demeurait plus jamais en place, vous souvenez-vous ? C'était le bonheur qu'elle poursuivait avec cette fièvre. Ses rires cachaient sa mélancolie. Je crois l'avoir deviné maintenant, et c'est trop tard... Un jour que je lui parlai d'une chute possible du ministère, et d'une combinaison où mon nom figurait à certaines conditions, elle m'a dit simplement : « Et moi ? » Je me suis mis à rire, quand elle me demandait sa part dans ma vie. Ainsi je m'absorbais dans mes pauvres travaux, et je ne savais pas jouir de sa grâce limpide, de toute la belle lumière de sa jeunesse.

Autant que de l'avoir perdue, il se désolait de ne l'avoir point comblée de joie...

Que s'était-il passé cette nuit là-bas, dans l'hôtel ? La fatigue du voyage avait-elle eu raison de l'émotion et de la curiosité de M. Monrevel ? Le sommeil lui avait-il apporté l'oubli et le repos ? Ou bien avait-il veillé dans la chambre de la morte, ouvert son secrétaire, pénétré son secret ? Que restait-il à cette heure de l'honneur de Mathilde et de l'amour de son mari ?

De bonne heure, Marthe se rendit rue Murillo. Elle avait prévenu son beau-frère de sa visite matinale.

Il la reçut dans le petit boudoir. Elle faisait bonne contenance quand le doute la dévorait. Dès les premiers mots qu'il lui adressa, elle comprit qu'il ne savait rien encore. Ils s'entretinrent longuement de l'absente, et chacun d'eux gardait

sa peine. Leurs peines étaient différentes et ne pouvaient s'échanger. Il attendait d'elle l'expression de sympathie que M. Chenevray ressentait sans la pouvoir dire. Attentive, elle guettait l'occasion d'agir. Sauver Mathilde, jouer le rôle que sa tendresse lui avait assigné avant Pierre Émagny et quand sa conscience y répugnait encore, elle y était bien décidée. Mais elle redoutait d'y être malhabile. Comment saurait-elle prendre un air de femme coupable et passionnée, elle qui ne comprenait même pas la trahison du devoir, et tenait les récits enflammés des romanciers et des poètes pour de sottes imaginations ? Cela seul la tourmentait à l'instant décisif.

— Quel souvenir voulez-vous d'elle ? lui demanda M. Monrevel. Il faut que vous choisissiez.

Elle réfléchit quelques secondes. On lui offrait le salut. Elle répondit :

— Une bague que je porterai toujours. Ces perles que vous lui aviez offertes. Ne sont-elles pas le signe des larmes ?

Et très vite, avant de lui laisser le temps de la devancer, elle ajouta :

— Je connais le tiroir où sont renfermés ses bijoux. Je vais vous les apporter et vous choisirez vous-même ici. Donnez-moi la clef de son secrétaire. Voulez-vous ?

Il se leva pour la chercher, puis se ravisa :

— Mais je dois l'avoir sur moi. Cette nuit, je la cherchais et ne la trouvais pas.

— Cette nuit ?

— Oui. Je n'ai guère dormi, ma chère Marthe.

J'ai veillé tard dans *sa* chambre. Toutes ses affaires sont demeurées à leur place. Il y a des épingles à chapeau sur la cheminée. Il y a des fleurs fanées dans un vase. Je les ai laissées. Une photographie d'elle sourit sur le secrétaire. C'est une photographie qui date de quelques années, et que je préfère aux plus récentes : Mathilde y rayonne de gaieté. Je voulais ouvrir le petit bureau.

— Ah !

— Tenez, ouvrez-le. Voici la clef. Elle est si petite que je l'avais mise dans mon porte-monnaie.

Marthe se crut sauvée. Doucement, sans hâte apparente, elle s'empara du précieux objet :

— Merci, dit-elle. Je reviens avec les bijoux. Attendez-moi.

Elle tenait à la main son réticule, pour y cacher les lettres. Comme elle s'éloignait discrètement il voulut la suivre :

— Je vous accompagnerai.

— C'est inutile. Je reviens.

Tournée vers lui, elle ajouta sur un ton de prière :

— N'avez-vous pas confiance en moi ?

Il ne prêta pas d'attention à cette supplication prononcée humblement. Mais, occupé de ses tristes pensées, il laissa fuir Mme Chenevray sans y prendre garde. Comme elle atteignait la chambre de Mathilde, elle le vit qui se rasseyait sur un fauteuil du boudoir. Par la porte ouverte, elle pouvait l'apercevoir, le surveiller. Avec cette sûreté de mouvements que donne le péril aux

gens courageux, elle ouvrit sans hésiter le secrétaire. Ses mains, qui tremblaient la veille quand elle était seule et n'avait rien à redouter, lui obéissaient maintenant avec promptitude et sans nervosité.

Le secrétaire ouvert, elle se rappela les renseignements de Pierre Émagny.

— Dans le tiroir de gauche.

Mais il y avait de chaque côté trois petits tiroirs superposés. Elle fouilla au hasard du côté indiqué : c'était le tiroir des bijoux. Elle le referma, et, comme elle en tirait un autre et qu'elle découvrait enfin le paquet des lettres, avec cette acuité des sens que nous donne la tension de notre esprit, elle devina la présence de quelqu'un derrière elle. Les lettres se fussent trouvées dans le premier tiroir, elles disparaissaient à jamais. M. Monrevel était venu, tout naturellement, après un instant d'attente, tandis qu'elle était absorbée par ses recherches, et le tapis épais de la chambre étouffait son pas.

Elle se retourna vers lui. Mais il ne remarqua point sa pâleur.

— C'est la correspondance de Mathilde, dit-il tranquillement. Les bijoux ne sont pas là.

Elle poussa vivement le tiroir.

— Les voici, dit-elle en ouvrant l'autre.

Il regardait par-dessus son épaule.

— Il n'y a que les bagues.

— Je n'aime que les bagues.

— Choisissez.

— Vous le voulez, vraiment ?

— Vous avez été pour elle une tendre sœur, Marthe, et vous l'êtes pour moi. Sans vous, que serais-je devenu ? Surtout que deviendrait Juliette ?

Ému, il s'inclina et lui baisa la main. Elle murmura :

— Nous nous aimions tant, Mathilde et moi.

Ils examinèrent les écrins.

— Oui, dit-il. Prenez ces perles. Elles vous rappelleront notre douleur.

— Et la petite Juliette ?

— Je lui donnerai plus tard les bijoux de sa mère, ces rubis, ces turquoises, cette émeraude, toutes ces pierres de couleur qui réjouissent les yeux et semblent présager une destinée heureuse.

Marthe, qui s'était assise, se leva lentement après avoir mis les perles à son doigt :

— Merci, Jacques, dit-elle, je les porterai toujours.

Ses mouvements ne trahissaient aucune gêne. Elle referma le tiroir, et voulut relever la tablette du secrétaire. Le péril immédiat était conjuré, mais il renaîtrait demain, dans une heure, dans un instant peut-être. Sans l'attendrissement de son beau-frère, elle n'eût pas hésité à s'accuser pour réclamer le précieux dépôt. La confiance que lui témoignait le mari de Mathilde, le nom de l'enfant jeté dans la conversation, lui rendaient des scrupules qu'elle croyait vaincus. Ne pouvait-elle parvenir au même résultat sans porter atteinte à sa réputation ?

— Laissez-moi, dit-elle, disposer des fleurs

fraîches devant sa photographie. Je les mettrai là, sur cette commode qui est plus grande.

— C'est cela. Il y a des roses au jardin.

— Voulez-vous me les faire cueillir ?

— J'y vais.

Elle s'assura d'un coup d'œil que la clef était restée à la serrure du secrétaire. Mais, avant de sortir, il s'approcha du meuble pour le fermer. Puis, au lieu de le fermer, il baissa de nouveau la tablette. Retenant son souffle, dominant sa peur, elle suivait les gestes dangereux. Elle le vit avec épouvante prendre dans le tiroir la liasse des lettres.

— Que faites-vous ? eut-elle la force de demander.

— Je vais chercher les roses. Et j'emporte dans mon cabinet ces papiers de Mathilde. J'y trouverai peut-être quelque recommandation...

Il parlait sans défiance, en toute simplicité. Le moment était venu : Marthe n'hésita pas. Elle s'approcha de son beau-frère, lui prit le bras et lui dit en face avec autorité :

— Laissez cela... Ne lisez pas.

Étonné, il la regarda, et la vit pâle et résolue. Ne comprenant pas, il baissa les yeux sur le paquet de lettres. Pourquoi cette défense ? Pourquoi cette intervention singulière ?

Elle répéta avec le même calme et la même fermeté :

— Ne lisez pas.

Mais elle faisait sur elle-même un tel effort qu'elle craignait de ne pouvoir desserrer les

dents, et ne prononçait que peu de mots à la suite.

Vaguement inquiet, il demanda :

— Pourquoi ? Puisque ces lettres sont à Mathilde ?

— Elles ne sont pas à Mathilde.

Interdit, il répliqua :

— Comment le savez-vous ?

— Elles ne sont pas à Mathilde, parce qu'elles m'appartiennent.

— A vous ?

— Oui.

Elle tremblait un peu en faisant cet aveu, mais ce tremblement ne convenait-il pas à son rôle ?

— Je ne comprends pas, dit-il.

— Je les avais confiées à Mathilde. Je venais ce matin vous les réclamer.

Cependant, il tenait toujours le paquet à la main. Hypnotisée, elle ne quittait pas des yeux cette main immobile. Ému malgré lui, pressentant quelque chose de secret et d'équivoque, il lui parla gravement :

— Vous êtes toute frissonnante, Marthe. Qu'avez-vous ? Depuis que je vous connais, j'ai appris à vous estimer, à vous aimer comme une sœur. Ma chère Mathilde vous adorait. Mais je ne comprends pas ce mystère... Si ces lettres vous appartiennent, comment sont-elles ici ? Vous n'avez rien à cacher, je suppose.

Elle baissa la tête comme accablée, et des larmes tombèrent de ses yeux. Elle pleurait son mensonge, et paraissait pleurer sa faute. Elle

n'avait pas cru que ce fût si difficile. La pensée de son mari, de ses enfants, lui revenait avec précision, lui adressait des reproches. Elle se souvint de la petite Juliette et se tut. Son silence la condamnait.

Jacques Monrevel, surpris et attristé, répéta, en la changeant à peine, sa dernière phrase :

— Vous avez quelque chose à cacher.

Elle ne releva pas la tête. Le jour qui venait du parc Monceau éclairait sa nuque blanche, ses cheveux châtains. Parce qu'elle s'accusait d'une faute d'amour, il remarqua sa beauté que l'habitude et les liens de famille lui avaient rendue indifférente.

— Oh ! Marthe, c'est mal. Moi qui vous plaçais si haut dans mon estime, moi qui vous supposais tant de sagesse et de raison ! Qu'aurait pensé Mathilde ?

D'une voix timide et faible comme un souffle, la pauvre femme murmura :

— Elle savait.

— C'est juste. Elle devait savoir. Vos lettres sont là.

Il ne les avait pas lâchées. Elle tendit la main pour les prendre.

— Rendez-les-moi. Elles m'appartiennent.

Comme il rapportait toutes choses à la morte, il lui demanda presque durement avant de les lui donner :

— Pourquoi les avez-vous confiées à Mathilde ? Pourquoi l'avoir mêlée à votre... à votre amour ?

— Elle ne s'en est mêlée que pour le combattre.

Il eut un mouvement de joie qu'elle surprit.

— Ah ! dit-il.

Aussitôt elle insista, étonnée de sa facilité dans le mensonge.

— Oui, elle me pressait de me libérer. Elle me suppliait de détruire ces lettres dont la lecture m'empoisonnait. Je me décidai à les lui remettre en dépôt. Je pensais les détruire moi-même un jour.

De nouveau elle tendit la main :

— Rendez-les-moi.

— Il faut les détruire, Marthe.

— Oui, il faut les détruire. Rendez-les-moi. Je vais tout de suite les brûler, là, dans la cheminée.

Avec un douloureux sourire, elle ajouta :

— Vous voyez ; je vous écoute.

Mais, de la savoir coupable, Jacques Monrevel demeurait stupide. Jamais il n'eût imaginé qu'une femme aussi vertueuse d'apparence, aussi chaste de tenue, de visage, de parole, que la sœur de Mathilde enfin, se fût ainsi compromise. Le pessimisme des années orageuses de sa jeunesse lui revenait avec un goût amer. Il songeait : « Fiez-vous à ces figures de madones ! » Et il avait envie de crier à cette sœur qu'il aimait : « Ce n'est pas vrai. Dites que ce n'est pas vrai ! » Néanmoins, sans se l'avouer, il éprouvait tout au fond du cœur un sentiment de triomphe en comparant Mathilde à son aînée, Mathilde gaie, ardente, presque effrontée comme un page quelquefois, et cependant autrement sûre et sérieuse que celle-ci

avec son air virginal et la réserve de son maintien. En même temps, il découvrait en Marthe une femme nouvelle. Il lui trouvait une séduction que sa tendresse fraternelle avait ignorée, cette séduction changeante et enveloppante qui naît de l'harmonie des mouvements lorsqu'ils ne déplacent les lignes que pour varier les aspects de la perfection. Ainsi elle l'éloignait et l'attirait ensemble, mais il subissait inconsciemment cet attrait. L'amour, même supposé, semble jeter de l'éclat sur un jeune visage, et donner tout son prix à la beauté.

Cependant il changea de ton vis-à-vis de Marthe, comme s'il lui en voulait du respect que trop longtemps elle lui avait inspiré. Avec une indulgence supérieure et même un peu méprisante, il fit de nouveau intervenir la morte, et ce fut pour rappeler sa belle-sœur au devoir.

— Mathilde vous adjurait de rompre, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Ne l'écouterez-vous pas, Marthe ? La parole des morts est sacrée.

— Je vous le promets.

Au moment de lui rendre le dépôt qu'elle attendait, il se ravisa :

— Ces lettres, vous y avez répondu ?

— Oui, dit-elle, un peu surprise, et comme si elle prenait effectivement la place de sa sœur.

— Avez-vous réclamé vos réponses ? demanda-t-il, continuant son interrogatoire.

Où voulait-il en venir ? Machinalement elle murmura :

— Je n'y ai pas songé.

— Il faut les réclamer. Savez-vous ce qu'elles deviendront ? Le plus galant homme peut les égarer. Parfois la mort vient si brusquement. Faites-moi une promesse.

—Je ferai ce que vous voudrez.

— Réclamez-les, et apportez-les ici. Nous les brûlerons toutes ensemble, les vôtres et celles qui sont là. Voyez : je les remets dans leur tiroir. Nous les brûlerons toutes ensemble.

Il replaça le paquet avec soin et ferma le bureau. Interdite, elle le laissait faire... Elle n'avait pas imaginé ce délai... Mais n'avait-il pas raison ? Les lettres de Mathilde existaient. Elles étaient aux mains de Pierre Émagny. Il fallait les lui reprendre, les détruire. Aucune trace ne devait demeurer de ce passé qui pesait encore sur la morte.

— Vous ne les lirez pas, supplia-t-elle humblement en désignant le secrétaire.

Il s'étonna.

— Puisqu'elles sont à vous... D'ailleurs, voici la clef.

— C'est inutile.

— Je le veux.

Elle prit la clef. Prête à partir, elle s'engagea pour Mathilde.

— Vous avez raison. Je vous rapporterai les lettres.

— Voulez-vous que j'aille de votre part les réclamer ?

— Oh ! non.

— Je sais garder un secret, Marthe. Ayez confiance en moi. Je sais aussi être indulgent.

— Il faut l'être.

— Cependant, mieux vaut ne pas *le* revoir.

— J'écrirai.

— J'ai peur pour vous, Marthe.

Il lui parlait avec un air de commisération et de condescendance qui la blessait profondément. Elle releva la tête et se défendit :

— Je ne suis pas si faible que vous pensez. Et puis, j'ai promis à Mathilde. Vous l'avez dit : c'est sacré.

Mais, en la reconduisant, il continuait de répandre sur elle son injurieuse bonté.

— Je vous attends... Soyez courageuse... Mathilde vous assistera.

— J'ai besoin de son secours. dit Marthe simplement.

V

PIERRE ÉMAGNY

QUAND la porte de l'hôtel se fut refermée, Marthe Chenevray aspira avec avidité l'air de la rue. Son mensonge l'étouffait. Elle crut retrouver dehors son honnêteté perdue, sa franchise, sa pudeur, tout ce qu'elle préférait d'elle-même.

Elle marcha au hasard et se trouva en face de la grille du parc Monceau. Elle n'avait qu'à traverser le parc pour se rendre chez Pierre Émagny.

Lui fallait-il reprendre si tôt sa pénible tâche? Devait-elle dompter encore ses répugnances, et rendre visite à l'amant de sa sœur? Elle connut un instant de lâcheté et s'assit à l'écart sur un banc désert.

A cette heure matinale, le parc était presque abandonné. Elle pouvait jouir en paix de la solitude, de la fraîcheur, de l'ombre des feuillages. Un promeneur distribuait du pain aux moineaux qui battaient des ailes autour de lui, émus de crainte et de convoitise ensemble. Un jardinier disposait sur les pelouses les tuyaux d'arrosage d'où s'échappaient de fins jets d'eau que doraient les rayons du jour. Mais dans cette douceur environnante Marthe ne puisait aucun réconfort. Elle avait honte d'elle-même comme si elle avait effectivement dans son passé la faute qu'elle revendiquait, et, par une étrange contradiction, elle cherchait des excuses à Mathilde afin de l'honorer et de la chérir dans sa mémoire sans contrainte, comme auparavant. Elle s'engourdissait dans le calme du jardin, et regardait sans penser l'eau qui montait et retombait en rosée sur les verdures claires. Elle eût voulu demeurer là longtemps, immobile, oubliée. Elle savait qu'elle n'avait pas encore droit à ce repos qu'elle goûtait si passionnément ; mais à sa conscience qui la tourmentait elle murmurait ce mot des faibles : « Plus tard !... tout à l'heure... »

Pour secouer sa torpeur, elle fit un grand effort. Oui, Jacques avait raison dans son aveuglement. Rien ne devait demeurer de ces tristes amours.

Les lettres de Mathilde devaient disparaître. Elle irait donc les réclamer au nom de la morte. Elle se leva. Ses hésitations, sa lassitude s'enfuirent loin d'elle comme les oiseaux que son pas décidé sur le sable de l'allée effaroucha.

— Deux, avenue Hoche, se souvint-elle.

La maison qui porte le n° 2 touche au parc. Marthe Chenevray y fut en peu d'instants. Sur les lèvres du concierge indifférent et blasé à qui elle demanda de lui indiquer l'appartement de M. Émagny, elle crut surprendre un sourire d'ironie. Cette démarche coûtait cher à sa dignité.

Pierre Émagny, ne considérant pas son exil comme durable, avait gardé son appartement à Paris. C'était à l'entresol. Elle pressa le bouton de la sonnette électrique. Un peu surprise de cette visite matinale, une servante de rencontre l'introduisit dans un petit salon qui tenait du boudoir et du cabinet de travail et qui, meublé en clair, avait ce charme intime et discret, cet art de disposer le désordre où se révèle une main de femme. Mais toute la pièce portait des traces d'abandon, un air mélancolique, inhabité. Il y faisait une chaleur étouffante. Les persiennes étaient closes ; les vases attendaient vainement des fleurs ; la table s'encombrait de lettres, de livres, le tout jeté pêle-mêle. Là, peut-être, là sûrement, Mathilde était venue avant elle.

A cette évocation qui s'imposait à son esprit, Marthe eut un serrement de cœur. Elle demeurait debout, immobile, craignant de toucher aux objets qui l'entouraient, s'efforçant de fuir leur contact.

Elle n'attendit pas longtemps Pierre Émagny. Celui-ci eut un geste de surprise en la reconnaissant. Il ne s'attendait pas à sa venue, et cherchait vainement, avant de la voir, quelle femme pouvait bien lui rendre visite à cette heure et insister pour être reçue sans retard.

— Vous, madame, murmura-t-il.

Son teint fatigué, ses yeux cernés, une expression d'immense découragement répandue sur sa figure si jeune, révélaient la crise tragique qu'il traversait.

Il voulut la faire asseoir. Elle refusa, et commença aussitôt de lui expliquer le motif de sa présence chez lui.

— Donnez-moi les lettres de Mathilde, conclut-elle. Je n'avais pas pensé à vous les réclamer. Il me les faut.

Pierre Émagny se troubla. Ce fut à peine si elle l'entendit répondre :

— Vous me demandez l'impossible.

— L'impossible ! Pourquoi ?

Il la regarda avec étonnement et même avec crainte. Elle ne comprenait pas, elle ne comprendrait jamais... Tant de distance séparait son amour de cette rigide fidélité.

— C'est tout ce qui me reste d'elle..., lui expliqua-t-il doucement. Je les lis, je les relis chaque jour... Elles sont maintenant ma vie.

Elle détourna la tête, comme si elle voulait écarter ce rappel trop précis d'une réalité qui la remplissait de confusion, et répéta de son ton autoritaire :

— Donnez-les-moi.

— Mais je ne peux pas. Je l'aimais... Ne comprenez-vous pas ? Maintenant surtout, maintenant plus qu'*avant*, je sais à quel point je l'aimais...

Elle fit un geste pour arrêter ses confidences, et il devina combien peu ses objections passionnées pèseraient en face de l'honneur de Mathilde, en face de la vie régulière. Cependant il reprit avec une animation croissante :

— Ah ! vous ne pouvez pas savoir. Notre amour, c'est à vos yeux quelque chose d'avilissant, de méprisable. Notre amour ! Mais c'était la flamme de nos deux vies, la beauté de nos jours, la meilleure part de nos deux cœurs. Nous nous sommes aimés si spontanément. Nous nous sommes aimés si franchement. Si nous nous sommes rencontrés trop tard, qu'y pouvions-nous faire ? Nous nous appartenions par notre libre choix, par l'accord de nos âmes. Rien, entendez-vous ? rien ne pouvait nous séparer ; rien, excepté la mort.

Vainement elle avait tenté de l'interrompre, de lui imposer silence. Elle dut subir ce plaidoyer qu'elle ne voulait pas écouter.

— Taisez-vous ! dit-elle enfin. Vous offensez sa mémoire. Oui, la mort vous a séparés... Maintenant elle ne vous appartient plus. Elle est à nous... Rendez-moi ses lettres.

Elle ne parlait plus de *donner*, mais de *rendre*.

Découragé, il s'assit devant la table, et se prit la tête dans les mains. Sa colère était tombée. Espérant l'attendrir, il la supplia, des larmes dans la voix :

— Ne l'exigez pas, madame, je vous en prie. Ayez pitié, ayez pitié de moi. Je n'ai personne, moi, personne à qui parler d'elle. Je suis tout seul pour souffrir, et je souffre tant.

Bien qu'elle fût plus sensible à l'expression de sa douleur, elle lui répondit durement, encore sous l'impression de ses revendications amoureuses :

— Vous ne parlez que de vous, et je vous parle d'elle. Vous ne plaignez que vous-même. Pensez à elle. Pensez à sa réputation qui doit être intacte.

— Je pense à notre amour.

Elle le pressentit ébranlé et poursuivit :

— Mathilde a une fille. Pour son enfant, une mère doit être sacrée. Pour nos enfants, nous ne sommes jamais de jeunes femmes. Il faut que rien ne demeure de la faute de Mathilde. Il faut absolument que ces lettres disparaissent.

Faiblement il soupira :

— Je les garderai comme un trésor.

— Sait-on ce que la destinée peut faire de nous, de nos objets ? Souvenez-vous de la mort de Mathilde.

— Dans quelque temps, plus tard, je les détruirai moi-même. Je vous le promets... Je vous le jure.

— Non, donnez-les-moi tout de suite.

— Sans les relire ?

— A quoi bon ?

Les relire, c'était les refuser.

Il se leva pour les aller prendre, et tandis qu'elle se croyait assurée de la victoire, il se ravisa :

— Non, dit-il, c'est un sacrifice au-dessus de mes forces.

— Ah !

Il baissa la tête :

— Je ne peux pas... Non, je ne peux pas.

Méprisante, elle répliqua :

— Et vous dites l'aimer ! Quand, moi, je lui sacrifie mon honneur aux yeux de son mari, de mon frère.

Vaincu par cette obstination et par le désir qui le tenaillait de sauvegarder la mémoire de Mathilde, il sortit et revint de sa chambre avec le précieux dépôt.

— Tenez, dit-il. Vous m'arrachez le cœur.

Il avait pris le paquet sans le regarder, comme on ferme les yeux devant le supplice. Il s'aperçut, en le remettant, qu'avec les lettres il donnait une photographie. Il voulut la reprendre.

— Non, tout, ordonna-t-elle impérieusement.

Il murmura :

— Vous êtes cruelle.

Et des larmes jaillirent de ses yeux. Cette fois elle eut pitié de lui, mais n'en laissa rien voir, et ne céda qu'à regret lorsqu'il demanda comme une suprême faveur :

— Montrez-la-moi une dernière fois.

La photographie représentait Mathilde en toilette de bal. Une bordure de cygne longeait le décolletage en pointe. L'épaule charnue, la rondeur de la gorge laissaient deviner une grande beauté du corps qu'un léger embonpoint commençait d'envahir, parvenu seulement à ce point

de maturité qui donne à la chair un attrait plus savoureux. Le fin visage de blonde, qui se creusait aux joues de deux fossettes, souriait, de ce frais sourire qui ne quittait guère les lèvres de la jeune femme, et dont elle accueillait la vie, dont elle dut accueillir l'amour. C'était une image de jeunesse, de santé, de plaisir, propre à exciter la joie et la convoitise. Dans les yeux brillait cette flamme qui, dans certains regards, semble éclairer au lieu de naître du jour.

Marthe ne connaissait pas ce portrait de sa sœur. Elle ne l'avait point vu chez les Monrevel. Le cliché sans doute avait été brisé après le tirage de cette unique épreuve réservée à l'amant. Une date toute récente et le nom de Mathilde se lisaient au bas.

Cependant Pierre Émagny s'attardait à sa contemplation ; il ne pouvait s'en détacher, il s'enivrait de la vision trop aimée. Marthe étendit la main. Il recula.

— Comme elle est belle ! soupira-t-il.

— Je vous en prie, monsieur. Donnez-moi ce portrait. Je vous le demande en son nom.

— Il a été fait pour moi seul. Il m'a été donné pour toujours.

— C'est un sacrifice que vous devez à une morte.

Brusquement il lui remit la photographie :

— Tenez, dit-il, emportez-la.

Et, laissant tomber les deux bras le long du corps, il ajouta d'un ton désespéré :

— Maintenant, il ne me reste plus rien d'elle.

Elle pensa :

« Votre amour. »

Mais elle ne répondit pas. Que ne pouvait-elle avec ces lettres, avec cette image, emporter le passé, et les souvenirs que Mathilde avait laissés ici même, dans ces lieux, dans ce cœur d'homme ! Mais les souvenirs, bientôt, s'affaibliraient, s'effaceraient. Cet homme était bien jeune pour lutter contre l'oubli. Du moins, tout vestige matériel de la faute disparaîtrait : ni Jacques Monrevel, ni la petite Juliette ne sauraient jamais rien, ne pourraient jamais rien connaître de ce qu'elle tenait là, dans ses mains, et qui lui brûlait les doigts après avoir brûlé de désir ces amants dont ses yeux prévenus ne voyaient que l'égarement et non point la félicité perdue.

Dans cet instant qu'il perdait tous ses gages de tendresse, Pierre Émagny se rendait compte du travail souterrain qu'opère le temps dans notre mémoire. Deux mois à peine s'étaient écoulés depuis qu'il n'avait plus revu sa maîtresse, depuis qu'il avait dû la quitter, depuis qu'elle s'était échappée de ses bras pour se jeter dans la mort comme dans un gouffre, et déjà il poursuivait en vain certaines expressions de visage, certaines grâces de geste qu'il préférait en elle. Avec épouvante il dit tout haut :

— J'ai oublié le son de sa voix.

C'étaient les paroles mêmes que Marthe avait entendu prononcer par le mari de Mathilde. La voix des chères bouches qui se sont tues à jamais est-elle donc la première à s'évader de notre sou-

venir, elle qui est la manifestation ailée et intelligente de la vie ?

Après la voix ce serait le regard, le regard changeant, le regard divin, reflet dans une âme mobile du monde invisible de nos sentiments, de nos pensées, de nos désirs. Et ce seraient le sourire, les traits, la démarche, tout. Tout s'effondrerait, tout ce qui avait été la beauté, la jeunesse, le charme, l'amour, s'en irait dans la nuit, mourrait petit à petit, et lambeaux par lambeaux, une seconde fois. Ne rencontrait-il pas quelque difficulté, certains jours, à la revoir dans sa vérité, avec précision, quand il ne voulait point se contenter de ces images vagues que ses appels suffisaient encore à suggérer ? N'avait-il pas eu déjà recours à cette photographie que par un excès de générosité il abandonnait ? Et ne retrouvait-il pas mieux sa douleur, cette douleur précieuse qu'il ne voulait point perdre, en relisant ces lettres rieuses et légères qu'on venait de lui arracher ? Par quelle faiblesse inconcevable se laissait-il ainsi dépouiller ? Tant il est vrai que l'homme est si faible devant l'oubli, devant la mort, devant la vie qui passe et qui l'emporte, qu'il éprouve le besoin de rattacher ses pauvres sentiments à de petites choses, à des vestiges eux-mêmes fragiles, susceptibles d'en prolonger un temps la durée.

— Rendez-moi cela ! lui cria-t-il.

Elle mit à l'abri son bien, prête à le défendre contre cette agression imprévue. Face à face, comme deux ennemis, ils se regardèrent. Le jeune homme avait la figure si bouleversée qu'elle

fut touchée enfin jusqu'au cœur, et comprit l'étendue de son sacrifice.

— Laissez-le-moi, monsieur, dit-elle d'une voix changée et pleine de douceur. Vous avez bien agi. Pour *elle*, soyez remercié.

Il ne résista plus. Il ne chercha pas à la retenir.

— Quelle pitié que l'amour ! songeait-elle en s'en allant.

Demeuré seul, il soupira :

— Que vais-je devenir ? Elle m'a tout emporté.

Tout ? Mesurant la force de son amour, il eut un sourire de défi. Le temps pouvait accomplir son œuvre, étendre ses voiles sur le visage, sur le corps, sur les souvenirs de la bien-aimée. Son cœur même, trop faible, pouvait la trahir un jour — un jour sans doute éloigné — et renaître à d'autres désirs. Rien ni personne ne lui apporterait jamais, dans sa magnifique nouveauté, ce charme de vivre que la première elle avait répandu en lui, dans ses veines et jusque dans ses fibres les plus secrètes. Par elle il avait connu le prix des jours, et que des heures, des mois, des années peuvent tenir dans une caresse ou dans un mot, comme toute la beauté éparse dans l'univers paraît descendre en nous avec un baiser.

C'était le talisman qu'en mourant elle lui avait légué pour se garantir contre le cours de sa jeunesse et contre l'éternel oubli.

VI

ÉTIENNE CHENEVRAY

De nouveau Marthe Chenevray traversa le parc Monceau. Les promeneurs, déjà plus nombreux, qui dévisageaient en passant cette jeune femme en deuil, lui virent un air presque joyeux, et firent sans doute cette réflexion :

« A cet âge, on oublie vite. »

Depuis la mort de Mathilde, elle n'avait pas marché aussi allégrement, ni respiré le vent du matin avec un tel plaisir. Ces arbres, ces pelouses, ces jeux de la lumière sur les jets d'eau qui jaillissaient des tuyaux d'arrosage, elle n'en avait point tout à l'heure apprécié l'agrément. Le souvenir de sa sœur perdait même son amertume : en s'occupant d'elle, ne lui restituait-elle pas un peu de vie ? Portée à l'indulgence par ce goût renouvelé du mouvement, semblable aux convalescents qui se sentent renaître et sont incapables de s'intéresser à autre chose, elle oubliait la faute de Mathilde et évoquait son clair sourire. Ainsi nous trouvons la meilleure consolation à nos peines morales dans l'accomplissement de quelque tâche difficile qui accapare nos forces et barre l'horizon de nos pensées avec un obstacle immédiat qu'il faut franchir.

A la grille, elle s'arrêta. Irait-elle immédiatement rue Murillo ? Ne valait-il pas mieux détruire sans retard ces papiers compromettants, sup-

primer le passé en supprimant ses preuves ? Elle entr'ouvrit son réticule, et toucha le paquet des lettres comme pour s'assurer qu'il y était encore. Déjà elle prenait le chemin de l'hôtel, quand elle réfléchit qu'à la lueur de la flamme Jacques pourrait reconnaître l'écriture de Mathilde. Il fallait donc substituer d'autres lettres à celles-ci, d'autres lettres qu'elle écrirait elle-même, afin de rendre son mensonge plus vraisemblable. Elle fit signe à une victoria qui passait à vide, et rentra chez elle.

Dans le jardinet qui donnait sur l'avenue, elle trouva Juliette gravement occupée à vider un petit arrosoir sur des amours de chats tout récemment mis au monde et que l'office élevait avec soin.

— Que fais-tu là ? demanda-t-elle, surprise, à l'enfant.

— Je les arrose. Là, c'est fini.

— Tu es folle. Pourquoi les arroses-tu ?

— Pour les faire pousser.

— Pour les faire pousser ?

— Ils sont à moi.

— Ce n'est pas une raison.

— Tu arroses tes fleurs pour qu'elles grandissent. Je fais comme toi.

Marthe souleva la petite en l'air et l'embrassa.

— Chère chérie.

Câline, Juliette pencha la tête sur l'épaule de sa tante et l'appela :

— Maman.

Posée à terre, elle critiqua résolument la toilette de Mme Chenevray :

— Je n'aime pas ce chapeau. Je n'aime pas cette robe.

— Et pourquoi donc ?

— C'est noir. C'est laid. Je ne veux plus être en noir.

De cette parole enfantine, Marthe s'attrista avec exagération :

— « Séduisante et légère : n'était-ce point sa mère ? »

Cependant les petits chats grouillaient sous la douche, et étiraient leurs membres mouillés. Juliette, avertie de son erreur et active dans le repentir, voulut les exposer elle-même au feu de la cuisine afin de les sécher. Ils manquèrent de brûler. Leur destin s'annonçait agité et contradictoire...

Tout le reste du jour, Mme Chenevray chercha en vain l'isolement nécessaire à l'exécution de son projet. Ses enfants l'accaparaient ; son mari, qui avait confiance dans son jugement et qui rédigeait à la maison un rapport sur les mines d'Espagne, sortait souvent de son cabinet de travail pour la venir consulter et lui montrer des plans, des profils, des analyses auxquels elle ne comprenait goutte. Peu sentimental, il lui témoignait de cette façon le plaisir qu'il ressentait à la revoir après une absence de quinze jours, et il multipliait ses visites. Elle l'accueillait en souriant, contente de l'empire qu'elle exerçait sur cet homme calme, énergique et loyal, et triste en même temps de ne pouvoir, pour la première fois, s'appuyer sur lui en toute sécurité comme

elle en avait l'habitude. Son secret lui pesait, qui les séparait. Elle n'était pas sans remords à son endroit, dans le rôle qu'elle se donnait pour sauver Mathilde. Elle n'était pas sans crainte sur sa propre imprudence, bien que ses craintes fussent évidemment chimériques, et qu'elle ne pût douter du silence de Jacques Monrevel. Elle avait hâte que cette douloureuse affaire fût enfin terminée, effacée, oubliée, et de ses vœux elle appelait la chute du jour qui lui rendrait un peu de liberté.

Le soir vint, puis le crépuscule, — interminable au moins de juin, — puis la nuit. M. Chenevray, après avoir fumé un cigare sur le perron pour mieux goûter la fraîcheur de l'air, souhaita le bonsoir à sa femme et l'embrassa :

— Je suis fatigué, dit-il, j'ai beaucoup travaillé, je vais me coucher.

Les enfants dormaient déjà. Elle-même se retira peu après dans sa chambre. En attendant que le sommeil se fût emparé de toute la maison, elle vint à la croisée ouverte et s'accouda au fer du balcon.

La fenêtre donnait sur le parc de la Muette. La nuit était claire. La lune, à demi cachée par les arbres, versait timidement, à travers l'ombre, ses clartés bleues qui précisaient çà et là un massif de fleurs, une pelouse, révélaient l'allée fuyante, se reposaient sur le vieux banc. Peu à peu elle atteignit le faîte des tilleuls, puis le dépassa. Et le parc apparut presque sans ombre, dans un jour mystérieux et doux, tandis que les cimes du Bois

de Boulogne moutonnaient comme les vagues de la mer.

La bonne odeur qui sourd de l'herbe avec la fraîcheur montait jusqu'à Mme Chenevray. Autour d'elle dans la rue, dans l'avenue, c'était le silence. Du fond du parc, ou du fond du Bois, lui venait seulement, par intervalles, atténuée par la distance, l'émouvante chanson d'un rossignol. Elle aurait pu se croire au bord d'une forêt, dans la paix de la nature. De ce côté, elle n'apercevait rien de Paris dont la rumeur s'assoupissait.

Elle s'arracha non sans peine au sortilège nocturne, ferma les persiennes à cause des insectes que la lumière attire, et alluma sa lampe. Avant de commencer, elle ouvrit prudemment sa porte, et sur le palier elle écouta. Aucun bruit ne parvint à son oreille attentive : les enfants étaient sages, la maison dormait tranquillement. Elle chercha du papier à lettres sans bordure noire, disposa sur la table la correspondance livrée par Pierre Émagny, et se mit en devoir de substituer sa propre écriture à celle de sa sœur.

Machinalement, ne sachant qu'inventer, elle copia des fragments des lettres de Mathilde. C'étaient des mots qu'elle alignait sans prendre garde à leur sens. C'était, d'ailleurs, une page insignifiante de bavardage mondain. Une expression plus vive l'arrêta. Elle se leva, les joues en feu. Ne violait-elle pas des secrets amoureux qui ne lui étaient point confiés ? Quelle maladresse, quelle indélicatesse elle mêlait à son intervention !

Elle faillit en pleurer de dépit et s'adressa des reproches :

« Je ne sais pas me cacher. Je ne sais pas me tirer d'affaire. »

Elle se louait ainsi sans le savoir. Retrouvant son courage et sa décision, elle rassembla les lettres éparses de Mathilde, contempla une dernière fois avec admiration sa photographie, et jeta le tout dans la cheminée. Elle y mit le feu, et regarda brûler. Quand les derniers chiffons noircis, après s'être tordus sous l'action de la flamme, se furent couchés, puis changés en cendres, elle revint à sa table. Mais qu'allait-elle écrire ?

Elle prit un livre dans la petite bibliothèque de sa chambre, afin de suppléer à son manque d'imagination. Peu importaient les phrases, pourvu qu'elles fussent écrites de sa main. « J'aime pour vivre, et je vis pour aimer... » écrivit-elle. Pour la seconde fois elle s'arrêta. Quel était ce langage inusité ? Elle copiait les lettres de Mlle de Lespinasse à M. de Guibert. D'instinct, elle avait choisi pour la circonstance l'ouvrage le plus amoureux de sa bibliothèque presque rose.

Comme elle s'absorbait dans son travail, substituant une écriture régulière, correcte, appliquée, aux caractères disloqués et sautillants des lettres de Mathilde, elle crut entendre un peu de bruit qui venait de la chambre voisine, celle de son mari. Elle écouta : M. Chenevray se levait. Deux secondes suffisaient pour éteindre la lampe, ouvrir les persiennes, et prendre la pose d'une rêveuse à la lune par cette belle nuit d'été. Elle n'y songea

même pas. Son mari la trouva assise à sa table, le tas des lettres déjà écrites, et, dans la cheminée, la cendre noire des papiers carbonisés. Méthodique jusque dans ses inquiétudes, il commença par justifier sa venue :

— Il n'y a pas de clef à la serrure. J'ai vu de la lumière. Il est déjà deux heures du matin. Que fais-tu donc là, si tard, Marthe ?

— Rien..., balbutia-t-elle. Je copie... Tiens, je copie les lettres de Mlle de Lespinasse.

Il prit le volume, la lettre commencée, et compara. C'était étrange, mais exact. Cependant il ne pouvait s'en tenir à cette explication. Il considéra sa femme avec sévérité : elle lui cachait quelque chose. Mais elle ne supporta pas plus longtemps cet examen. Toute rougissante, elle se leva de sa chaise, vint à lui, et s'empara de ses deux mains :

— Écoute, dit-elle, en le fixant dans les yeux, nous sommes mariés depuis sept ans : ai-je trahi jamais ta confiance ? T'ai-je jamais donné l'occasion de me soupçonner ?

— Non, Marthe, jamais.

— Si je t'ai caché ce soir quelque chose, me crois-tu coupable envers toi ?

Il avait pris l'habitude de peser ses paroles. Il attendit un instant avant de répondre :

— Non, Marthe, je ne le crois pas.

Dans la bouche de cet homme droit et déterminé, qui ne se décidait qu'à la réflexion, mais ne revenait pas en arrière, c'était le gage d'une estime absolue.

Elle lui jeta ses bras autour du cou :

— Je suis contente, mon ami. Je n'aurais pu supporter tes doutes.

— Tu ne les mérites pas.

— Oh ! non.

Il posa une main sur son front et lui renversa légèrement la tête en arrière. Ainsi il vit mieux son âme au fond de ses yeux purs.

— Ma femme, dit-il simplement.

Et ce mot signifiait sa tendresse et sa confiance emmêlées qui ne pouvaient se séparer l'une de l'autre.

Elle l'embrassa :

— Maintenant, laisse-moi finir. Ne me demande rien.

Sans inquiétude, il sourit à cette objurgation :

— Tu dois tout me dire, Marthe.

— Ce n'est pas mon secret.

Il avait bien deviné qu'il ne s'agissait pas d'elle. Mais il rangeait sa femme parmi ces personnes trop généreuses, trop portées à se créer des devoirs inutiles, à s'employer à de vains essais de rédemption, dont il est prudent de surveiller le zèle.

— Une honnête femme, dit-il péremptoirement, peut accepter des confidences, mais ne doit pas s'occuper activement des secrets des autres.

— Et si c'est pour sauver quelqu'un ?

— Pas même en ce cas.

Il redoutait précisément ces tentatives périlleuses de salut. Sous l'arrêt de son mari, elle

courba la tête. Comment abandonner Mathilde à cette heure ? De quel droit révéler sa faute ?

— Tu pleures, Marthe ? dit-il en voyant des larmes couler le long de ses joues.

Elle soupira :

— Ce que tu me dis, je me le suis déjà dit moi-même.

— Et cependant tu persistais.

— Oui.

— C'est donc bien grave ?

— Oui, très grave.

Il réfléchit un instant et reprit d'un ton ferme :

— Je suis seul juge. Il faut tout me confier.

— Si tu l'exiges, répondit-elle, je te confierai tout. Cela, tu le sais bien. Mais ne préfères-tu pas m'accorder toute ta confiance ? Ce serait une grande preuve de ton affection... La plus grande que je t'aurais demandée... Je t'en supplie, fais cela pour moi.

De nouveau il regarda jusqu'au fond les yeux purs qui le regardaient.

— Je préfère, dit-il enfin.

Et il la pressa sur son cœur. Il ajouta seulement :

— Sois prudente.

Et il se retira.

VII

L'ÉCRAN BRISÉ

Marthe Chenevray courut le lendemain matin rue Murillo. La joie de sauver Mathilde et le vent qu'elle recevait au visage dans sa voiture chassaient la fatigue de sa nuit presque sans sommeil. Elle apportait le paquet de lettres qu'elle avait substituées aux véritables. Dans quelques instants, il ne resterait rien de cette triste aventure, rien qu'un souvenir de cauchemar qu'elle se hâterait d'oublier. Ses deux garçons, bruyants et gais, la petite Juliette, déjà si drôle dans ses réflexions enfantines et qu'elle se promettait d'élever comme sa fille, auraient bientôt fait de lui restituer cette foi un peu candide dans l'honnêteté publique à quoi sa nature droite la prédisposait.

Comme la veille, Jacques Monrevel la reçut dans le boudoir de sa femme.

— Les voici, dit-elle, presque triomphante, en lui montrant les lettres qu'elle n'avait point pliées, afin qu'il pût au besoin reconnaître son écriture.

Cependant il la considérait avec le même étonnement douloureux. En vingt-quatre heures, son esprit ne s'était pas encore accoutumé à admettre la faute inattendue, inexplicable, de cette femme que jusqu'alors il vénérait, qu'il raillait même, du vivant de Mathilde, sur son ingénuité. Elle vit et comprit ce regard de doute, qui peu à peu se

chargea d'ironie. Jacques, maintenant, songeait en effet :

« Il n'est, dit-on, pire eau que l'eau qui dort. Il est des eaux limpides qui ne paraissent refléter que le ciel, et des bêtes impures s'agitent tout au fond, tandis que ces hardis torrents dont on s'effraie à tort font la joie des prairies et l'orgueil de la terre. »

Il comparait ainsi les deux sœurs. Il emmena Marthe dans la chambre de Mathilde.

— Venez, lui dit-il. Vous prendrez les autres lettres dans le secrétaire.

Elle le suivit, ouvrit le tiroir, et, tandis qu'il allumait du feu dans la cheminée, elle confondit les deux paquets. Cette fois, elle atteignait le terme de l'épreuve : rien n'était plus à craindre. Les flammes attendaient de dévorer ces carrés de papier qui, après avoir porté le bonheur, pouvaient encore provoquer le désespoir.

Elle leur jeta leur proie d'un geste rapide, et les vit un instant hésiter sous le poids, se coucher, ramper jusqu'à n'être plus qu'une frêle lueur mourante, pour se redresser bientôt avec colère, lécher les bords de leurs langues fauves comme afin d'affirmer leur droit de possession, et attaquer enfin résolument l'amas de lettres trop compact qui leur résistait. Pour activer leur œuvre, du bout du pied elle dispersa le tas. Jacques surprit ce mouvement et l'approuva :

— C'est bien, Marthe, dit-il. Mathilde serait contente de vous.

Sans quitter des yeux le foyer, elle répéta :

— Oui, Mathilde serait contente de moi.

Les flammes montaient avec un léger crépitement. Des morceaux de papier carbonisés s'envolèrent dans la cheminée. Jacques prit la pelle et voulut se baisser pour contenir le feu. Mais elle intervint :

— Laissez-moi faire, demanda-t-elle.

On pouvait encore lire, en se rapprochant, des fragments intacts. Il crut qu'elle désirait achever seule la ruine de son amour :

— C'est juste, fit-il.

Cependant elle avait épuisé tout son courage dans cet effort de deux jours. La sensation de la sécurité enfin retrouvée provoqua chez elle une réaction nerveuse qui se manifesta par une crise de larmes. Jacques l'interpréta autrement. D'un geste protecteur et indulgent, il prit la main de sa belle-sœur :

— Pauvre Marthe ! Ne regrettez rien. Vous pouvez encore être heureuse. Ce passé qui vous tourmente, vous pouvez l'oublier, le racheter. Pensez à votre mari, à vos enfants. Qu'ils soient toute votre vie désormais. Vous avez de grands devoirs envers eux. Je suis sûr que vous saurez les remplir, afin de mériter votre propre pardon qui remplacera le leur.

— Ils pardonneront, murmura-t-elle.

Elle songeait à Mathilde.

Il dit tout bas, comme pour lui-même :

— Ils ne sauront pas.

Elle avait entendu. Elle reprit d'une voix plus assurée :

— Le pardon ! Il n'est rien de plus beau que le pardon.

Peu à peu elle dominait son énervement. Ses larmes avaient cessé de couler. Une troisième fois elle insista :

— Le pardon nous rapproche de Dieu.

La croyant lasse, il la fit asseoir :

— Vous ne pouvez partir maintenant, Marthe. Remettez-vous. Reposez-vous.

Mais il continuait de la traiter avec cette condescendance affectueuse qui est la politesse du mépris. Il lui apprit négligemment qu'il attendait la petite Juliette dans la matinée.

— Vous ne le saviez pas ? ajouta-t-il. Je l'ai envoyé chercher tout à l'heure. Je croyais vous avoir avertie.

Elle s'étonna et protesta :

— Juliette ? Vous l'avez envoyé chercher ? Vous deviez me la laisser quelque temps... Elle est bien petite pour se passer de mère... Et moi j'aurais tâché de remplacer Mathilde, de la remplacer de mon mieux.

Il parut embarrassé. Elle ne comprenait donc pas ?

— Elle me distraira de ma peine, dit-il.

Enfin elle comprit, et tressaillit toute d'un frisson de honte. Est-ce que l'on confie sa fille, pour l'élever, à une femme coupable, à une femme adultère ?

— Vous êtes dur pour moi, murmura-t-elle faiblement.

Elle n'avait pas envisagé cette conséquence de

son aveu, et cette peine imméritée la touchait en plein cœur. Elle ne pleura pas, mais ses joues empourprées et ses yeux purs, toute son attitude de dignité et de vertu offensée protestaient pour elle. De cette révolte de son être elle ne fut pas maîtresse et ne s'aperçut pas elle-même. Assis de l'autre côté de la cheminée, Jacques qui la regardait, qui la regardait fixement, se leva tout à coup. Une pensée terrible venait de se faire jour dans son cerveau. Violemment, il prit les deux mains de la malheureuse, la fit lever, et, les yeux dans ses yeux limpides qui la révélaient malgré elle, il cria :

— Marthe, vous m'avez menti. Ce n'est pas vous, c'est elle.

Elle poussa un râle de détresse, et jeta dans un cri de douleur :

— Ce n'est pas vrai. Je vous jure que ce n'est pas vrai. Oh ! mon Dieu, mon Dieu !

Inexorable, il répéta sans la lâcher :

— C'est elle, n'est-ce pas ? Avouez-le.

— Non, non, non ! Vous insultez sa mémoire. Elle est innocente. J'en fais le serment. Vous n'avez donc pas vu mes lettres ?

Elle s'arracha à son étreinte, regarda le foyer et se précipita sur un dernier vestige de papier qu'avait épargné la flamme. Le hasard, qui pouvait lui être contraire, favorisa son inspiration. Triomphante, elle brandit le fragment à demi consumé :

— Tenez... Regardez... Lisez. C'est mon écriture.

Il reconnut en effet son écriture, et put lire, en devinant certains mots : ... *Je ne sais par quelle fatalité j'ai été susceptible d'une affection nouvelle : en me cherchant, je ne saurais trouver ni expliquer la cause...* Mlle de Lespinasse s'excusait de renaître à l'amour.

Néanmoins il garda le silence.

— Ah ! vous voyez ! reprit-elle fiévreusement, de cette voix rauque et brisée que lui donnait l'épouvante. Vous ne doutez plus. Vous ne pouvez plus douter. C'est moi qui suis coupable, c'est bien moi. J'étais heureuse, pourtant. Mais sait-on pourquoi l'on aime ? C'est la fatalité : vous l'avez lu, c'est écrit. Ah ! nous sommes si faibles, si flattées, si adulées et guettées ! Et vous, les hommes, vous ne voyez rien. Vous êtes occupés de vos intérêts, de vos ambitions, de votre vanité. Nous avons besoin de votre force et aussi d'un peu de tendresse : peu vous importe, vous n'avez pas le temps. Et plus notre cœur est tendre, plus vite il se donne. Ce sont les meilleures d'entre nous, entendez-vous ? que prend trop souvent l'amour, et par votre aveuglement. Vous ne savez pas nous aimer, vous ne savez pas nous garder. Vous mesurez nos fautes, quand c'est vous qui les causez. Oui, je suis coupable. Mais j'ai bien des excuses. Je ne demandais qu'à aimer ma vie. Je réparerai le mal que j'ai fait, je vous le jure, Jacques, vous qui connaissez ma faute, pardonnez-moi, dites que vous me pardonnez...

Elle avait mis dans ce plaidoyer, que le silence de Jacques prolongeait, tout ce qu'elle avait

retenu des protestations de Pierre Êmagny défendant sa maîtresse, et tout ce qui, derrière elle, servait encore la cause de Mathilde. Elle suppliait ainsi le mari de sa sœur, et, quand elle en vint à implorer son pardon, elle se traîna à ses genoux. Lui, se taisait toujours, mais son visage trahissait la lutte qui se livrait en lui. Absorbé, il ne la voyait pas à ses pieds. Quand il l'aperçut :

— Non, pas cela, dit-il. Relevez-vous.

Il lui prit la main pour l'aider, et, gardant cette main, il s'inclina et la baisa. Elle sentit une larme lui mouiller la paume et l'entendit qui disait presque avec solennité :

— Je pardonne, Marthe. Allez en paix.

— Merci, Jacques, murmura-t-elle, interdite, n'osant pas se demander si ce pardon s'adressait à elle ou à l'autre.

Sur le secrétaire, le portrait de Mathilde souriait.

— Adieu, Marthe, reprit Jacques plus faiblement. Laissez-moi... Je désire être seul... N'ayez pas d'inquiétude.

Et il ajouta d'une voix raffermie :

— Gardez Juliette. Inspirez-lui le culte de sa mère. Je le veux...

Paris, 1903.

LA MAISON MAUDITE

A Marcel Boulenger

LA MAISON MAUDITE

I

UNE VILLA ABANDONNÉE

QUAND j'étais petit, je passais mes vacances à Meylan. Meylan est un petit village, ou plutôt un troupeau de hameaux éparpillés sur le flanc du mont Saint-Eynard, à une lieue et demie de Grenoble. Nous y possédions une vieille maison de campagne, assez semblable à un chalet rustique. En ce temps-là, je la tenais pour le plus beau palais du monde, car je ne connaissais de la vie que le plaisir de vivre, j'ignorais la richesse et la pauvreté et je n'enviais personne. Plus tard, elle m'est apparue dans sa vérité, c'est-à-dire dépourvue de confortable, et capable d'abriter avec indifférence le deuil et la douleur, et non la joie exclusivement. La vue qu'on a de ses fenêtres m'a consolé de ma déconvenue : c'est la vallée de l'Isère qui, par son cours droit et régulier, semble un canal creusé de main d'homme, et, fermant l'horizon, c'est le hardi massif de Belledonne, l'une des gloires du Dau-

phiné, avec ses pics dentelés, ses glaciers étincelant au soleil, et les pans de nuages désagrégés qui traînent habituellement sur ses flancs et que le vent poursuit. De l'autre côté de la maison, c'est le Saint-Eynard tout proche dont la pierre calcaire prend, au soleil couchant, des tons de soufre et de terre de Sienne, et dont l'ombre devance la nuit.

Dans mes promenades avec mon père, lorsque nous descendions par un petit chemin bordé d'acacias vers la route de Grenoble, nous longions la grille d'un jardin inculte qui entourait d'un lac de fleurs hasardeuses une villa toujours close. Longtemps je n'y prêtai aucune attention : les propriétaires étaient absents, leurs vacances ne coïncidaient pas avec les miennes.

J'essayai un jour d'ouvrir la porte grillée. A ma grande surprise, la gâche qui retenait le pêne céda sous ma pression et tomba à mes pieds. Cependant je n'osai pas entrer. Je vis mieux, tout d'un coup, les allées envahies par la mauvaise herbe, les roses flétries qui penchaient, lamentables, sur les branches des rosiers, et l'aspect hostile de cette maison fermée. Une crainte superstitieuse me retint.

— Que fais-tu là ? dit mon père.

— Rien. Je regarde.

Alors il prononça avec simplicité ces mots terribles :

— C'est la maison maudite.

La maison maudite ! Je n'en demandai pas davantage. Ces quelques syllabes devaient suffire bien des jours à mon imagination d'enfant. N'ex-

pliquaient-elles point toutes choses : l'abandon de la villa, l'état du jardin, et cette peur qui s'était emparée de moi sur le seuil ? Qui habiterait une maison maudite ? quel jardinier consentirait à dégager l'enchevêtrement de ces plantes ? quel visiteur audacieux pénétrerait dans cet enclos ?

Cependant je rôdais souvent dans les environs. A distance, la maison maudite m'attirait, me fascinait. Le chemin peu fréquenté qui la borde dut s'accoutumer à mes pas. J'y conduisais mes meilleurs camarades de jeu, afin de les effrayer. L'un d'eux, Jean Méril, me parut un être exceptionnel, un héros, parce qu'il franchit la grille, entra dans le jardin et tira d'un coup sec la sonnette de la porte d'entrée. Nous assistâmes, terrifiés, à cet exploit. Nous entendîmes la sonnerie qui retentissait dans l'appartement. Sans attendre que la porte s'ouvrît et que le diable vînt, nous nous sauvâmes à toutes jambes, et Méril nous rejoignit en grande hâte. Toute la journée nous attendîmes quelque événement malheureux qui n'arriva pas. Nous restions unis pour le recevoir ensemble. Jean Méril méritait une punition particulière : une jambe cassée, par exemple, un œil crevé, ou le crâne défoncé. Nous le vîmes entier à la fin du jour, et, après l'avoir plaint d'avance, nous commençâmes de le mépriser. Sans doute le génie de la maison maudite ne l'estimait pas digne de son courroux.

Cette année-là où j'avais découvert avec un plaisir inconnu et secret des occasions d'avoir peur, au moment de quitter Meylan pour rentrer

au collège, je voulus honorer d'une visite d'adieu la villa abandonnée. Le soir tombait et c'était l'automne. Les rochers du Saint-Eynard rougeoyaient au soleil couchant. De ce côté, la maison était décorée de vigne vierge dont la couleur écarlate me parut celle du sang. Un aveu criminel sortait des murs. Au jardin, parmi des amas de fleurs fanées et de plantes desséchées, quelques roses remontantes persistaient à s'épanouir dans cette désolation, et des herbes folles qui montaient à leur hauteur s'inclinaient sur elles, menaçantes, comme pour les étrangler.

J'étais seul sur le chemin. Je regardais avidement à travers la grille. Ce spectacle me remplissait d'horreur et me clouait au sol. Tout à coup, je remarquai un volet mal fermé au deuxième étage. J'étais bien sûr que toutes les persiennes devaient être hermétiquement closes. Je l'avais encore vérifié quelques jours auparavant. Plus de doute : quelqu'un habitait la maison maudite. Il y avait un revenant. Sur cette certitude effroyable, je courus me ragaillardir dans ma famille auprès d'un feu clair que l'on allumait pour complaire à ma grand'mère qui était frileuse. Mais je ne fis profiter personne d'un tel sujet de s'émouvoir.

Quelques années après, le scepticisme m'avait envahi, comme il advient généralement aux approches de la quinzième année. Je me savais blasé sur toutes choses pour avoir abusé d'une vie dont — heureusement — j'ignorais tout encore, et je me traitais moi-même en personne d'âge avec beaucoup de respect. Ce respect con-

trastait si fort avec la familiarité dont usaient mes parents à mon égard, que je fus dans l'obligation fréquente de les rappeler par un air supérieur et dégoûté à une plus juste considération de ma raison et de mon expérience. Je dus les agacer prodigieusement. J'étais leur fils : ils me supportèrent.

La maison maudite, on le comprend, n'avait plus de charmes pour moi. Elle ne fut plus à mes yeux qu'un immeuble bien situé, susceptible d'un bon rapport, et dont ne savaient point tirer parti des propriétaires imprévoyants. L'amour, qui vers cette époque chassa mon scepticisme comme le vent fait d'une bulle de savon, vint lui restituer à propos le prestige perdu.

Une fillette de mon âge prit mon cœur avec négligence. Elle habitait dans le voisinage. Elle était poétique ainsi que j'étais blasé, afin de donner une contenance à sa jeunesse. Un jour qu'elle tournait le dos au soleil, ses cheveux lui firent une auréole. C'était un or vivant et fluide. Je découvris la beauté du jour.

Cependant elle aimait les enfants et les fleurs. C'était son système, comme le mien consistait à afficher un profond mépris de toutes choses. Un de mes camarades se permettant de lui offrir des bouquets, je résolus de le dépasser. Je demandai aussitôt son concours à la maison maudite. Sans remords et sans crainte, je violai la solitude de son jardin : chaque matin j'y allai cueillir des roses. Il y en avait beaucoup d'espèces, et pour toute saison. Elles poussaient à l'aventure, mais

la liberté qui leur était rendue ne réduisait ni leur nombre ni leur qualité.

Ainsi Zélie — vous ai-je dit son nom ? — fut éblouie et commença de me considérer. Un jour qu'elle était venue à la maison, elle pensa me le faire connaître et m'emmena à l'écart.

— Où sont vos rosiers ? me demanda-t-elle finement.

Plein de honte et de confusion, je rougis sans répondre. Mais, comme nous achevions le tour du petit domaine, elle insista :

— Vos roses poussent-elles sans rosiers ?

Je continuai de me taire. Elle interpréta mon silence et crut que j'achetais ses fleurs sur le marché. Elle en conçut pour ma munificence une gratitude infinie, et me décocha un regard de tendresse. Sans doute elle calculait mentalement ce qu'elle m'avait déjà coûté, et mesurait avec exactitude par le moyen d'une addition la force de mon amour. Combien valaient plus aux yeux d'une fillette poétique des bouquets payés aux marchands que dérobés au jardin paternel ! Cependant je n'osai point tirer profit de sa reconnaissance. La fin des vacances me tira d'embarras et Zélie se maria plus tard avec un banquier. A quoi je dus reconnaître que la maison des roses était bien maudite.

La curiosité ne me vint que trois ou quatre ans plus tard de connaître l'histoire ou la légende de la villa abandonnée. J'avais compris, tout enfant, je ne sais à quel signe, que mon père ne désirait point me renseigner, et ce ne fut pas de lui que je

tentai d'obtenir des explications. J'interrogeai notre fermier, homme d'âge mûr et d'esprit rassis, comme nous passions un jour devant la grille :

— Hé ! pourquoi est-elle maudite ?

— Quoi ?

— Cette maison fermée.

Le paysan me regarda, et me jeta, comme un détail négligeable :

— Un homme s'est pendu.

Ce début était bon. Je répétai :

— Ah ! un homme s'est pendu ?

— Oui, au fer du balcon.

— Il y a longtemps ?

Sobre de paroles, le fermier se contenta d'un signe affirmatif. Mais je désirais plus de précision.

— Combien de temps ?

— Peut-être quinze ans, peut-être vingt ans.

— Vous ne vous en souvenez pas ?

— Je m'occupe de vos terres.

— Quel homme était-ce ?

— Quel homme ? un juge.

— Il vivait tout seul ?

— Non, il était marié.

— Et sa femme, qu'est-elle devenue ?

— Partie.

— Elle ne revient jamais au pays ?

— Jamais.

— Pourquoi ?

— Rapport au pendu.

— Au pendu ?

— Oui, notre monsieur. Ils vous tirent par les pieds.

— Par les pieds ? Et qui donc ?

— Ceux qui sont morts de mort violente. Ils reviennent la nuit pour réclamer des messes.

— Ah !

Cette déclaration était péremptoire. Il n'y avait rien à répliquer. Je posai une autre question bien capable d'intéresser mon homme :

— La maison est jolie et le jardin est grand. Comment ne les vend-on pas ?

— Personne n'en veut.

— Et pourquoi ?

— Rapport au pendu.

C'était un pendu bien gênant. Après quinze ou vingt ans, il gardait encore son logis comme une sentinelle ou l'affichait comme une enseigne d'auberge, mais pour écarter les clients. Je hasardai une dernière interrogation :

— Sait-on pourquoi ce juge s'est pendu ?

Notre fermier haussa les épaules, ce qui signifiait que ce n'étaient point ses affaires. Je ne pus en obtenir plus long. Mais je cessai dès lors d'entrer au jardin abandonné cueillir des fleurs, et je laissai les roses inutiles se flétrir.

II

VILLA OUVERTE

COMME je suivais à la faculté de Grenoble les cours de droit pour obtenir le grade de docteur, mon père, afin de gagner du temps, me fit entrer

dans l'étude de Me Cornille, notaire. Il pensait fortifier par là mon éducation juridique en associant à la théorie la pratique des affaires. En réalité, il me fournissait d'alibis. J'avais l'autorisation de quitter l'étude à l'heure des cours. Jamais il n'y eut autant de cours de droit que cette année-là. Me Cornille dut priser bien haut le zèle des professeurs de Grenoble. Et tandis que les professeurs me félicitaient et me plaignaient de porter, si jeune, le poids d'un gros office ministériel, ce qui justifiait amplement mon absence pendant leurs excellentes leçons, je passais dans l'étude Cornille pour préparer d'avance les examens ardus de l'agrégation. Les autres clercs ne m'appelaient jamais autrement que *l'agrégé*, spécialement le petit Malaunay, saute-ruisseau détestable qui me dérobait mon chapeau afin de retarder mes sorties.

Ce Malaunay, dont le nom eût ressemblé à un surnom si ses narines en l'air n'eussent révélé dans son intégrité un appendice laid mais sain, me jouait toutes sortes de mauvais tours, car il était mon rival dans la flânerie. Il aimait la rue, et sa fertile imagination favorisait son amour. Enfin il était farceur et plaisantin. Dans toute bonne étude de notaire, il faut un clerc ainsi bâti. Mais c'est une engeance désagréable aux collègues.

Un jour, comme je cherchais mon couvre-chef pour courir au cours de droit constitutionnel dont j'avais créé la chaire à la façon d'un ministre de l'instruction publique, une dame

entra qui fut introduite aussitôt dans le cabinet du patron. C'était une personne déjà mûre, un peu forte, et d'une beauté commune, mais assez fraîche et appétissante encore pour m'inspirer quelque patience dans la poursuite de mon chapeau que cet affreux Malaunay avait une fois de plus dissimulé.

— La belle femme ! dit Malaunay avec admiration.

Je répliquai dédaigneusement :

— Une vieille marchande.

J'avais honte de partager l'avis de mon petit camarade, et d'ailleurs j'étais à l'âge où l'on estime que la pâleur et la maigreur seules sont intéressantes et distinguées, — de sorte que l'attention dont j'honorais la cliente de l'étude se trouvait être contraire à mon personnage.

Passavent, le premier clerc, trancha d'autorité, comme s'il s'agissait d'un point de droit, la question qui nous divisait :

— Les meilleurs fruits sont les fruits mûrs.

Je ripostai :

— Pourvu qu'ils ne soient pas blets.

Ce colloque fut interrompu brusquement. La porte s'ouvrit, et le patron parut sur le seuil de son cabinet. Il s'adressa directement à moi :

— Coudray, vous connaissez Meylan ?

— Oui, monsieur ; j'y passe les vacances.

— Voulez-vous y conduire madame ?

— Certainement, monsieur.

— A vous le fruit blet, susurra Malaunay en me passant mon chapeau.

Il savait que Me Cornille n'entendait la plaisanterie que lorsque ses affaires le lui permettaient.

Pour une fois que le patron me demandait un service, je me hâtai de renoncer au cours de droit constitutionnel. Déjà il reparaissait avec sa cliente. D'une voix pressée, il nous présenta l'un à l'autre :

— M. Coudray, étudiant en droit. Madame Riboulard. M. Coudray connaît parfaitement Meylan. Il vous accompagnera, et vous pourrez lui confier, pour qu'il me les rapporte, les titres de propriété.

— Je reviendrai avec lui, déclara la belle Mme Riboulard.

— Comme il vous plaira, madame.

Dès lors, je ne m'expliquai plus très nettement la nécessité de mon propre voyage, sauf en qualité de guide, ce qui était peu flatteur. Mais un regard nouveau me permit de donner raison à Malaunay, de renoncer avec désinvolture à mon ancienne prédilection pour la pâleur et la maigreur, et d'envisager sans ennui un tête-à-tête prolongé.

Une voiture de louage nous attendait en bas. Nous fîmes au petit trot les cinq ou six kilomètres qui séparent Grenoble de Meylan. Nous étions au début de juin, mais la neige couvrait encore les montagnes.

Mme Riboulard s'intéressait plus aux demeures des hommes qu'aux charmes de la nature que je lui vantais sans ménagement.

— On a beaucoup bâti, m'assura-t-elle, comme je m'extasiais sur les jeunes feuilles des arbres.

Elle m'expliqua longuement qu'elle habitait Lyon, mais qu'elle était propriétaire dans le Dauphiné d'immeubles qu'elle n'avait point visités depuis longtemps.

— Je voudrais les vendre, conclut-elle. Le notaire s'en occupe.

Je ne la pouvais point tirer de la vie matérielle. Quelques phrases bien tournées sur mes études, sur les carrières libérales, sur le printemps ne réussirent pas à la distraire. Cependant, comme nous approchions de Meylan, elle cessa de parler et je tentai vainement de ranimer la conversation.

— Ce n'est guère changé, murmura-t-elle.

Elle connaissait les lieux qu'elle observait avec une attention de créancier hypothécaire. Les souvenirs étranglaient ses paroles et l'attendrissaient. Son silence la servait mieux que son bavardage, et je commençais de lui trouver un grand air de poésie, comme jadis à Zélie, quand elle interpella vivement notre cocher et lui cria de s'arrêter. Nous descendîmes, elle plus lestement que je ne m'y fusse attendu, et nous laissâmes la voiture sur la route de Chambéry.

— Attendez-nous, recommanda-t-elle à notre automédon résigné.

Et, se tournant vers moi, elle ajouta :

— Nous en avons pour cinq minutes de marche.

Pourquoi diable avait-elle réquisitionné un guide chez Me Cornille ? Elle connaissait le pays mieux qu'un chasseur, et prit de suite un sentier quasi déserté qu'obstruait l'herbe à demi et qui

rejoignait un petit chemin rural desservant Meylan. J'enfilai ce raccourci à sa suite, non sans quelque mauvaise humeur sur l'insuffisance de mon rôle. Les acacias répandaient sur nous plus de parfum que d'ombre, et leur odeur pénétrante me donnait une légère griserie que je ne manquai pas d'attribuer à la présence de ma compagne dont la nuque un peu grasse brillait au soleil dans les intervalles des branches.

Manquant de souffle probablement, elle s'arrêta. Je préférai la croire troublée et m'en attribuai le mérite. Elle porta la main sur son cœur. J'y vis un signe et me précipitai.

— Je suis fatiguée, murmura-t-elle.

— Reposez-vous, madame.

Elle étendit la main pour me montrer quelque chose :

— Merci, monsieur. Nous sommes arrivés. C'est là.

Nous étions presque devant la grille de la maison maudite. Je cherchai des yeux une autre habitation à droite ou à gauche : il n'y en avait pas.

— Où donc, madame ? demandai-je.

— Là.

Stupéfait, après avoir fixé de nouveau l'endroit désigné, je la regardai elle-même. Les émotions de mon enfance accouraient au galop, m'envahissaient, s'emparaient de moi. Il fallait bien me rendre à l'évidence : cette dame honorable, bien mise, un peu ennuyeuse et d'aspect commun, mais polie et belle encore, cette cliente

de l'étude Cornille, cette Mme Riboulard enfin était la propriétaire de la maison maudite.

Venait-elle en toucher les loyers échus ?

Du coup, elle perdit à mes yeux son apparence vulgaire, et je lui trouvai un air inquiétant de sorcière, — de sorcière opulente et bien nourrie, à la vérité.

— Entrons, dis-je pour faire le brave.

Mais nous étions pareillement impressionnés. Certains détails qui me reviennent me portent maintenant à le croire. Nous franchîmes la grille et traversâmes le jardin envahi d'herbes folles où des centaines de roses aspiraient joyeusement dans leurs corolles ouvertes les rayons du soleil.

Elle sortit de son réticule une clef noire et l'introduisit péniblement dans la serrure. Mais, soit que la serrure fût rouillée, soit que sa main tremblât, elle ne put ouvrir.

— La clef ne tourne pas, dit-elle d'une voix effrayée. Voulez-vous essayer, monsieur ?

A mon tour, je m'approchai, et dus me convaincre de la résistance du pêne. La main la plus forte n'en pourrait venir à bout. Au moment où je renonçais à la lutte, la clef tourna et je poussai la porte.

Je m'effaçai devant Mme Riboulard, mais elle refusa d'entrer la première. Je la précédai sans entrain.

— C'est au premier, m'expliqua-t-elle à voix basse.

L'escalier de bois craqua sous nos pas. Ma compagne me fit encore cette recommandation :

— Montez bien lentement.

Je compris qu'elle avait peur et je me souvins du pendu. Sans doute elle avait connu le pendu : était-elle sa femme ou sa fille ? Et comment s'en informer ?

Au sommet de l'escalier, comme j'allais prendre le corridor, elle m'appela d'un ton plaintif :

— Ne me quittez pas, monsieur.

J'attendis qu'elle eût terminé son ascension. Son souffle était court et précipité. Au premier étage, elle m'indiqua une porte avec ce seul mot :

— Là.

J'ouvris encore cette porte, non sans une secrète terreur. Je retrouvai la sensation que m'avait donnée jadis Méril en tirant la sonnette. Mon courage, d'une date récente, me soutenait à peine, et je guettais la catastrophe que nous réservait cette maison hantée. J'étais seul avec une femme d'une beauté déclinante mais savoureuse, et je ne pensais qu'à ce pendu qu'on avait décroché depuis une vingtaine d'années. Elle y pensait aussi, j'en suis certain, et se cramponnait à moi pour chercher réconfort.

Nous pénétrâmes sans résolution dans une pièce assez vaste et sombre qui sentait le renfermé jusqu'à nous suffoquer. Je tirai vivement l'espagnolette et poussai les persiennes qui heurtèrent le mur avec fracas. L'air et la lumière entrèrent à flots, comme des visiteurs inattendus, et nous tinrent compagnie, ce qui nous soulagea.

Le massif de Belledonne apparut tout brillant de sa neige lumineuse dans le carré de la fenêtre,

mais je ne lui accordai qu'un rapide coup d'œil. J'inspectais les lieux à la façon des gens de police qui opèrent une descente. Nous étions dans un cabinet de travail simplement meublé, non sans quelque souci d'élégance néanmoins. Les bibliothèques sévères, en acajou lamé de cuivre, qui occupaient entièrement deux côtés de la pièce, ne montraient que les dos uniformes d'ouvrages de droit, un Demolombe, un Merlin, un Marcadé, un Zachariae, la collection du Dalloz que je pouvais suivre jusqu'à l'année 1884.

Je lisais facilement, sans m'approcher, les lettres indicatrices dont il me fallait deviner quelques-unes ; les vitres les avaient préservées de la poussière épaisse qui recouvrait la table et les sièges. Ceux-ci étaient d'une forme ancienne et massive. La table était encombrée de papiers en désordre. Sur le mur auquel cette table s'appuyait, une grande photographie de magistrat en robe me regardait fixement. C'était un homme maigre et austère, aux traits accentués et presque durs. Sa barbe allongée couvrait presque le rabat. En l'examinant de plus près, je fus surpris de l'expression douce de ses yeux, tant elle contrastait avec celle que révélait le visage au premier aspect. Une figure ne se lit pas d'une seule fois comme un livre. Tant de faiblesse habite parfois un corps de mousquetaire, et tel prodige de volonté se peut cacher sous un masque effacé. Ce juge grave et digne, fier et froid, avec un front haut, un grand nez et une barbe de prophète, avait un regard de femme.

Mme Riboulard, qui était demeurée inerte sur le pas de la porte, se décida lentement à entrer et me surprit dans cette contemplation.

— C'est mon mari, me dit-elle comme on avoue une faute.

Le magistrat était donc M. Riboulard. Un tel nom lui convenait aussi peu que sa femme. A quel âge celle-ci l'avait-elle épousé ? Car ils ne semblaient point d'une même génération.

En abaissant les yeux, je vis sur la table une photographie format album qui se tenait debout dans son cadre. J'essuyai la poussière et je découvris le portrait d'une jeune fille resplendissante à la fois de santé et de beauté. Elle ressemblait à n'en pas douter à cette bonne dame que j'accompagnais, mais comme le printemps peut ressembler à l'automne. Et je devinai que le juge vertueux s'était épris sur le tard de ces joues rondes, de cette riche taille, de tout le rire merveilleux de cette forte jeunesse. Heureux M. Riboulard ! Mais pourquoi se mit-il un jour la hart au col ? Au fait, ce fut peut-être un de ses locataires. Rien ne le désignait spécialement pour jouer le rôle du pendu.

Que faisions-nous ici ? Je commençais à me le demander, quand ma compagne, visiblement émue, me tendit un trousseau de clefs :

— Il faut ouvrir ce tiroir, monsieur.

Décidément je n'étais venu ici que pour violer des serrures. Je pensai dire à Mme Riboulard :

— Ouvrez vous-même.

Mais, par politesse, j'obéis docilement. Elle reprit :

— Vous devez y trouver des actes.

Il y en avait en effet, et de sortes diverses : contrat de mariage, actes de propriété, liquidation d'une ancienne succession Lecloître.

J'en fis une liasse que je lui tendis. Elle prit le paquet avec répugnance et s'informa de son contenu :

— Il y a bien l'acte d'acquisition de la villa ? C'est un acte sous seing privé, je crois.

— Quelle villa, madame ?

— Celle-ci, la villa Fleurie.

La maison maudite s'appelait officiellement la villa Fleurie. Je feuilletai aussitôt le dossier avec un air de vieux tabellion.

— Je ne trouve pas. Ah ! voici : « Vente de la villa Fleurie et dépendances, par M. et Mme Dammartin à M. Arsène Lecloître. » Mais cet acte ne vous concerne pas.

— Si, monsieur. M. Lecloître, c'est mon mari.

Je compris. Le magistrat était M. Lecloître, — et Riboulard n'était qu'un successeur.

— Nous pouvons partir, conclut-elle.

Comme je poussais le tiroir, je crus sentir une résistance dans les rainures. Je glissai la main tout au fond et retirai une enveloppe froissée. Elle était cachetée et portait cette simple suscription : *Testament*. Je la tendis à l'ancienne Mme Lecloître, qui la reçut avec terreur.

— Un testament !... murmura-t-elle.

Je donnai cette explication :

— Le tiroir était plein jusqu'au bord. En l'ouvrant, on aura pris dans la coulisse cette enveloppe.

L'émotion de la dame ne cessait point. Cette découverte la décontenançait, et je pouvais suivre sur sa mine toute la gamme de sentiments que j'avais lue déjà, dans l'étude du patron, sur la figure longue de parents évincés. Était-ce le testament du pendu ?

— Qu'en faut-il faire ? me demanda-t-elle naïvement.

— Le porter immédiatement chez Me Cornille, qui le présentera au président du tribunal.

Je mis un peu de cruauté dans l'étalage de ma science. Effondrée, elle répéta :

— Au président du tribunal ?

Tel un criminel avéré envisage sans aucun sang-froid sa condamnation prochaine. J'eus quelque honte de mon jeu barbare et je lui donnai ce calmant :

— C'est une simple formalité.

Par quelle singulière fortune ce testament sortait-il du fond d'un tiroir où il dormait depuis vingt ans ? Et quel mort s'amusait ainsi d'une façon posthume aux dépens de cette dame tranquille et cossue ? J'étais pris en y pensant d'une furieuse curiosité. Je me découvrais un instinct de juge d'instruction. Enfin, depuis le temps que m'attirait cette maison mystérieuse, je brûlais tout à coup de connaître son secret que peut-être je tenais là dans mes mains avec cette enveloppe close.

Sur la prière de Mme Riboulard qui me traitait avec le respect dû aux gendarmes, je refermai soigneusement persiennes et croisées. Nous rejoignîmes notre voiture. Ma compagne ne pipait mot. Sans doute elle regrettait amèrement d'avoir requis mon concours. Je lui jetai négligemment :

— Dans le pays, on appelle cette jolie villa « la maison maudite ». Savez-vous pourquoi, madame ?

Elle me répondit sans hésiter :

— Non, monsieur.

Mais elle rougit, et je compris qu'elle le savait et ne voulait ou n'osait pas le dire. Décidément M. Lecloître devait être le pendu.

III

LE RÉCIT DU NOTAIRE

A QUELQUE temps de là, au mois de juillet, mon patron, faisant irruption dans l'étude, me découvrit avec stupéfaction le nez plongé dans un dossier :

— Vous ici, Coudray ! Je vous croyais au cours.

Il ne mit dans sa réflexion aucune ironie. Néanmoins, le diabolique Malaunay crut mourir de rire.

— J'étudie la liquidation Gallay, répondis-je avec amertume.

— Laissez-la, je vous prie, et venez un instant dans mon cabinet. J'ai besoin de vous.

Il avait besoin de moi ! Je lançai un regard de

triomphe à Malaunay dont on n'avait pas besoin, et je me hâtai de suivre Me Cornille. Il me fit asseoir en face de lui et m'offrit une cigarette. Ami de ma famille, il me traitait avec toutes sortes d'égards.

— Voyons, me dit-il, car il allait toujours droit au but, vous qui habitez Meylan pendant les vacances et devez connaître le pays, donnez-moi donc un renseignement.

— Je suis à vos ordres.

— La villa Fleurie est-elle bien située ?

— Admirablement. De ses fenêtres on prend vue sur toute la vallée de l'Isère et sur le massif de Belledonne.

— Est-elle décrépite ?

— Nullement. Elle dut être construite avec solidité, car elle supporte sans fatigue le temps et l'abandon.

— Le jardin est-il grand ?

— Assez vaste, et les fleurs y poussent à merveille.

— Est-ce loin de la grand'route de Grenoble à Chambéry ?

— A dix minutes. Un chemin rural qui est carrossable dessert la propriété, et l'on peut raccourcir de moitié la distance en prenant un sentier à talon.

Je m'efforçais d'employer un langage précis, convenable à mes espérances de doctorat.

— Alors, fit mon patron, je n'y comprends plus rien.

J'attendis respectueusement une explication

qu'il ne tarda pas à me donner. Et même je fus pris à partie :

— Dites-moi donc pourquoi nous ne pouvons ni vendre ni louer cette villa Fleurie ? Il se fait aux environs de Grenoble de véritables spéculations sur les terrains. Du côté de la Tronche, sur la route de Meylan, la moindre parcelle s'enlève à prix d'or, et l'on bâtit. J'offre cette maison pour une bouchée de pain, et, malgré un système savant d'affichage et de réclame, personne n'en veut.

— Cela n'a rien d'étonnant, dis-je avec simplicité.

— Rien d'étonnant ? Pourquoi, mais pourquoi ?

Je lançai négligemment, comme un fait acquis à la science :

— Elle est maudite.

— Maudite ?

— Mais oui, monsieur. Dans le pays, on ne l'appelle jamais autrement que « la maison maudite », et l'on ne cueille même pas les fleurs qui persistent à s'épanouir dans le jardin.

— C'est stupide. Et d'où lui vient cette réputation ?

Comment le notaire de Mme Riboulard pouvait-il être pareillement ignare ? Je m'empressai de l'instruire :

— Il paraît qu'un homme s'y est pendu ; je ne sais pourquoi.

Me Cornille éclata de rire :

— Ah ! c'est cela ! Mais c'est insensé ; c'est de la folie pure. Raisonnons un peu. Tous les jours des hommes se pendent : on les décroche et tout

est dit. Ils ne déprécient pas les immeubles où ils ont opéré. Quelle moins-value ces faits divers occasionnent-ils, je vous le demande? Ils ne modifient pas la vue, ils n'obligent pas les héritiers à des réparations coûteuses.

Il me sembla que Me Cornille réduisait systématiquement l'importance de la pendaison. Mais je n'osai pas le contrarier. D'ailleurs il était lancé, et repartit au plus vite :

— Je la connais bien, cette histoire de la villa Fleurie. Elle n'offre aucun intérêt. Si l'on délaissait tous les immeubles où périrent de mort violente propriétaires ou locataires, il faudrait aux époques troublées renoncer à habiter sous un toit.

Soyons juste : il y avait quelque vérité dans cette réflexion. Le sort ne favorisait point la maison maudite. Tant d'autres demeures qui servirent de théâtre à des crimes épouvantables abritent maintenant des familles paisibles et de mœurs policées. On ne lutte pas contre la crédulité populaire qui choisit aveuglément ses victimes et crée au hasard la légende et la superstition. Dans le pays, personne n'accepterait, même en don, la villa Fleurie, et, si quelque étranger se disposait à l'acquérir, il pourrait aller lui-même chercher son pain, sa viande et ses légumes : nul fournisseur ne consentirait à le servir. L'abandon des premières années consomma le malheur de cette habitation. Rouverte, elle eût cessé d'inspirer de la crainte. Close, elle frappa l'imagination des paysans qui longeaient sa grille et constataient la détresse du jardin.

Cependant une parole de Me Cornille avait réveillé ma curiosité. Il savait l'histoire du pendu. Avec un peu d'habileté, j'allais enfin l'apprendre. Je posai donc cette question insidieuse :

— C'est le premier mari de cette pauvre Mme Riboulard qui s'est pendu, je crois ?

— Mais oui, tout le monde le sait. Mme Riboulard voudrait se débarrasser de cette masure dont elle a hérité deux fois.

— Deux fois ?

— Oui, de son fils et de son mari. Elle avait un fils du premier lit, Édouard Lecloître, qui est décédé voici deux ou trois ans. La succession lui était dévolue pour une moitié. Les parents paternels qui bénéficiaient de l'autre moitié poussaient à la licitation. Aucune des deux lignes ne se souciait de recevoir l'immeuble dans son lot. Et l'on a retrouvé un testament de M. Lecloître qui laissait à sa femme tout ce dont la loi lui permettait de disposer en sa faveur, c'est-à-dire un quart en toute propriété et un quart en usufruit.

Comment tirer de ses préoccupations professionnelles cet excellent homme d'affaires ? Déjà il reprenait de plus belle :

— Que voulez-vous que je fasse ? Comme vous le dites, les gens du pays n'en veulent pas. Et, pour les étrangers, dès qu'ils demandent un renseignement sur la villa Fleurie, on leur jette des malédictions : alors ils se méfient.

Je m'en doutais : Me Cornille, qui m'avait interrogé, en savait beaucoup plus long que moi. Tel

était son caractère : il procédait par questionnaire, et, quand vous pensiez l'avoir instruit, il s'amusait à compléter vos propres connaissances.

Mais son acte rentré lui causait de la peine. Se livrant à sa mauvaise humeur, il se leva et se promena de long en large :

— Je ne veux plus m'occuper de cette vente. Impossible de trouver un acquéreur. Des enchères ? personne ne miserait. Les hommes sont absurdes. La corde d'un pendu porte bonheur : pourquoi sa maison serait-elle contaminée ?

Et il me jeta, en passant devant moi, comme si j'étais pour quelque chose dans cette mésaventure :

— Pourquoi diable ce M. Lecloître n'est-il pas allé se faire pendre ailleurs ?

— Le fait est, dis-je, qu'il est bien gênant.

Et j'ajoutai sur un ton détaché :

— Sait-on pourquoi il s'est pendu ?

— Certainement, on le sait. On se pend sur le bord d'une grand'route, à quelque arbre anonyme. Ainsi l'on ne porte préjudice à personne.

Je craignis à ce moment de n'obtenir aucun détail sur le mort qui m'intéressait, quand Me Cornille y revint de lui-même.

— Ou plutôt non, on ne le sait pas. Quand on est dans les affaires, mon cher Coudray, on n'a pas le loisir de fabriquer de la psychologie. Je vous avoue que, dans toute cette histoire, j'ai songé plus au sort de l'immeuble qu'à celui de M. Lecloître. Et vous me rappelez à propos que ce décès est fort mystérieux. Pour ma part, je n'y comprends goutte. Pourquoi le juge s'est-il sui-

cidé ? Personne ne pourra vous l'expliquer, et encore moins depuis la dernière découverte.

De quelle découverte s'agissait-il ? je ne le devinai point, mais je me gardai d'interrompre mon patron, car il était au cœur du sujet :

— M. Lecloître, reprit-il, était de ces rigides magistrats de l'ancien temps à qui l'on ne connaissait pas d'autre passion que celle du droit et de la justice, et qui paraissaient vivre au-dessus de la pauvre humanité ; parfois la pauvre humanité se rappelait cruellement à leur souvenir. Il eût condamné sans pitié son père coupable. C'est du moins la réputation qu'il a laissée à Grenoble, car vous comprenez que je ne l'ai pas connu. Voici quinze ou vingt ans qu'il est décédé. Assez fortuné, il n'était pas ambitieux. Ses livres de jurisprudence et le palais de justice suffisaient à son bonheur. Vers la cinquantaine, — mauvais âge, mon ami, — cet homme austère s'éprit d'une belle fille, et, au lieu de s'en offrir le caprice, il l'épousa. C'était Mme Riboulard, que vous avez vue ici et qui passait alors pour la gloire de Vizille où ses parents tenaient une auberge...

Une auberge à Vizille, bien. Je happai ce détail au passage, pour le servir à Malaunay s'il m'entretenait encore de la distinction de Mme Riboulard.

Me Cornille reprit haleine et poursuivit son récit à la façon d'un avocat dont la plaidoirie, mal préparée, s'ordonne en même temps qu'elle se prononce. Il n'avait jamais réfléchi au drame

de la villa Fleurie et l'éclaircissait pour son propre compte au fur et à mesure qu'il pérorait.

— Ces dames de la magistrature, choquées d'une telle mésalliance, refusèrent de recevoir Mme Lecloître que son vieil amoureux de mari prétendait imposer. Humilié et hautain, le juge demanda son changement, et, comme on le faisait attendre, il démissionna. Il acheta la villa Fleurie des époux Dammartin et se retira à Meylan. Dans cette retraite, on le perd de vue. Il commit une faute en ne dépaysant pas sa femme. Celle-ci l'isola, le brouilla avec les derniers collègues qui lui fussent demeurés fidèles. Un beau matin, on apprit qu'il s'était pendu. Cette mort violente le tira brusquement de l'oubli.

Le notaire s'arrêta sur cette phrase banale. Nous revenions exactement à notre point de départ. Décidément le secret de la maison maudite était bien gardé. Je réclamai des commentaires, des conjectures, des probabilités. Me Cornille leva les bras au ciel. Je compris dans la suite qu'il était partagé entre l'intérêt de son récit et le soin de sa cliente ; ce fut le premier qui l'emporta :

— Ici, nous entrons dans les hypothèses. Personne, au premier moment, ne mit en doute le suicide. Après quelques jours, on chuchota qu'on avait aidé M. Lecloître à se passer une corde au cou. Ses anciens collègues ne pardonnaient point à sa femme une démission qu'ils appelaient une défection. Elle passait pour légère, ou plutôt était la jeune femme d'un vieux mari, ce qui prête toujours à la calomnie. On l'accusa. L'opinion,

qui de deux solutions choisit toujours la pire, se souleva contre elle. Elle fut indignement arrêtée sans preuve aucune, et l'on dut promptement la relaxer. Mais elle quitta le pays, n'y revint pas et n'y veut pas revenir. Concevez-vous comment elle eût pendu son mari ?

Je hasardai :

— Avec un complice.

Me Cornille me cloua d'un mot :

— Vous avez fourni la preuve de son innocence.

— Moi ? m'écriai-je, étonné de jouer un rôle dans cette aventure.

— Oui, vous. Dans les papiers que vous avez rapportés en revenant de la villa Fleurie avec Mme Lecloître — pardon, avec Mme Riboulard — se trouvait un testament qui fut sans doute oublié lors des perquisitions qui suivirent le décès du juge.

— Il avait glissé dans la rainure.

— C'est cela. Or, ce testament, très court, était ainsi conçu : *Je lègue à ma chère femme Sylvie Tarboton...*

— Sylvie Tarboton ?

— C'est son nom de jeune fille. Il n'est pas beau, j'en conviens ; mais pour des aubergistes... Donc : *Je lègue à ma chère femme Sylvie Tarboton tout ce que l'article 1094 du Code civil m'autorise à lui donner.* — Arsène Lecloître.

Je fis aussitôt l'objection qui s'imposait :

— Mais ce testament peut, au contraire, servir à démontrer l'intérêt de Mme Riboulard — par-

don, de Mme Lecloître — à la disparition de son mari.

— Attendez. Vous oubliez la date. Le testament est daté, je m'en souviens très bien, du 16 juillet 1885, à trois heures du matin. Or, d'après l'acte de décès et les constatations médicales, la mort remontait précisément à cette heure-là.

— Et vous en concluez ?

— J'en conclus que M. Lecloître a écrit son testament comme il allait mourir. Librement il l'a libellé, librement il s'est pendu. Et jusqu'à son dernier souffle il a aimé sa femme.

— Quel guignon pour Mme Riboulard — non, pour Mme Lecloître — d'avoir égaré cette pièce ! Elle eût aisément confondu le juge d'instruction.

— Oui, quel guignon ! Malade de son arrestation, elle se hâta de fuir, sans même réfléchir que cette fuite la condamnait presque. Elle ne sut pas tenir tête à l'orage. Elle s'installa à Lyon avec son fils dont elle était tutrice légale. M. Lecloître laissait quelques rentes. Elle se remaria peu après avec Riboulard qui est marchand de vin en gros, et dont elle a quatre ou cinq enfants. Elle n'était point tournée pour la tragédie. Son Riboulard que j'ai vu est un brave ivrogne, jovial et serein, qui boit plus de vin qu'il n'en vend. Les rentes de M. Lecloître, par un coup bizarre du destin, nourrissent cette nombreuse famille. Mais la vente de la villa Fleurie lui serait profitable.

Et le conteur disparut subitement dans cette réflexion du notaire :

— Que ne puis-je trouver un acquéreur !

Il rêva un instant d'un bel acte, puis me congédia.

IV

LE RÉCIT DU JARDINIER

En somme, le récit du notaire n'expliquait rien. Il précisait les faits, mais n'en donnait point la cause, et même il jetait sur cette aventure un brouillard nouveau. Au moment de se pendre, M. Lecloître décernait à sa femme, par le moyen de son testament, un certificat d'estime et d'amour : alors, pourquoi s'était-il pendu ? Pourvu de bonnes rentes, heureux époux, heureux père, d'où lui venait cet impérieux besoin de s'attacher au fer de son balcon ? Les déboires de sa carrière ? le regret du palais de justice ? Sans doute il n'avait plus personne à condamner, mais on s'y habitue : les juges les plus forcenés parviennent à s'accommoder d'un petit jardin. Un coup de folie ? mais il avait laissé le souvenir d'un cerveau bien équilibré, raisonnable, juste dans ses sentences et rigoureux dans leur application.

J'enrageais de mon ignorance, d'autant plus que les vacances étaient venues et que, villageois de Meylan, je trouvais l'occasion fréquente de passer devant la maison maudite. Elle m'attirait et m'agaçait à la fois. Elle perdait peu à peu ses charmes, et la mauvaise herbe étouffait ses roses. On pouvait déjà prévoir, aux lentes fissures

des murailles, aux poutres disjointes de la toiture, son effondrement lointain encore, mais certain.

« Les pendus viennent vous tirer par les pieds », affirmait notre fermier. Celui-ci me tirait par la cervelle. Avec sa corde, il me ficelait solidement. Je dus céder à sa hantise, et je fis une enquête auprès des personnes d'âge qui avaient pu connaître M. Lecloître.

Mon enquête tourna contre lui, et ce fut bien fait. On me le représenta dans la commune comme violent, acariâtre, têtu, sombre, toujours fermé et verrouillé, n'hésitant pas à poursuivre devant le juge de simple police ceux qui lui volaient ses fruits ou passaient dans son champ. Mme Lecloître, présentement Mme Riboulard, m'était donnée au contraire pour une personne avenante, simple et familière, « pas fière », comme on dit à la campagne, et prête à faire une partie de langue avec n'importe qui. Dès lors, je tenais vaille que vaille ma conclusion : « Cet homme s'est pendu par goût. Sa résolution funeste fut le produit de son humeur taciturne. »

Je me promis de l'abandonner définitivement à son malheureux sort, ainsi que la conduite de sa femme m'en fournissait l'exemple, quand je découvris avec stupéfaction que notre vieux jardinier — digne serviteur qui se considérait chez nous comme à la retraite et protégeait avec efficacité la flore champêtre qui envahissait nos allées — avait longtemps cultivé, et mieux que le nôtre assurément, le jardin de M. Lecloître.

Cette circonstance m'eût comblé d'aise quelque temps auparavant et je l'eusse volontiers traitée de providentielle. Mais elle se manifestait quand je possédais une solution. Elle n'avait pas le sens de l'opportunité. Chacun me comprendra : il n'y a rien de plus désagréable que d'être dérangé dans ses convictions, et, sans les reproches d'une conscience scrupuleuse, comme on fermerait la porte avec plaisir au nez de la vérité !

Après la honte de quelque hésitation, j'interrogeai Claude Printemps. C'était le jardinier ; il devait ce nom à la saison amoureuse qui lui valut d'être trouvé à la porte de l'hospice de Grenoble.

— Eh bien, Claude, vous avez connu M. Lecloître ?

— Je crois bien, fit mon homme en changeant sa chique de côté.

Il ne cessait guère de s'adonner à cet exercice et paraissait enflé tantôt de la joue droite et tantôt de la gauche.

Je m'empressai de solliciter un avis conforme à mon opinion :

— C'était un homme difficile, n'est-ce pas ? emporté et sévère, atteint de la manie de la persécution ?

Claude, qui marchait à mon côté, s'arrêta pour éliminer sa changeante fluxion encore utilisable. C'était le signe d'une émotion grave. Cependant, je continuai mon oraison funèbre qui ressemblait fort à un éreintement :

— De caractère pénible et prompt à la colère,

toujours prêt à jeter aux juges les pauvres diables ?...

— Par exemple ! gronda enfin le vieillard en me lançant un regard indigné.

Et il ajouta d'un ton dédaigneux :

— Mon jeune monsieur, vous êtes dans le mauvais chemin.

Cette allusion à ma jeunesse me piqua au vif. Je tenais en grande estime ma perspicacité et mon expérience. Mais la protestation de Printemps était si spontanée qu'elle ébranla du coup toute mon enquête. Notre jardinier, d'habitude, souriait comme son nom, et, pourvu qu'il regardât croître les herbes sans y toucher et décroître les bouteilles en y touchant, il se déclarait content de son sort qu'il n'eût point troqué pour un empire. Il chercha un mot capable de rendre avec force toute sa pensée qui, pressée de sortir, lui contractait le visage, et dit :

— C'était un homme carré.

Ce fut jeté avec tant de force que je crus recevoir un caillou.

— Carré, Claude ?

— Oui, un homme qui veut ce qu'il veut, un homme qui a bonne tête et forte poigne, un homme qui n'a jamais fait tort qu'aux gens de rien.

— Vraiment, Claude ? Les vieux d'ici n'en disent pas autant.

— On lui prenait ses pommes, il les défendait. On piétinait son champ, il y mettait le garde. Et après ?

Claude Printemps parlait sans le savoir comme La Fontaine :

> Cet animal est fort méchant :
> Quand on l'attaque, il se défend.

Je commençais de mieux apprécier M. Lecloître, quand le jardinier ajouta :

— Vous me croirez si vous voulez. Je suis un paresseux et un ivrogne : avec monsieur le juge, je travaillais et ne buvais pas. Il n'avait qu'à me regarder comme ça et mon outil me venait aux mains, et mon satané gosier n'avait plus soif.

Il se confessait publiquement afin de rendre un hommage plus éclatant à la mémoire de son ancien maître. Cependant, je pensais dérober avec prestesse le secret de ce regard pour en user à mon tour en faveur de notre jardinier, et surtout de notre jardin ; mais le vieil homme s'était contenté de loucher avec énergie.

Je demandai :

— Alors, pourquoi lui veut-on du mal dans le pays ?

Il hocha la tête :

— Chacun réclame qu'on le caresse et monsieur le juge ne caressait personne. Dur pour lui-même, dur pour les autres. Et bon au fond. Quand j'ai perdu ma femme, il m'a remis un mois de gages et coupé mon remerciement en deux.

Je me rappelai aussitôt le portrait de M. Lecloître que j'avais vu en compagnie de Mme Riboulard, son visage maigre et austère, ses yeux doux. Claude Printemps le peignait de même.

Cette ressemblance m'inspira confiance. Je risquai enfin ma grosse question :

— Pourquoi s'est-il pendu ?

— Pourquoi ? répéta le vieil homme pour gagner du temps.

Et il inspecta le champ de droite et il fouilla la haie de gauche. Visiblement, il préférait encore le travail de la terre à cette conversation.

Nous étions parvenus au bord du chemin rural qui conduisait à l'ancienne villa Fleurie. Sans nous consulter, nous nous y engageâmes. J'attendais toujours ma réponse. Elle fut tardive mais nette :

— Monsieur le juge ne s'est pas pendu.

— Comment ?

— C'est sa femme.

— Hein ?

— Oui donc : c'est sa femme qui l'a accroché.

— Mon pauvre Printemps, vous portez là une accusation bien grave. Qu'en savez-vous ?

Nous approchions de la maison maudite. Il fit encore quelques pas et me la désigna :

— Si je le sais ? Puisque c'est moi qui l'ai décroché.

— Vous ? dis-je avec un étonnement avide.

— Moi, tel que vous me voyez. Il se balançait là comme un drapeau. C'était au petit jour. Environ quatre heures du matin, un mois de juillet. Je le vois encore. Tenez, là, sous le balcon. Il avait un pied dans une pantoufle et l'autre nu. Il grimaçait, la tête en arrière et la barbe hérissée, raide comme un râteau. Je lui palpai la jambe, à

hauteur de ma figure. Elle froidissait à peine. Je heurtai la porte en faisant un grand vacarme. Pensez : il n'était peut-être pas mort tout entier. La vieille servante m'ouvre enfin. Je lui montre le tableau. Elle se sauve en hurlant. J'entre sur son dos et je grimpe au balcon. Je tranche la corde quand la dame arrive en chemise et se jette sur moi, et me griffe par-ci, et me griffe par-là, pour m'empêcher de décrocher le patron. Elle criait, elle ruait, elle se démenait comme un diable. D'un bon coup de poing je m'en débarrasse, et pan ! d'un coup de couteau je coupe la ceinture qui maintenait le pendu. Poum ! le corps tombe au jardin. Je vas le rejoindre. Il ne soufflait plus. Les chutes, ça réveille les malades, mais pas les morts. J'appelle des voisins, on le porte sur un lit, on le frictionne : peine perdue. Et voilà sa dame qui revient à la charge, et geint et gémit avec toutes sortes de singeries. J'en prends mal au cœur et je cours au café.

Je ne l'avais pas interrompu durant tout son récit. Il se fabriqua une fluxion nouvelle afin de renouveler sa salive.

— Claude Printemps, ce fut une triste besogne que le sort vous demanda.

Il avança la lippe :

— Peuh ! qu'on fasse ceci, qu'on fasse cela, c'est égal.

— Ah !

— Une autre fois, j'ai trouvé un pauvre qui était mort d'indigestion.

— D'indigestion ?

— Oui. Les pauvres, ça ne mange pas souvent à sa faim. Mais quand ça mange, ça abuse. Celui-là s'était introduit dans une ferme où le chien venait de crever, un gros chien riche en gueule. On lui donna sa pâtée qui attendait. Puisqu'elle ne servait plus à rien... Il se précipita dessus et engloutit toute la marmite. Il ne l'emporta pas bien loin, — jusqu'au bois prochain où il éclata.

— Le malheureux !

— Il n'est pas à plaindre : il n'est pas mort de maladie ni de misère, mais plein comme un pot et gonflé comme un percepteur.

La langue déliée, Claude Printemps ne s'arrêtait plus. Il ajouta philosophiquement :

— Seulement, monsieur, on n'est pas payé pour trouver les morts. Et comme il faut boire, après coup, c'est une perte d'argent.

Claude Printemps ne manquait point de sens pratique. Mais nous nous étions fort éloignés de notre sujet. J'y ramenai le bavard par cette interrogation directe, tandis que, nous tenant aux barreaux de la grille, nous regardions la maison maudite :

— Tout à l'heure, vous accusiez Mme Lecloître ; cependant, elle se lamentait sur le décès de son mari.

— Oh ! des larmes, des cris de femme, ça ne veut rien dire.

— Avez-vous une preuve ?

— La preuve, c'est qu'elle m'a griffé.

— Une autre ?

— La preuve, c'est qu'on l'a arrêtée.

— On l'a arrêtée, mais relâchée tout de suite.

— Les belles femmes, on les relâche toujours.

Notre jardinier était sans illusions sur la justice humaine. Du temps qu'il tenait à Grenoble une boutique de fleurs, il avait dû composer bien des bouquets pour des amours illicites.

— Mais enfin, Claude, Mme Lecloître, quand elle l'eût mille fois désiré pendre, n'eût point toute seule accroché son mari.

— Oh ! toute seule, non.

— Alors ?

— Elle n'était pas embarrassée de trouver une aide.

— Elle se conduisait mal ?

— Bien sûr.

— Qu'en savez-vous ?

— Monsieur le juge l'avait jetée à la porte comme une ordure. Elle est rentrée par la fenêtre. Ces femmes-là, notre monsieur, c'est comme la teigne : quand ça vous tient, ça vous tient bien.

— Ah ! son mari l'avait chassée ?

— Oui donc, il l'avait chassée. Elle est revenue la veille du crime, pour apporter le malheur dans ses jupons, avec la corde.

— Avec la corde ?

— Une ceinture rouge qu'elle portait sur la poitrine en place de corset... Pour être bien fichue, elle était bien fichue.

Et Claude Printemps fit un geste expressif en arrondissant les mains. Il ajouta :

— Avec cette ceinture qui était longue, monsieur le juge a été étranglé.

— On n'a point arrêté de complice ?

— On n'a pas cherché.

— Soupçonnez-vous quelqu'un ?

— Ni celui-ci, ni celui-là. Mais des mirliflores avec des airs fanfarons, il en venait tant qu'on voulait, pendant que monsieur le juge s'absentait.

J'eus l'impression que l'ancien jardinier de M. Lecloître n'était pas impartial, exagérait tout au moins. Un tel dévergondage paraissait improbable d'une personne aussi paisible que Mme Riboulard. Elle avait dû être appétissante, certainement. Elle le demeurait encore à quarante ans passés. Que sa beauté et sa sentimentalité eussent joué des tours à son premier mari, je n'en doutais point ; mais qu'elles eussent été de si perfides conseillères, j'hésitais à le croire.

— Le juge d'instruction vous a-t-il appelé en témoignage ?

Cette question pinça désagréablement Claude Printemps.

— Oui, me dit-il. J'ai raconté ce que je vous raconte, et le juge m'a traité comme on ne traite pas son chien.

— Pourquoi ?

— La dame Lecloître était là, dans la chambre à côté.

Le jardinier attachait décidément une grande importance aux rapports des sexes. Sa profession l'entraîna à d'autres considérations :

— Regardez-moi toutes ces roses. Je les ai plantées, moi qui vous parle. Si ce n'est pas une pitié de laisser une maison et un jardin dans cet

état, quand il y a la place d'un bon chrétien comme vous et moi !

Claude Printemps n'était pas superstitieux et se fût volontiers installé dans l'immeuble.

Je ne pus obtenir de lui de plus amples renseignements. Crime ou suicide, la cause demeurait pendante, c'est le cas de le dire, et bien difficile à éclaircir.

V

LE DOSSIER LECLOÎTRE

LE récit de Me Cornille et celui de Claude Printemps concordaient sur un point : il y avait eu un commencement d'instruction après le décès de M. Lecloître. Dès lors un dossier Lecloître pouvait exister encore aux archives du Parquet de Grenoble. Nos administrations sont éminemment conservatrices et ne laissent pas divaguer le plus insignifiant morceau de papier. Mais elles gardent jalousement leurs secrets qu'elles ignorent. Un instinct supérieur et mal défini les porte à refuser systématiquement toute communication. Elles demeurent sourdes aux sollicitations des intérêts particuliers et méprisent comme il convient cette tourbe de contribuables qui ne craindraient pas, si on les écoutait, d'utiliser des fonctionnaires publics.

Comment dès lors obtenir, même par ruse ou faveur, l'ouverture d'un dossier destiné seulement à satisfaire ma curiosité ? C'était courir au-devant

d'un scandale. J'avoue qu'une idée aussi saugrenue ne pouvait venir à un élève de l'École de droit, et qu'elle ne me vint pas.

Mais le hasard continuait de me protéger. Il arriva qu'un de mes camarades de faculté, Édouard Palluau, qui demandait à débuter dans la magistrature même par l'emploi le plus modeste, fut nommé attaché au Parquet. Nous fêtâmes au café son élévation judiciaire, et il m'invita à le venir distraire dans son nouveau poste.

— On me laisse tout le poids des affaires, me confia-t-il. Ces messieurs prennent leurs vacances largement.

— Tu es seul au Parquet ?

— Tout seul.

Je cueillis ce renseignement précieux en me promettant d'en user. Ah ! ces messieurs prenaient leurs vacances, et le Parquet était désert. N'était-ce point le cas de mettre la main sur le dossier Lecloître avec la complicité de Palluau ? Mais peut-être celui-ci exagérait-il pour se donner de l'importance. Puis, je connaissais déjà suffisamment la force redoutable du fonctionnarisme pour craindre la substitution d'un Palluau timoré au Palluau léger, insouciant et hardi qui fuyait avec moi les cours.

Néanmoins je résolus de tenter la chance. Avant la rentrée prochaine, il fallait opérer. Septembre avançait, et les roses de la maison maudite étaient presque toutes défleuries.

Palluau n'avait pas exagéré, et le spectacle qui s'offrit à mes yeux me parut d'un heureux augure.

Dans une vaste pièce, tapissée de cartons verts qui, le couvercle pendant, livraient mélancoliquement leurs trésors, Palluau, seul, debout, les bras entourés de manches de lustrine, semblable aux chevaliers d'autrefois qui se bardaient de fer, tenait tête à une invasion menaçante de dossiers qui recouvraient les tables, les chaises et jusqu'au sol. Soufflant et peinant, à mon approche il se redressa, et me souhaita la bienvenue avec ces paroles :

— Assieds-toi où tu pourras.

Je n'en fis rien, et pour cause, et me contentai d'admirer mon ami. Le hardi, l'insouciant, le léger Palluau, entré par la plus petite porte de l'administration, manifestait dès l'abord les plus heureuses aptitudes : *il cataloguait.* Non seulement il cataloguait, mais il trouvait cet exercice naturel. Bien plus, il en éprouvait quelque fierté.

— Que fais-tu là ? demandai-je négligemment pour l'abaisser.

— Tu le vois : je range.

Il éclata de rire, et je reconnus mon Palluau. Il ajouta :

— Ce sont les affaires classées. Elles étaient rangées par ordre alphabétique. Notre procureur général les veut par ordre de dates. Il faut bien faire quelque chose. Les affaires classées, personne ne les regarde plus. Par définition, elles sont inutiles. Mais on les conserve et l'on en remplit des cartons. Aide-moi.

— Merci bien.

— Misérable, aide-moi.

Aussitôt, j'argumentai :

— Je n'en ai pas le droit.

— Je t'y autorise, déclara Palluau avec emphase.

— Et si le P. G. survenait ?

— Il chasse la bécasse.

— Et le substitut de service ?

— Il a un rendez-vous d'amour et sort à l'instant.

— Et le greffier ?

— Sa femme accouche.

— Et le commis greffier ?

— Il pêche à la ligne.

Ces raisons étaient péremptoires. Je ne courais aucun risque en recherchant le dossier Lecloître qui justement devait figurer au nombre des affaires classées.

— Je me réserve l'année 1885, m'écriai-je, radieux.

— Trop tard, mon ami, elle est en ordre. J'en suis à l'année 1889. Et d'ailleurs pourquoi cette date fatidique ?

Je ne m'embarrassai point de cette dernière question :

— Ah ! elle est en ordre. Où ? dans quel casier ?

— Ici.

Et Palluau compta :

— Quatre-vingt-trois, quatre-vingt-quatre, quatre-vingt-cinq.

Triomphant, je m'approchai. Mon ami me barra la route :

— N'y touche pas. Tu dérangerais mon œuvre.

Il se défendit avec tant d'âpreté que je dus lui raconter au long et au large le drame de la maison maudite, et m'en faire un auxiliaire par ce procédé.

— Du moment qu'il s'agit d'éclairer la justice, me déclara-t-il enfin, je lève ma prohibition.

Nous étalâmes sur la table l'année 1885. Un à un, je prenais les dossiers et les passais à Palluau. Soumise à ce double examen, l'affaire Lecloître ne pouvait nous échapper. Enfin, j'agitai une chemise blanche :

— La voici : *affaire Lecloître.* J'ai trouvé

— Doucement, dit Palluau. Ce dossier m'appartient. J'en prendrai connaissance le premier.

Je refusai de céder ma proie. Après quelque lutte, nous fîmes alliance et décidâmes de lire ensemble.

Le dossier, assez mesquin, se composait des pièces suivantes : 1° une lettre de Me Renard, avoué à Grenoble, adressée au juge d'instruction ; 2° l'original d'une requête au président du tribunal ; 3° une note de police ; 4° l'instruction du juge comprenant les dépositions de Claude Printemps, de Julienne Chevron, domestique de M. Lecloître, et enfin l'interrogatoire de l'accusée Sylvie Tarboton, épouse Lecloître ; 5° l'ordonnance de non-lieu.

Je les transcris textuellement et dans leur ordre.

1° Lettre de Me Renard :

« *A monsieur Lechevallier, juge d'instruction à Grenoble.*

« Grenoble, 21 juillet 1885.

« Monsieur le juge,

« En réponse à votre demande de renseignements j'ai l'honneur de vous envoyer ci-incluse la minute de la requête adressée par M. Lecloître à

M. le président du tribunal aux fins de citation en comparution de la dame Lecloître, née Tarboton. Cette requête, qui devait introduire l'instance en séparation de corps intentée par M. Lecloître, mon client, contre sa femme, est rédigée tout entière par ledit M. Lecloître, et m'a été remise en mains propres, par lui-même, à la date du 25 avril 1884. J'ai l'habitude professionnelle d'attendre quelques jours avant de lancer ces sortes d'affaires d'une nature particulièrement délicate, et soumises aux fluctuations du cœur humain. Bien m'en prit en cette circonstance. Le surlendemain, mon client revint me trouver à mon cabinet et s'informa de l'état de la procédure. Il apprit avec satisfaction que la requête n'avait pas encore été déposée, et m'intima l'ordre de ne lui donner suite que sur nouvel avis. Malgré sa froideur ordinaire, il paraissait fort ému. Je n'ai point revu M. Lecloître depuis cette dernière visite, et n'ai reçu de lui aucune instruction nouvelle.

« Tels sont, monsieur le juge, les seuls renseignements que je puisse vous fournir, etc.

« Xavier Renard,
« Avoué près le Tribunal de première instance de Grenoble. »

2° *Requête au président du tribunal* (écrite de la main de M. Lecloître) :

« *A monsieur le président du Tribunal civil de première instance de Grenoble.*

« M. Arsène Lecloître, ancien magistrat, demeurant à Villa-Fleurie, commune de Meylan,

ayant pour avoué Me Xavier Renard, a l'honneur d'exposer :

« Qu'il a contracté mariage avec Mlle Sylvie Tarboton le 11 mars 1880, par-devant l'officier de l'état civil de Vizille, Isère ;

« Qu'un enfant naquit de cette union à la date du 12 février 1881 ;

« Que, dès l'année suivante, la coquetterie et les manières libres et hardies de Mme Lecloître, rebelle à toute éducation comme à la tenue exigée par son rang social, rendirent la vie commune orageuse ;

« Que néanmoins le requérant, ayant égard à la jeunesse et à l'origine de ladite dame ainsi qu'aux nécessités de l'enfant issu de leur mariage, prit patience et s'efforça de maintenir la paix sous le toit conjugal ;

« Que dans l'automne de 1883 sa femme, sous un prétexte de maladie, fit un séjour de quelque durée chez ses parents, lesquels tiennent à Vizille l'auberge de la Pomme d'or ;

« Que dès son retour elle se montra vis-à-vis de son époux dépourvue de respect et d'obéissance, et saisait les prétextes les plus futiles pour retourner à Vizille ;

« Que, s'étant informé, il apprit par la rumeur publique qu'elle avait, dans son pays d'origine, fait la connaissance d'un sieur N..., entrepreneur de transports, avec lequel elle ne craignait pas de s'afficher dans les promenades publiques, en voiture, etc., ainsi que peuvent l'attester de nombreux témoins ;

« Qu'elle ne se rendit pas aux remontrances amiables qui lui furent paternellement adressées ;

« Que le requérant, s'étant absenté lui-même pour affaires et rentrant inopinément dans sa demeure à Meylan, le 28 mars dernier, y trouva ledit sieur N... installé en maître, avec des amis, et dut les jeter à la porte ;

« Que, sur les réclamations de son épouse qui se prétendait lésée dans ses plus légitimes relations et invoquait les droits d'un prétendu cousinage ou d'une amitié d'enfance, il lui intima l'ordre d'ouvrir devant lui le secrétaire de sa chambre ;

« Que, sur son refus, il défonça ledit secrétaire et y découvrit, outre un portrait du sieur N..., toute une correspondance qui sera versée aux débats et après lecture de laquelle aucun doute ne saurait subsister sur la conduite coupable de ladite dame Lecloître, née Tarboton ;

« Qu'après cette découverte, las de sa propre longanimité, il obligea sa femme à se retirer à Vizille, et conserva seul la garde de son enfant ;

« Que ces faits, qui seront ultérieurement développés dans la citation, mettent l'exposant dans la nécessité d'user du droit que lui confère l'article 230 du Code civil, de demander en justice sa séparation de corps et de biens pour cause d'adultère.

« Par ces motifs, l'exposant conclut à ce qu'il vous plaise, monsieur le président, l'autoriser à citer ladite dame Sylvie Tarboton, son épouse, à comparaître devant vous aux jour, lieu et heure que vous voudrez bien fixer, pour être entendue

contradictoirement avec lui sur la demande en séparation de corps qu'il est dans l'intention de former contre elle et sur les faits qui la motivent, et pour, en cas de non-conciliation, ouïr autoriser l'exposant à introduire sa demande en séparation de corps et à conserver provisoirement la garde de son enfant.

« Présenté à Grenoble, le ... avril 1884. »

3° Rapport de police (portant à droite la mention : *Confidentiel*) :

SÛRETÉ GÉNÉRALE

Département
de
l'Isère.

VILLE DE GRENOBLE

COMMISSARIAT DE POLICE
N° 3509.

« *A monsieur Lechevallier,*
juge d'instruction à Grenoble.

« Grenoble, 24 juillet 1885.

« Monsieur le juge,

« En réponse à votre demande de renseignements, portant la mention *Urgente,* j'ai l'honneur de vous informer que, d'une enquête rapide et officieuse faite à Vizille, il paraît résulter que la dame Lecloître, née Tarboton et originaire de Vizille, a entretenu, vers la fin de l'année 1883 et pendant toute l'année 1884, des relations adultères avec un sieur Ernest Nicoud, loueur de voitures, qui se dit son cousin. Au mois d'avril 1884, elle fut renvoyée chez ses parents par son mari qui dut être averti de sa conduite coupable. Ce renvoi, loin de mettre fin au scandale public de

cette liaison, ne fit que l'accroître. Néanmoins, au commencement de la présente année, soit lassitude, soit remords, soit regret d'être séparée de son enfant, elle rompit toutes relations avec Nicoud, qui tenta vainement à diverses reprises de renouer avec elle. Enfin elle quitta Vizille le 15 juillet dernier, veille du crime. Il ne paraît pas que Nicoud l'ait suivie, ni qu'il se soit absenté de son domicile dans la nuit du 15 au 16 juillet. Mon enquête continue et portera spécialement sur ce dernier point, ainsi que sur les autres fréquentations de la dame Lecloître.

« Je vous transmets en hâte ces renseignements pour me conformer à votre désir. Mon prochain rapport contiendra une liste des témoignages qui pourront établir les faits ci-dessus énoncés. Etc.

« *Le commissaire de police,*
« DAVID. »

Comme nous achevions cette lecture, Palluau m'arracha le dossier :

— Assez pour aujourd'hui. Il est six heures, je ferme le Parquet.

J'insistai pour connaître le mot de la fin. Un quart d'heure suffisait à nous le donner. Mon camarade fut impitoyable. Je crois qu'il tenait à me démontrer la supériorité des fonctionnaires qui disposent à leur gré des secrets particuliers et n'y prêtent pas d'importance. En manière de consolation, il me distribua des sarcasmes :

— Ne t'échauffe pas la bile. Demain nous saurons si ce bon M. Lecloître mourut tout seul ou fut aidé.

Nous enfourchâmes nos bicyclettes et je dus le conduire à la maison maudite. Mais la nuit était venue, et il ne distingua qu'une masse confuse. Sa déconvenue, facile à prévoir, me réjouit à mon tour. L'odeur des roses mourantes venait jusqu'à nous. Pour la mieux respirer, nous poussâmes la grille. Et, vaguement impressionné par le silence et l'ombre, je me souvins de mes jeux d'enfant...

VI

L'INTERROGATOIRE

Le lendemain, avec une exactitude que je n'avais jamais apportée aux cours de droit, je me présentai au Parquet. Palluau, dont le zèle effarait le greffe, m'avait devancé. Il me reçut en agitant au-dessus de sa tête le dossier Lecloître dont les pages battaient comme les ailes blanches d'une mouette.

— J'ai fini de lire, me cria-t-il. Je sais le secret de la maison maudite.

— Eh bien, dis-le-moi.

A ma sécheresse, il comprit que sa science m'agaçait, et il en abusa. Il prit un ton de mélodrame :

— Est-ce un crime ? est-ce un suicide ? Mystère.

— Ce n'en est plus un pour toi. Parle donc.

— Interroge plutôt les témoins et l'accusée. Voici leurs dépositions.

Et, bon prince, il me tendit le dossier. Je

m'installai confortablement à une table, tandis qu'il continuait son aride besogne et imposait aux cartons verts une nouvelle méthode.

Il ne me restait plus à prendre connaissance que de l'instruction du juge, laquelle comprenait, je l'ai dit, deux dépositions de témoins, et l'interrogatoire de l'inculpée.

La déposition de Claude Printemps n'a pas besoin d'être transcrite ici. Elle se rapprochait sensiblement du récit qu'il m'avait fait de sa découverte et de ses suppositions. Il s'étendait non sans longueur sur la description du pendu, affirmait sous la foi du serment que Mme Lecloître s'était précipitée sur lui pour l'empêcher de décrocher le cadavre, et la désignait comme l'auteur principal du crime en lui prêtant des complices dont ses mœurs scandaleuses expliquaient facilement la présence. Après ces accusations formelles, les questions du magistrat instructeur se multipliaient, se précisaient, enveloppaient le témoin dans un réseau aux mailles serrées, et le témoin, pour s'en débarrasser, empoignait au hasard, se secouait, tournait sur lui-même, frappait du poing en avant, en arrière, de côté, et ne réussissait qu'à s'embrouiller davantage. Le pauvre Printemps n'appuyait son farouche réquisitoire contre Mme Lecloître que sur des indications vagues et des insinuations inopérantes. Or, ses propos, colportés de café en café, avaient motivé l'arrestation de la malheureuse ; le juge finissait par le lui révéler, en l'avertissant de tenir mieux sa langue à l'avenir.

Déjà la déposition de Julienne Chevron ruinait la sienne. Julienne Chevron, servante chez M. Lecloître dès avant le mariage de celui-ci, ne se montrait point tendre pour sa maîtresse qu'elle taxait de légèreté, de désordre, d'imprévoyance et d'inégalité d'humeur dans la vie commune ; mais elle la déchargeait de tout soupçon de crime. A cette question :

— « Racontez ce que vous savez de la mort de M. Lecloître », elle répondait par ce récit :

— « Madame était revenue la veille. Elle voulait revoir le petiot. On peut être bonne mère et mauvaise femme, monsieur le juge. Pour ça, je ne peux pas dire le contraire. Alors, Monsieur voyant le petiot dans ses bras, ne l'a pas renvoyée. Ils ont dîné ensemble. Un petit dîner de rien du tout. Dame, je n'avais pas été prévenue. Je fais la chambre de Madame. A dix heures, je monte au deuxième me coucher. Il y avait de la lumière sous la porte de Madame ; il n'y en avait point dans la chambre de Monsieur. A quatre heures du matin, j'entends sonner, et des coups de poing, et des coups de pied contre la porte d'entrée. Un grand vacarme, quoi. Justement je me levais. Je descends, j'ouvre : c'était Printemps, le jardinier. « Qu'est-ce que vous voulez ? — Regardez ! » Il me prend par le bras et me montre Monsieur qui pendait au balcon. Je crie, je rentre, je cours chez Madame. Le bruit l'avait réveillée. Printemps traverse sa chambre comme un train en campagne. Elle se lève, elle le suit, elle le rejoint sur le balcon, et se tord, et se lamente, et hurle

en découvrant ce pauvre Monsieur. C'est tout, monsieur le juge... »

Voici la fin de la déposition :

« D. — Personne n'habite la maison que vos maîtres, vous, l'enfant et sa bonne ?

« R. — Personne, monsieur le juge.

« D. — Dans la nuit, vous n'avez rien entendu d'anormal ?

« R. — Rien, monsieur le juge.

« D. — Personne n'aurait pu entrer pendant la nuit sans faire de bruit ?

« R. — Oh ! impossible. La maison est bien fermée, et je visite les serrures.

« D. — Comment expliquez-vous la mort de M. Lecloître ?

« R. — Je ne l'explique pas, monsieur le juge.

« D. — Avait-il, à votre connaissance, des raisons pour se tuer ?

« R. — Il s'était fait beaucoup de mauvais sang à cause de Madame. Il était un peù âgé pour cette jeunesse, et la jeunesse n'est guère sage. Les vieux, quand l'amour les pince, c'est de vraies loques. Depuis qu'il l'avait renvoyée chez elle, il se rongeait les pouces. Il ne se plaignait jamais, mais il avait l'air d'un poulet plumé. Le petiot même ne le déridait pas toujours.

« D. — Mais puisqu'elle était revenue la veille et qu'il l'avait bien accueillie ?

« R. — Bien oui, monsieur le juge, c'est incroyable.

« D. — Ont-ils passé la nuit ensemble ?

« R. — Le lit de Monsieur n'était pas défait.

« D. — Il a dû, avant de se pendre, entrer dans son cabinet. Un tiroir de sa table de travail était entre-bâillé. Vous n'avez trouvé aucun papier à terre ?

« R. — Aucun, monsieur le juge.

« D. — Il ne vous a jamais entretenue de pertes de fortune, ni d'embarras financiers ?

« R. — Jamais.

« D. — D'après son notaire, ses affaires étaient parfaitement en ordre. J'ai mandé la bonne de l'enfant en même temps que vous. Elle n'est pas venue. Savez-vous pourquoi ?

« R. — Après l'accident, Madame l'a envoyée à Vizille avec le petiot.

« D. — C'est bien. Vous pouvez vous retirer. Je vous remercie... »

Ainsi la déposition de Julienne Chevron écartait toute hypothèse criminelle. Ennemie de Mme Lecloître, la vieille servante se refusait à la charger.

Pour maintenir l'accusation, il fallait supposer un meurtre avec préméditation et guet-apens : l'inculpée revenant de Vizille par une feinte soumission, endormant son mari avec la traîtrise de Dalila, se levant de nuit pour ouvrir la porte à son complice, aidant sans bruit et sans pitié ce complice à étrangler le dormeur et à le suspendre au balcon, et jouant ensuite devant le cadavre une hideuse comédie.

C'était invraisemblable. Néanmoins le drame demeurait obscur. Car, si l'on admettait le suicide, quelle cause lui attribuer ? M. Lecloître,

toujours amoureux de sa femme, la voyait revenir émue et repentante, la recevait, lui pardonnait, dormait à son côté et se pendait sur le matin. Pourquoi ?

Ma curiosité, je l'avoue, était fort surexcitée quand je pris l'interrogatoire de l'accusée. J'en attendais l'explication que ne fournissaient pas les dépositions des témoins. Je ne fus pas déçu. Le voici dans son intégralité :

« *Interrogatoire de Sylvie Tarboton,*
épouse Lecloître.

« L'an mil huit cent quatre-vingt-cinq, le vingt-cinq du mois de juillet, à dix heures du matin,

« Devant Nous, Michel Lechevallier, juge d'instruction, assisté de Clément Fiquet, commis greffier assermenté, a comparu, en notre cabinet, au palais de justice, à Grenoble, la dame Sylvie Tarboton, épouse d'Arsène Lecloître, ancien magistrat, dont la première comparution est constatée par procès-verbal du 24 juillet dernier.

« Nous lui avons fait connaître les faits qui lui sont imputés, et avons procédé à son interrogatoire de la manière suivante :

« D. — Vous vous appelez Sylvie Tarboton. Vous êtes née le 6 février 1862 à Vizille (Isère), où vos parents tiennent encore l'auberge de la Pomme d'or. Vous avez épousé le 11 mars 1880, par-devant l'officier de l'état civil de Vizille, M. Arsène Lecloître, juge au tribunal de Gre-

noble. L'année suivante, le 12 février 1881, vous mettiez au monde un enfant du sexe masculin. Quelques mois plus tard, M. Lecloître démissionnait et se retirait avec vous aux environs de Grenoble, au lieudit Villa-Fleurie, commune de Meylan. Reconnaissez-vous l'exactitude de ces faits ?

« R. — Oui, monsieur le juge.

« D. — Jusque-là, vous n'encourez aucun reproche, du moins aucun reproche public. Au mois de mars de l'année dernière, mil huit cent quatre-vingt-quatre, vous quittez, seule, le domicile conjugal pour vous retirer à Vizille. Est-ce volontairement que vous avez abandonné votre mari et votre fils ?

« R. — Non, monsieur le juge.

« D. — Alors, pourquoi votre mari vous a-t-il renvoyée et séparée de votre enfant ?

« R. — Mon mari était d'un caractère difficile, irritable, susceptible. Il avait trente ans de plus que moi ; il ne comprenait plus la jeunesse. Ce n'est pas sa faute. Il se fâchait de toutes mes sorties, il était jaloux de toutes les personnes que je voyais.

« D. — L'était-il sans raison ?

« R. — Je vous jure, monsieur le juge...

« D. — Ne jurez pas. C'est inutile. Dans l'automne de l'année 1883, vous faites à Vizille un séjour de quelque durée. Là, vous liez connaissance avec un nommé Ernest Nicoud, loueur de voitures, qui est vaguement votre parent. Bientôt vous ne vous quittez plus. On vous voit ensemble

en toute occasion. En mars 1884, vous profitez d'une absence de votre mari pour attirer votre amant à la villa Fleurie. Vous ne craignez pas de souiller le domicile conjugal que vous deviez au moins respecter. C'est alors que votre mari indigné vous chasse. Est-ce vrai ?

« (L'accusée baisse la tête, pleure et ne répond pas.)

« D. — C'est vrai. Bien. Je suis informé. Dorénavant, dites-moi toute la vérité. Vous êtes revenue à Meylan le 15 juillet dernier, veille de la mort de M. Lecloître. Est-ce lui qui vous a rappelée ?

« R. — Non, monsieur le juge.

« D. — Pourquoi êtes-vous revenue ?

« R. — Je ne pouvais plus vivre sans mon enfant.

« D. — Il fallait changer de conduite.

« R. — J'avais changé. J'avais cessé tous rapports avec ce... Nicoud. Je pensais que mon mari me pardonnerait.

« D. — Vous l'aviez outragé bien cruellement pour obtenir son pardon.

« R. — Il m'aimait.

« D. — Il vous aimait avant la faute. Il vous avait tout donné, un rang social, une vie fortunée. Il avait eu pour vos vingt ans une indulgence quasi paternelle. Mais, coupable, il ne vous aimait plus. Il vous avait chassée.

« R. — Il m'aimait toujours.

« D. — Comment le savez-vous ?

« R. — J'en suis sûre.

« D. — Comment vous a-t-il reçue à votre arrivée ?

« R. — Il ne m'a pas vue entrer. Il était dans son cabinet. Le petit Philippe — c'est mon fils — jouait dans le jardin. Il s'est sauvé devant moi et ne m'a pas reconnue. Alors j'ai pleuré. « Je « suis ta maman, Philippe. » Il a répété : « Ma- « man », et il s'est laissé prendre. Mon mari avait sa fenêtre ouverte ; il s'est penché pour regarder. Je tenais Philippe dans mes bras. J'ai dit : « Faites « de moi ce que vous voudrez. Mais laissez-moi « revoir mon enfant. » Il s'est tu longtemps, et j'avais peur. Enfin il a dit : « Entre. »

« D. — Quelle heure était-il ?

« R. — Quatre heures de l'après-midi.

« D. — Continuez votre récit.

« R. — Je suis entrée. Je n'osais pas quitter mon chapeau, ni faire du bruit avec Philippe. Mon mari est resté enfermé dans son cabinet jusqu'à sept heures. Alors il est venu à moi et il m'a conduite à table, à ma place habituelle, en face de lui. Il me parlait doucement. J'avais toujours mon chapeau sur la tête, comme en visite. Il m'a priée bien poliment de l'enlever. L'enfant riait. Il demandait pourquoi j'étais partie. Il voulait m'attacher avec des ficelles. Je pensais que le bonheur était revenu et le passé oublié. Et, le matin, *il* s'est pendu.

« (Ici, l'accusée pleure abondamment.)

« D. — Vous avait-il pardonné ?

« R. — Oui, monsieur le juge.

« D. — Vous a-t-il dit qu'il vous pardonnait ?

« R. — Non, monsieur le juge.

« D. — Alors, comment savez-vous qu'il vous a pardonné ?

« R. (*après quelque hésitation*). — Le soir, il ne m'a pas quittée, et il est resté avec moi jusqu'au matin.

« D. — Le matin, l'avez-vous entendu se lever ?

« R. — Non, monsieur le juge. Le matin, je dormais. J'étais fatiguée. J'ai à peine entendu dans mon sommeil qu'on heurtait la porte de la maison. C'est Julienne, la domestique, qui m'a réveillée. Et puis cet homme qui a traversé ma chambre en courant... J'ai eu tout de suite l'impression d'un malheur.

« D. — Aviez-vous une raison de redouter un malheur ?

« R. — Non, monsieur le juge.

« D. — La conduite de M. Lecloître, depuis la veille, pouvait-elle inspirer quelque fâcheux pressentiment ?

« R. — Aucun, monsieur le juge.

« D. — M. Lecloître avait-il précédemment, en quelque occasion, lors de ses chagrins domestiques par exemple, manifesté des velléités de suicide ?

« R. — Jamais. Du moins, je ne le crois pas. J'ai été mauvaise, je ne dis pas. Il a bien souffert, le pauvre homme. Mais il m'aimait.

« D. — C'était un homme juste et sévère.

« R. — Pas pour moi. Et il m'a pardonné.

« D. — Pourtant il vous avait chassée.

« R. — A cause du scandale chez lui. J'ai été

mauvaise. Je le regrette bien, monsieur le juge. Ce Nicoud me tenait. Il me traitait comme un chien, et je lui obéissais. Mais je pensais toujours à Philippe. J'ai rompu à cause de Philippe. Je suis revenue. Ah !... que je suis malheureuse !

« D. — Remettez-vous, madame. A quelle cause attribuez-vous le suicide de votre mari, après sa réconciliation avec vous ?

« R. — Je ne sais pas... Je ne peux pas le savoir.

« D. — Cependant, vous avez dû vous-même en chercher l'explication. Vous voyez : je parle de suicide et non de crime. Je veux bien admettre votre justification ; tâchez de la compléter.

« R. — Je crois...

« (Silence.)

« D. — Que croyez-vous ?

« (L'accusée baisse la tête et répond tout bas.)

« R. — Je crois qu'il avait honte de m'aimer encore... »

Le reste de l'interrogatoire était de pure forme.

VII

VILLA FLEURIE

Ainsi le drame de la maison maudite se pouvait aisément reconstituer.

M. Arsène Lecloître, magistrat distingué et laborieux, parvenu à l'automne d'une vie austère, est saisi d'une passion tardive pour cette

belle fille d'auberge à la chair riante et savoureuse. Incapable de gouverner son amour, d'ailleurs exploité par les Tarboton de Vizille, il est bientôt, dans sa candeur et son ignorance, contraint au mariage. Irrité du mépris de ses collègues et, sans doute, de sa propre niaiserie, il démissionne et se retire à Meylan. Trop jeune et trop exubérante pour s'accommoder de la solitude, Mme Lecloître est une proie facile et tentante avec ses vingt ans, sa beauté et son vieux mari. Le premier bellâtre qui s'occupe d'elle, cet Ernest Nicoud, loueur de voitures, qui lui parle son langage, a vite raison de sa précaire vertu. M. Lecloître patiente, s'efforce avec ingénuité d'atténuer les torts de sa femme. Il songe surtout à lui-même. Il faut un scandale dans sa propre maison pour le décider à agir. Il agit à regret, et sa sévérité le consterne. Quelle triste existence s'annonce désormais pour lui, et de quel éclat cette jeunesse disparue embellissait ses jours !

Cependant, un changement assez naturel s'opère chez Mme Lecloître : la mère triomphe de l'amante. Elle vient redemander sa place au foyer. Elle connaît son empire, elle sait qu'elle occupe encore le cœur et les sens du vieillard amoureux. De sa fenêtre, M. Lecloître l'examine. De la lutte qui se livre en lui, nul ne saura jamais rien. Elle dut être terrible, à en juger par les conséquences. Il pardonne à sa femme et passe la nuit auprès d'elle. Tout semble fini, et la vie va reprendre son cours. Il n'y aura qu'une victoire de plus à l'actif de Dalila.

Mais on n'exerce pas impunément la justice pendant trente années. M. Lecloître a pu pardonner à l'épouse adultère : à lui-même il ne pardonne pas. *Il a honte de l'aimer encore.* Il estime coupable sa générosité, car sa raison est assez lucide pour connaître la véritable cause et la bassesse d'un tel pardon. Et le matin, après s'être jugé et condamné, il exécute lui-même la sentence avec la rigidité courageuse qu'il apporta dans ses fonctions de magistrat...

L'année suivante comme je longeais tout à fait par hasard la grille de la maison maudite qui, m'ayant livré son mystère, ne m'offrait plus d'intérêt, je fus surpris de voir les fenêtres ouvertes. Des enfants déjà grandelets couraient dans les allées du jardin, et les rosiers étaient taillés.

Je fis aussitôt cette réflexion : « La villa est enfin vendue. Mais l'acte n'a pas été passé à l'étude. Me Cornille s'est laissé frustrer. »

Je m'en informai dès le lendemain auprès de mon patron :

— La maison Lecloître s'est donc vendue hors de l'étude ?

Il se mit à rire :

— Vous n'y êtes pas, mon ami. Aucun notaire n'a réussi à la vendre.

— Maintenant, elle est habitée.

— Je le sais. Je l'ai su avant vous.

— Alors ?

— Alors, Mme Riboulard s'y est installée avec sa famille qui est nombreuse. Elle a dû mettre à

la porte un vieux pauvre, nommé Printemps, qui habitait depuis de longues années une chambre du deuxième étage et s'y introduisait par la toiture.

— Claude Printemps, notre jardinier ?

— Une sorte de mendiant. Il se contentait d'une chambre de bonne : cet homme avait le sens de la hiérarchie. Mais il ne voulait pas déguerpir.

Je demandai :

— Et Mme Riboulard ne se souvient plus du passé ?

— Le passé est le passé. Ils sont tous venus pour les vendanges. M. Riboulard est marchand de vin. C'est un bon enfant. Il achète aux paysans leur récolte. L'an prochain, il sera conseiller municipal.

Et philosophiquement le notaire ajouta :

— La maison leur portera bonheur.

Le Maupas, octobre 1903.

LA JEUNE FILLE AUX OISEAUX

A Mademoiselle E. Dessaint

LA
JEUNE FILLE AUX OISEAUX

Voulez-vous venir dans les highlands
avec moi, belle Lizzie, et vous nourrir
de fraîches caillebottes et de petit-lait ?
(*Ballade écossaise.*)

I

LES PIGEONS D'ISELLE

— JE n'ai pas de plus laid costume ni de plus vilaines bottes, constata modestement André Simières en penchant la tête pour mieux se voir et s'évaluer.

Mme Simières palpa l'étoffe au bras, et contempla d'un œil attendri la chaussure dont le cuir défiait la boue et l'humidité :

— Cette futaine est solide, approuva-t-elle après son petit examen, et quant à ces bottes, elles sont imperméables, incomparables, admirables.

A ce témoignage éclatant, l'ingénieur, que sa tenue de travail n'embellissait pas trop, sourit de plaisir, et attira la jeune femme sur son cœur :

— Petite Lolla, tu n'es pas vaniteuse pour toi mari.

Elle hocha la tête d'un air entendu :

— Je suis prudente. Cela vaut mieux.

— Tu m'aimes dans cet accoutrement couleur de rocher ?

Malicieuse, elle répliqua :

— Mets donc un smoking pour percer ton tunnel.

Par les fenêtres grandes ouvertes, les rayons du soleil commençaient à peine d'entrer, et il était près de huit heures, un matin de ce bel été de 1904 qui fut une féerie de lumière. Mais la proximité des montagnes diminuait le levant comme le couchant.

Iselle, où résidait André Simières depuis six années, est le premier village italien qu'on rencontre à la descente du Simplon. Il précède le val d'Ossola, d'où l'on se rend au lac Majeur et dans la plaine de Milan. Bâti en longueur sur les bords de la route de Napoléon, il est enfermé entre deux murailles hautes de quatre ou cinq mille pieds. Pourtant, ces murailles sont déjà plus écartées qu'à Gondo, le dernier village suisse, où la gorge est étroite à étouffer. Elles laissent de la place à quelques prairies, à quelques bouquets d'arbres, qui éclairent d'un sourire l'âpre paysage. Jusque dans ce repli des Alpes, l'Italie prépare son accueil, comme une coquette ses artifices et ses fards.

Les grelots de la diligence qui relaie à Iselle et les exercices des douaniers animaient seuls

jadis le petit bourg, quand, au mois d'août 1898, commencèrent les travaux de la nouvelle voie ferrée qui doit relier Brieg à Domodossola, la Suisse à l'Italie, et, dans ses conséquences économiques, jusqu'à l'Angleterre et l'Orient. Comme par enchantement, la population quadrupla. Des cités ouvrières se bâtirent, et aussi de petites villas avec des jardins pour les ingénieurs. Les cabarets pullulèrent. On installa des jeux de boules, et un bal pour le dimanche, au son de la guitare et de l'harmonica. Et la montagne fut mise en perce comme un tonneau d'où la fortune doit jaillir. Il fallait creuser un double tunnel de près de vingt kilomètres de longueur, cinq de plus que le Saint-Gothard, sept de plus que le mont Cenis, dix de plus que l'Arlberg, et supporter le poids de deux mille mètres de rochers, le tout pour la somme de quatre-vingts millions. La ligne devait être livrée à la circulation au mois de mai 1904, mais le contrat a été prolongé d'un an pour cause de difficultés inattendues, toutes les prévisions, ou presque, des géologues sur la position des eaux souterraines, sur la température et sur la dureté des roches ayant été reconnues fausses au fur et à mesure des travaux, car la science humaine vit de banqueroutes, à l'instar des liquidateurs qui s'enrichissent dans les faillites.

Quelques années après sa sortie de l'École centrale, André Simières avait eu l'occasion d'être employé aux plans et à la préparation de la nouvelle voie, et, par la suite, à son exécution. Marié en avril 1903, il avait amené dans sa montagne

la femme qui paraissait le moins faite pour l'y suivre. C'était une belle créature de vingt ans à peine, brune, grande et flexible comme ces vignes qui semblent frêles et ne se courbent point sous les raisins. Vive et toujours en l'air, elle égrenait sans cesse dans le val des chansons d'une voix magnifique, et dansait toutes les fois qu'elle était contente. En la voyant, en l'écoutant, on eût pensé : « Voilà une jeunesse qui raffole du monde, et dont le monde raffole. » Or, depuis son mariage, elle n'avait pour ainsi dire pas quitté Iselle, et n'avait cessé de rire que pour mettre au monde un amour de fillette qu'elle berçait, endormait et réveillait avec ses chansons.

Ce matin-là, son mari s'armait en guerre pour aller combattre les sources d'eau chaude qui, dans l'intérieur du tunnel, gênaient ses ouvriers et retardaient l'achèvement des travaux. Comme il devait passer la journée sous terre, il s'attardait à regarder sa femme pour faire provision de lumière et de joie. Ayant plaisanté son équipage, il se détourna pour sortir, et, par la fenêtre, il embrassa d'un coup d'œil, vite heurté à la montagne, le coin de sol familier, — pittoresque sans doute aux yeux du voyageur qui passe et gagne l'Italie, mais d'un intérêt si vite épuisé, si limité et désolé pour celui qui plante sa tente et demeure.

— Quel pays pour toi, Lolla ! ne put-il s'empêcher de remarquer. Enfin, nous le quitterons bientôt.

— Déjà ! fit-elle.

Aussitôt il fit trois pas en arrière :

— Il faut que je t'embrasse pour cette bonne parole.

— Nous regretterons Iselle, mon ami.

Avec un orgueil attendri, il considéra sa jolie compagne :

— Tout de même, tu m'aimais bien pour venir te perdre ici avec moi.

Un léger souffle, dans la chambre, les interrompit.

— La preuve, dit-elle en s'approchant d'un berceau qui était au fond, à l'abri de l'air.

Il l'accompagna, et, comme il se penchait, elle le retint :

— Ne l'embrasse pas. Ta barbe pique.

— C'est vrai ?

— Je t'assure, affirma-t-elle en riant. La joue me cuit encore.

Il s'adressa des reproches avec gravité :

— Je t'adore et je te fais du mal.

Mais elle ne cessa pas de rire :

— Oh ! nous autres femmes, il faut toujours un peu nous rudoyer pour nous plaire.

— Oui, il faut vous offrir des choses difficiles, héroïques, vous piquer au jeu. Cela m'a réussi. Car c'était bien audacieux de proposer à une jeune fille la solitude.

— Avec toi.

— Un pays de sauvages...

— Le tien.

— La fuite du monde...

— Ensemble.

— La vue de cette prison...

— Où l'on est si bien.

— Et la fréquentation d'ouvriers...

— Ce sont de braves gens.

— Il y avait de quoi me rire au nez, avoue-le.

— De plaisir, monsieur.

Ils échangeaient ces propos rapides, comme un jeu de volant, au-dessus du bébé rose et rond qui dormait la bouche close et ses petits poings fermés, à l'abri de ses parents. La pendule sonna huit heures.

— Je suis en retard, dit André.

Un dernier regard à l'enfant, et avec de grands efforts pour marcher sur la pointe de ses bottes retentissantes, plus bruyant pour rattraper son équilibre que s'il avait posé le pied naturellement, il sortit de la chambre, suivi de Lolla. Elle l'accompagna jusqu'à la galerie de bois qui bordait le chalet et aboutissait, d'un côté, à l'escalier, de l'autre, à un colombier. Dès qu'elle parut, trois ou quatre pigeons, battant des ailes, l'entourèrent à hauteur du visage. Elle écarta les bras, pour se défendre, mais doucement et sans succès.

— Je n'ai rien pour vous, assura-t-elle. Allez-vous-en.

Ils n'en voulurent rien faire, et, comme le soleil dépassait enfin la montagne, elle reçut ses flèches à travers des plumes qu'il teintait de rose. Ainsi éclairée, les mains étendues, parmi les ailes, et des rires sur toute la figure, dans ses yeux noirs, sur ses dents blanches, sur ses joues, elle attirait à elle toute la grâce du matin et de la jeunesse. Allongeant son retard, André l'admira.

— La première fois que je t'ai vue, rappela-t-il, tu donnais à manger à des mouettes. C'était sur le lac de Genève. La seconde fois, c'était à des cygnes, sur la grève de Lausanne.

Parvenue à se débarrasser des oiseaux, elle se précipita sur son mari.

— Ah ! dit-elle avec feu, tu m'as promis les carnets de route que tu tenais alors. Donne-les-moi.

— Demain, Lolla.

— Non, non, tout de suite.

— Je suis déjà en retard.

— Un peu plus, un peu moins.

— Exigeante Lolla.

Elle fit une moue de mécontentement qui lui tira un peu la bouche de côté.

— Je te l'ai promis, reprit-il, quand tu serais raisonnable.

— Je suis une mère de famille.

Elle ajouta d'un ton suppliant :

— Ce doit être si drôle de savoir l'impression que l'on a causée, jeune fille, à son mari.

Vaincu, André Simières prit un air mystérieux en remontant l'escalier qu'il avait commencé de descendre.

— Prends garde au sort de Psyché.

— Je me moque de Psyché.

— Elle fut malheureuse pour avoir voulu connaître un secret.

— Elle eût été bien plus malheureuse si elle ne l'avait pas connu.

Pendant ce dialogue, ils étaient rentrés tous les deux. André alla chercher dans son cabinet de

travail de vieux cahiers assez mal en point qu'il montra à sa femme :

— Ce qui te concerne est encadré de rouge. Le reste ne compte pas.

— Ah ! le reste ne compte pas ?

— Mais non. Ce sont des notes techniques ou des impressions de peinture, de musique, de voyages...

Elle l'interrompit avec allégresse :

— Pas d'explications, et viens que je t'embrasse, malgré ta barbe qui pique.

— Oh ! ne triomphe pas trop vite. Gare à ton portrait.

Elle lui arracha les carnets sans plus de façons, et lui tira sa plus belle révérence :

— Et maintenant, monsieur, courez à votre trou de taupe. Moi, je reste en compagnie d'un André Simières plus jeune que vous. S'il s'est bien comporté, j'irai ce soir à votre rencontre.

— A ce soir, Lolla.

De nouveau il descendit l'escalier, et de nouveau il le remonta. Appuyée sur la balustrade de la galerie, elle fourrait déjà son joli nez dans les vieux calepins.

— Écoute, dit-il, presque ému. Vraiment, tu n'as jamais regretté d'être venue dans ma montagne ?

Elle l'enveloppa d'un regard de commisération un peu comique :

— Ce n'était pas la peine de revenir en arrière, mon ami.

Et, lui montrant les oiseaux qui voletaient au-dessus du colombier, elle lui lança en riant :

— *Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre...*

II

LES MOUETTES DU LAC LÉMAN

Lolla s'installa commodément auprès du berceau de sa fille, pour se plonger dans la lecture des carnets de son mari. Elle en fut tirée un nombre de fois incalculable, dès que l'enfant se réveilla. Néanmoins, elle s'obstina tout le jour à lui consacrer ses menus loisirs de maman. C'est ainsi qu'elle parvint non sans difficulté à lire ce qui suit :

Iselle, 5 août 1899.

Les jeunes filles modernes, — assure mon ami Artix, qui est un peintre à la mode, un peintre pour dames, — les jeunes filles modernes ne savent plus tenir en place, comme leurs mères. Pour faire leur portrait, il faut se battre avec elles. Qu'elles tournent bien ou mal, peu leur importe, pourvu qu'elles tournent. Elles sont toujours prêtes à jouer leur vie à pile ou face.

Mon ami Artix en voit beaucoup. Sur ses toiles mêmes, elles ont l'air de s'agiter comme si elles voulaient s'en aller, ce que je comprends. Il habite Paris, où tout le monde a ses nerfs. S'il habitait comme moi un petit village italien, près de la frontière suisse, à l'ombre du Fletschhorn qui a douze mille pieds de haut, il ignorerait ces personnes tumultueuses qui lui trottent encore par la cervelle quand il a fini de les dessiner, car

les seules femmes que je rencontre ici — quand je ne suis pas sous la terre, à creuser mon tunnel — semblent immobiles comme leurs montagnes.

Aussi vais-je passer quatre jours en des lieux plus civilisés. Ma sœur, qui veut me marier, me destine-t-elle une de ces petites pestes que je ne puis pas voir en peinture, — surtout quand c'est Artix qui tient le pinceau ? Je n'aurai pas à me défendre. Qu'on leur propose de venir villégiaturer un hiver à Iselle, par le froid et sous la neige, et de quels rires elles accueilleront la demande !

Lausanne, 8 août.

Eh bien ! je connais une jeune fille moderne, plus moderne que toutes celles d'Artix réunies. Je dois la revoir demain matin, et, comme mon congé expire demain soir, mon aventure est déjà condamnée à mort. Je ne suis pas fâché pourtant de l'avoir vécue. Peut-être y penserai-je longtemps dans ma solitude ; elle a si frais visage et regard si vif...

J'ai pris, à Genève, cet après-midi, le bateau qui longe la côte suisse. C'était un de ces petits bateaux peu confortables, sans pont supérieur, qui ne manquent aucun port. Ils sont fréquentés par les riverains qui font leurs emplettes et leurs commissions, plutôt que par les touristes : on se reconnaît, on se salue avec un fort accent vaudois, on bavarde, et les noms propres, dans la conversation, remplacent ces désignations géographiques que les étrangers de passage empruntent de travers à leur guide. Pour s'installer, il faut

déplacer deux ou trois paquets. Et il importe de ne pas être pressé dans sa navigation.

J'avais réussi à m'isoler tout à fait à l'arrière, sur un pliant, en plein soleil. Mais le soleil, pour ceux qui creusent des trous dans la terre, est un ami dont les excès mêmes ne sont pas importuns. Je regardai Genève disparaître dans un poudroiement d'or, puis je m'intéressai aux nuances bleues des eaux, au profil du mont Blanc qui rappelle vaguement celui de Napoléon coiffé du tricorne, à l'effet des glaciers presque roses sous la lumière du jour qui décroissait. Mes compagnons de voyage n'existaient plus pour moi. J'étais seul dans cette nature éblouissante.

Mais, après Coppet où persiste l'orageux souvenir de Mme de Staël, je fus impitoyablement bousculé. Une troupe de jeunes filles caquetant et piaillant me fit subir le traitement que les Filles-fleurs infligent à Parsifal. Elles m'entourèrent, la main en avant, et chacune de ces mains — il y en avait de grosses qui se terminaient par des poignets d'hommes — brandissait une miche de pain. Allait-on me nourrir gratis comme un mendiant ? Je compris bien vite que cette alimentation ne m'était pas destinée. Les envahissantes créatures ne prêtaient aucune attention à ma personne. Elles jetaient simplement d'économiques bouchées aux mouettes qui, sur le lac Léman, accompagnent volontiers les bateaux pour gagner leur vie sans difficulté.

Je dus me lever, prendre mon pliant et me glisser la tête basse sous les bras tendus de ces

demoiselles, afin de tenter une nouvelle installation dans un lieu moins exposé. Ma retraite ne me valut aucune excuse : à peine fut-elle remarquée. J'implorai vainement du regard les bancs qui étaient encombrés de paniers, d'ombrelles, de papiers ficelés, de réticules, et aussi de bonnes dames qui échangeaient leurs opinions sur le prix du poisson, de la viande et des légumes, et de vieux messieurs discutant l'impôt sur le revenu dont le pays de Vaud goûte peu l'application. Force me fut de rester près du pensionnat, et même de le regarder, car il fermait le paysage.

Sous ses lunettes bleues et son teint de brique rouge, digne d'honorer les vins de Villeneuve ou d'Yvorne qui sont la gloire des coteaux suisses, mais dû plus vraisemblablement à l'action du soleil sur une figure trop souvent tenue à l'ombre de quatre murs, le chaperon ne paraissait guère plus âgé que les huit ou dix jeunes filles confiées à sa garde. Celles-ci, sans doute, jouaient tous les jours au tennis, tandis que la dame enregistrait des notes et maintenait l'ordre domestique, de sorte que l'air du lac lui faisait l'effet de gifles. Le personnel de sa pension resplendissait de santé habituelle et de bonne humeur, surtout deux Allemandes grandes et grasses, grossement charpentées, comme ces poutres qu'on n'a pas achevé d'équarrir, vêtues pareillement de cotonnade bleue, et décolletées en pointe avec une naïveté de nourrices.

En même temps que leur pain, ces demoiselles lançaient des exclamations dans toutes les langues.

Venues de pays divers, elles pouvaient échanger leurs dialectes : chacune gardait très apparemment sa nationalité. Et les mouettes demeuraient à quelque distance. Elles se contentaient de recueillir des miettes dans le sillage, sans doute partagées entre la faim et la peur, tenues en respect par ces voix bruyantes et ces attitudes guerrières.

J'oubliai bientôt le groupe pour fixer mes regards sur l'une des jeunes filles qui s'était isolée à gauche. Elle me tournait le dos, et je n'apercevais guère d'elle que de magnifiques cheveux noirs partagés en deux longues tresses qui suivaient ses mouvements et s'agitaient beaucoup. Tout entière à son jeu, elle s'approchait du parapet, se reculait, revenait, car elle voulait absolument séduire les oiseaux et s'y employait de mille gestes ingénieux. Elle finit par jeter son pain très haut en l'air, et chaque fois elle se baissait un peu pour prendre plus d'élan. Une mouette plus audacieuse s'en vint à tire-d'aile, et, rapide comme une flèche, happa la bouchée au vol. Un rire de triomphe la salua. D'autres l'imitèrent. Elles surgissaient mystérieusement de tous les points d'horizon, tournoyaient en criant comme pour envahir l'arrière du bateau, attrapaient leurs provendes et se retiraient, faisant place aux nouvelles venues. Toutes ces plumes blanches palpitaient au soleil, et le reflet du lac bleuissait le dessous des ailes. Nous avançâmes sur l'eau avec ce cortège lumineux semblable à un joli nuage désagrégé dont les morceaux auraient flotté, vivants, par le ciel.

Les mains vides, mon inconnue se retourna. C'était une grande jeune fille de quinze ou seize ans, un peu dégingandée, les bras trop longs, les jambes trop longues, et pourtant déjà gracieuse dans son inachèvement. Le temps de la jeunesse, bientôt, arrangerait tout cela. Et puis quelle jolie figure à l'ovale allongé, au nez droit, et, sur les joues, ce ton chaud de certaines brunes qui donne l'expression du hâle sur une peau très blanche. Les grands yeux de velours et les dents riaient de plaisir, mais ce rire tirait un peu la bouche à gauche, de sorte qu'avec ce coin tombant des lèvres elle riait d'un petit air désabusé. Mais elle ne s'en doutait pas.

Elle montra à ses compagnes qu'elle n'avait plus de pain à jeter. Celles-ci, plus économes, lui passèrent le leur, puisqu'elle apprivoisait si bien les bêtes. Et, lorsque ses nouvelles munitions furent épuisées, elle envoya des baisers aux mouettes qui continuaient de s'approcher jusque tout près de son visage, comme pour becqueter les cerises de son chapeau.

Dès lors, le mont Blanc que le soir empourprait, les eaux du lac, les rives boisées cessèrent d'attirer ma sympathie que la jeune fille aux oiseaux accapara. Je la suivis des yeux dans tous ses mouvements, et mes yeux ne connurent aucun loisir. Elle ne tenait pas en place, et mon ami Artix, pour la peindre, se fût trouvé dans l'obligation de l'attacher. Moi qui n'avais pas de raison de l'immobiliser, je prenais volontiers ma part de ses allées et venues. Une de ses com-

pagnes, pour étaler sa propre érudition, pensa l'interviewer au passage sur un philosophe dénommé Nietzsche que je connais moins qu'elle assurément : pour toute réponse elle lui tira la langue, ce qui lui valut une semonce du chaperon. Une autre lui parla avec toute son âme d'une romance de Schubert : aussitôt, la main sur le cœur, elle fixa le ciel afin de montrer tout le blanc de ses yeux. Par là elle témoignait de son éloignement pour la sentimentalité comme pour l'abstraction.

Enfin, elle daigna me distinguer, et tout l'intérêt que je lui prêtais. Je dois dire, sans être fat, qu'elle n'en fut point gênée, et même que ses gestes déjà rapides prirent une hâte plus fébrile. Elle voulait m'étonner, multipliait les grimaces, et me donnait la comédie. Le reste de la pension ne remarquait rien. Bien que physiquement elles fussent pour la plupart des jeunes filles, ses compagnes, y compris celle qui citait les philosophes, ouvraient sur la vie des regards candides, des regards d'enfant. Elle-même qui était plus hardie n'avait pas l'air beaucoup plus avancée. Mais cette constatation, j'en suis sûr, l'eût beaucoup peinée.

Parce que j'ai bientôt trente ans, et non plus vingt-cinq, je sais déjà tout le prix de la jeunesse. Celle-ci, qui commence la vie et qui est moins instruite, que de beaux jours clairs elle représente, et comme elle nargue le temps qui, un jour, tirera plus encore le coin de sa bouche et éteindra le rire de ces yeux, de ces dents blanches ! Plus on

avance en âge, plus on cherche autour de soi de frais visages, et les petites filles qui ne sont pas sérieuses prennent toute l'importance du printemps. Elles ressemblent à ces bises d'avril un peu aigres, mais qui annoncent les fleurs. Ma solitude là-bas, à Iselle, me fait l'effet de la vieillesse. Et cette grande enfant agitée me restitue un peu de confiance.

Nous arrivions en vue d'Ouchy qui est le port de Lausanne. Je perdis, en m'en apercevant, l'insouciance de mon voyage. Descendrait-elle à Ouchy, comme c'était mon intention, ou continuerait-elle sur les stations suivantes, Montreux, Clarens, Territet ? Après tout, rien ne m'obligeait essentiellement à observer avec exactitude mes projets. Sans doute je pensais consulter à Lausanne un ingénieur sur les essais d'un perfectionnement des perforatrices hydrauliques Brandt, avant de prendre demain le train de Brieg. J'en serai quitte pour me lever demain de meilleure heure à Territet, Clarens ou Montreux.

Ainsi ma résolution était prise de l'accompagner, non pas jusqu'au bout du monde, mais jusqu'au bout du lac. Elle ne me donna pas l'occasion de me fournir à moi-même cette preuve de ma faiblesse. La pension débarqua tout entière à Ouchy, et, tout en lui emboîtant le pas, je me réjouis en silence de remplir à la fois mes yeux avides et mon but scientifique.

Le hasard me favorisa dans le funiculaire qui, du port, monte à la ville. Je me trouvais assis en face d'elle, ce qui l'amusa beaucoup. Elle chu-

chota même quelque chose me concernant à l'oreille de l'une des deux grosses Allemandes qu'elle avait en amitié, et toutes deux me rirent au nez sans grande politesse. De mon côté, j'esquissai un sourire contraint qui fut accueilli par de nouvelles fusées, mais elles rougirent en même temps et je repris l'avantage.

Au sortir du wagon, je me laissai dépasser, et je m'adressai à moi-même, sous le Grand-Pont, des reproches inopérants :

— Elle a seize ans au plus, me disais-je. Ses manèges ne sont que d'une espiègle. Il est abominable d'en profiter.

Mais je ne tardai pas à rejoindre, sauf la distance utile, le troupeau qui rentrait au bercail. Par deux ou par trois, les unes groupées, les autres à l'écart, avec cette demi-liberté de l'éducation à l'anglaise, les jeunes filles contournèrent le Grand-Pont et, par une série de ruelles, gagnèrent presque la campagne. Elles prirent enfin un chemin vert qui portait cette indication : *chemin des Cèdres*, et se perdait dans un fouillis d'arbres. Des villas le bordaient, entourées de jardins, et fermées par des clôtures de bois ou des haies. Les premières arrivées poussèrent une claire-voie, et l'un après l'autre les petits groupes disparurent.

Mon inconnue aux oiseaux s'était retournée quatre fois. Sa confidente elle-même n'y avait pas pris garde. Mais, moi, j'avais tenu de ses regards un compte rigoureux.

A mon tour, je parvins devant la barrière. Je

découvris sous une branche un n° 12, et sur une plaque de fer je lus ces deux mots : *Pension Bersenheim.* Qu'en faire? On ne peut s'éterniser devant une porte. C'était déjà fort indiscret et presque malhonnête d'avoir poursuivi, pour un petit amusement sentimental, une fillette un peu délurée mais probablement ingénue, une fillette à qui je n'aurai jamais l'occasion de demander pardon de mon effronterie... et de la sienne.

Comme je m'en allais avec ces maussades réflexions, j'entendis la claire-voie qui grinçait. Je me retournai. C'était elle qui, d'un seul élan, bondit jusqu'à moi. Toute rouge, elle essaya de rire, et son rire se cassa comme la cruche de Greuze. Elle se taisait, et moi, j'étais fort sot, car je n'avais rien prévu de pareil. Sa beauté et sa jeunesse m'inspiraient le respect que son audace aurait dû chasser. Je murmurai donc sur un ton de paternelle gronderie :

— Oh ! mademoiselle, quelle imprudence !

— N'est-ce pas ? dit-elle en retenant son souffle.

Et, la bouche un peu tirée, elle ajouta brusquement :

— C'est tout ce que vous avez à me dire ?

En effet, il ne m'appartenait point de la réprimander. Je trouvai incontinent autre chose.

— Vous étiez si jolie sur le bateau, avec toutes ces ailes autour de vous.

— Vraiment ?

— N'en doutez pas.

— Je n'ai pas envie d'en douter.

— Bien.

— Mais c'est amusant de l'entendre, quand c'est un jeune homme qui le dit.

A mon tour je répétai :

— Vraiment ?

— Oui, parce que je suis encore bien gosse pour être regardée.

— Quel âge avez-vous ?

— Seize ans et quelques mois... Je me sauve. Au revoir.

— Attendez, je vous en prie.

— Vous reviendrez.

— C'est que... je pars demain.

— Vous resterez.

— C'est impossible. On compte sur moi.

— Il n'y a qu'une chose au monde qui compte.

— Laquelle ?

Scandalisée de ma question, elle répliqua d'un ton impatienté :

— Oh ! voyons !

— On vous apprend ça dans la pension Bersenheim ?

— On l'apprend tout seul.

— Eh bien, malheureusement, ce n'est pas vrai.

— Par exemple... Je suis sûre que vous êtes marié.

— Non.

— C'est dommage.

— Pourquoi ?

— Parce que ce doit être amusant d'enlever un homme à une autre femme.

Cette fois, je tombai de mon haut. Dans mon

honnête village de montagne, rien ne vous prépare à supporter le choc de telles déclarations.

— Amusant ?

— Mais oui. Vous comprenez, moi, je ne songe pas encore au mariage. Je veux jouir de la vie.

— Je comprends, mademoiselle, je comprends.

— Alors, vous reviendrez demain ?

— Demain, oui, demain de bonne heure.

— C'est cela.

Elle réfléchit à peine une seconde pour formuler très nettement son rendez-vous :

— Demain matin, à neuf heures, nous allons nous baigner au lac. Les bains sont à Ouchy. On y va par un petit sentier qui part du port et longe la grève. Je m'arrangerai pour rester en arrière.

Le plus naturellement du monde, elle m'avait donné toutes ces explications.

— Je serai là, répondis-je. Après, je partirai. Je partirai avec un doux souvenir.

Le mot *doux* n'était point du tout le mot propre. Sûre d'elle-même, elle répliqua :

— Après, vous ne partirez plus.

Je regardai la petite impertinente, et son propos cessa de me paraître hardi. Quel sortilège émanait de ce visage délicat, de ces yeux noirs surtout, que l'éclat de la jeunesse illuminait de points d'or ? Autour d'elle, les arbres du chemin, des cèdres, lui composaient un cadre qui convenait à sa grâce naturelle, et le soir qui descendait sur nous ajoutait un peu de mélancolie au coin de sa bouche, un peu de faiblesse à mon cœur.

Elle redit pour la seconde fois :

— Au revoir.

Déjà elle faisait mine de s'éloigner. Je tentai de la retenir :

— Dites-moi au moins votre nom, mademoiselle.

— Lolla.

— Et l'autre ?

— Cherchez.

— Je vous en supplie...

— Non, non. Les hommes, il ne faut point trop leur faciliter les choses. Autrement, ils n'y tiennent plus.

— Comment le savez-vous ?

— Nous sommes toutes comme ça.

— Même les deux grosses Allemandes ?

— Mais oui. Les femmes, aujourd'hui, ressemblent aux hommes.

— Tant pis pour elles.

Et vite, pour l'empêcher de partir, je continuai mon questionnaire :

— Vous êtes étrangère ?

— Italienne par ma mère, Autrichienne par mon père, élevée en Suisse et domiciliée à Paris. Maintenant, c'est assez. A demain.

Elle se sauva à toutes jambes, comme elle était venue, mais sans se retourner une seule fois. De nouveau la claire-voie battit, et je me retrouvai seul dans le petit chemin désert. Comment pénétrer dans la pension Bersenheim et apprendre le nom de mon inconnue ? Bah ! demain, elle me le dira. Car elle n'est pas secrète.

Et je redescendis à Ouchy retrouver mon ba-

gage, un peu étourdi par le tour de notre conversation et par la flamme pétillante de ses yeux noirs...

Il est déjà tard. Par la fenêtre de la chambre d'hôtel où je rédige ces notes, j'aperçois tout le long du lac les petites lumières des villes et des villages qui dessinent la côte. Sous les étoiles, c'est comme un firmament humain. Et je songe qu'il est quelque part, ici peut-être et peut-être très loin, en France, en Allemagne ou en Amérique, — sait-on jamais avec le cosmopolitisme qui nous envahit ? — un jeune homme qui dort à poings fermés, à moins qu'il ne fume ou ne joue, ou même qu'il ne fasse la cour à quelque dame déjà mûre — dont l'inévitable et dangereux destin est d'épouser cette pécore. Celui-là m'intéresse prodigieusement, car je ne sais si je ne l'envie pas autant que je le plains.

III

LES CYGNES DE LAUSANNE

Brieg, 6 août 1899.

Me voilà obligé de passer la nuit à Brieg et d'attendre demain pour traverser le Simplon. Quand je suis arrivé tout à l'heure, la diligence était partie. Lolla, petite Lolla, qui ensorcelez jusqu'aux oiseaux, si vous ôtez l'ordre et l'exactitude aux ingénieurs, que ferez-vous des poètes ?

De bon matin, je suis sorti de mon hôtel, à

Ouchy, pour inspecter le lieu de son rendez-vous. J'ai suivi le sentier qui conduit aux bains. C'était l'aube d'un jour lumineux. Les eaux du lac, presque immobiles, n'avaient pas de couleur. Le ciel, d'un bleu trop pâle, s'y reflétait à peine. Mais, de temps à autre, un frisson les parcourait, qui attestait leur vie mystérieuse. Elles tremblaient d'aise au soleil levant, et leur fraîcheur m'attirait. Des cygnes, qui glissaient sur elles comme des nacelles à la dérive, en dégageaient mal leur blancheur, se mêlaient presque à leurs teintes. Et de même, au loin, deux ou trois voiles.

En face de moi, les montagnes de Savoie portaient sur leur flanc un vêtement de gaze légère qui les dissimulait à demi. Seule, la ligne haute de leur faîte se découpait en noir sur ce vaste horizon vague où traînaient de-ci de-là, comme des fleurs négligées, des lueurs roses.

Les beaux jours d'été ont quelquefois de ces commencements suaves, de ces matinées nuptiales.

Le chemin de halage s'isole entre un mur et la grève. Il semble tout à coup se heurter à un bâtiment qu'il traverse sous une arcade et il continue de l'autre côté.

— C'est là, me dis-je avec la gravité d'un général qui étudie son champ de bataille, c'est là qu'elle reviendra après avoir abandonné ses compagnes.

Ayant terminé mon enquête, je revins en arrière vers le port, et je dus guetter pendant près d'une heure le passage de la pension Ber-

senheim, tant mon avance était exagérée. Enfin, je reconnus le groupe bigarré tout piaffant de plaisir devant cette eau limpide qui *invitait au bain*. Lolla marchait en queue avec sa grosse Allemande favorite. Elle me chercha des yeux, non pas avec précaution et prudence, mais en se tournant furieusement à droite et à gauche ; et, quand elle m'aperçut, elle rit de bon cœur, comme d'une farce réussie. Elle se cachait si peu que je craignis pour elle et me jetai précipitamment dans un massif.

De ma retraite provisoire, je la vis s'éloigner, et je la suivis sans empressement, à grande distance. Ne devait-elle pas revenir sur ses pas, à l'emplacement que j'avais prévu ?

Je l'y rejoignis, en effet, et, comme je tardais un peu à l'aborder à cause de trois ou quatre gamins qui longeaient la grève, elle occupa ses loisirs à jeter aux cygnes une miche qu'elle avait emportée sans doute pour manger après le bain. La petite flottille des oiseaux se porta vivement vers elle tout entière, et dans leur sillage un peu de lumière brillait.

— Vous voilà, me dit-elle sans se déranger, quand je fus à sa hauteur.

Je lui fis un assez méchant madrigal.

— Hier, vous étiez la jeune fille aux mouettes. Aujourd'hui, c'est la jeune fille aux cygnes.

— Ça me coûte un déjeuner.

— Et cela me rapporte une belle image.

Elle me fixa d'un air vainqueur :

— Partez-vous toujours aujourd'hui ?

— Hélas !

— Qu'est-ce que vous faites donc pour être si pressé ?

— Je perce une montagne.

— Joli métier. Laquelle ?

— Le Simplon.

— Vous ne pourriez pas laisser les montagnes tranquilles ?

— Elles barrent les routes. Il faut bien les creuser.

— On passe dessus. Moi, je grimpe comme une chèvre.

Je me mis à rire en lui répliquant :

— Je le crois volontiers.

Mais elle s'offusqua de mon approbation :

— Oui, vous dites cela parce que j'ai de grands pieds.

Et, vite, elle tendit une jambe en avant d'un mouvement si rapide que la robe déjà courte en fut toute secouée et me laissa voir une fine cheville et le commencement du mollet plutôt que le pied mince, mais un peu long à la vérité.

— Parfait, dis-je. Ne vous inquiétez pas.

Je devenais impertinent. Elle le comprit et me toisa.

— Je ne vous demande rien.

Elle atténua sa rigueur par cette question :

— Et vous ennuyez-vous dans votre montagne ?

— Non, mademoiselle. Quand on travaille, on ne s'ennuie pas.

— Moi, dès que je travaille, je m'ennuie.

— Oui, il vous faut de la musique, des fêtes et des fleurs.

— Justement. Et un flirt. J'avais pensé que vous seriez mon flirt.

— Je voudrais bien. Mais je m'en vais. Je ne suis pas gai en m'en allant.

— Ne partez pas.

— C'est mon devoir.

— Il n'y a pas de devoirs.

— Pour les petites filles.

— Je ne suis pas une petite fille. La preuve, c'est que je vous ai donné un rendez-vous.

Elle ne voulait pas de la perche que je lui tendais pour excuser ses inconséquences de conduite et de langage. Et moi, je m'obstinais à la traiter gentiment, comme une enfant capricieuse qui a mauvaise tête et bon cœur. Après tout, elle m'invitait à plus d'audace. Elle cherchait auprès de moi une émotion plus vive. Je ne lui faisais pas assez peur ou pas assez plaisir. Elle était si tentante avec sa jolie figure brune qui se détachait nettement sur le clair décor du jour, une telle griserie de jeunesse me venait de ses gestes, de son humeur impatiente, de ses yeux ardents, de ses dents luisantes, que j'eus envie de la serrer vite et fort sur mon cœur avant de partir, afin d'emporter avec moi toute cette matinée de lumière qu'elle incarnait. Elle ne s'effaroucherait sûrement pas : on ne se précipite pas ainsi à la tête des gens pour faire ensuite la mijaurée.

— Mademoiselle Lolla, dis-je fort doucement en lui donnant son nom pour la première fois, je

suis si triste de vous avoir vue et de partir. Je vous évoquerai souvent, avec des mouettes ou des cygnes autour de vous. Jamais encore je n'avais senti si vite un charme si puissant, et jamais peut-être nous ne nous rencontrerons plus. Ne voulez-vous pas rendre ce matin inoubliable ? Ne voulez-vous pas me permettre, en vous disant adieu, de vous embrasser ?

Elle avait écouté le commencement les yeux baissés, presque fermés, la bouche serrée, comme pour mieux goûter une joie intérieure ; mais, aux derniers mots, elle se recula d'une secousse comme si elle eût touché une pile électrique ; je vis le coin de sa bouche tomber davantage, et, d'une voix changée, d'une voix sèche, elle me jeta :

— Non.

— Pas même votre petite main, Lolla ? Je vais partir... pour toujours.

— Non, non, non, répéta-t-elle trois fois sur un ton saccadé.

Puis, elle ajouta cette remarque inattendue :

— Et d'abord ma main n'est pas petite, pas plus que mon pied.

Elle me montra une main longue, toute hâlée de soleil, aux doigts fuselés, qui, soignée, promettait d'être jolie. Et brusquement sa figure se contracta dans une grimace, et, à ma grande surprise, elle éclata en sanglots.

Je n'osais pas m'approcher pour la consoler.

— Mademoiselle, qu'avez-vous ? Si je vous ai offensée, pardonnez-moi.

A travers ses larmes, elle fit un geste de dénégation. Je la traitai avec le plus grand respect, afin de ne plus l'inquiéter, et, peu à peu, elle se remit.

— C'est ma faute, murmura-t-elle.

Puis elle me regarda avec son petit air désabusé :

— Quelle impression emporterez-vous de moi ?

— Celle d'une jeune fille aussi sage qu'imprudente.

— Imprudente, oui ; mais pas sage. Que voulez-vous ? On agit ainsi, parce que c'est encore ce qui vous plaît le plus, à vous autres hommes.

— Vous croyez ? Comment le savez-vous ?

— Nous le devinons. Les jeunes filles sages, on les épouse sans les regarder. Et moi, je veux qu'on me regarde avant de m'épouser.

Je répondis avec un soupir de jalousie :

— Rassurez-vous, mademoiselle Lolla. On vous regardera.

— Je veux faire peur à mon fiancé.

— Vous lui ferez peur.

— Oui, on me prendra pour une mauvaise femme. Comme vous.

— Oh ! mademoiselle !...

— Ne m'avez-vous pas proposé...

Toute rougissante, elle s'arrêta, et reprit :

— En tout cas, vous ne m'avez pas proposé de m'épouser. Vous voyez bien : vous me méprisez.

Une grande barque chargée de pierres passa lentement tout près de nous, et ses hautes voiles latines paraissaient accrocher le ciel. De-ci de-là, deux ou trois canots animaient le lac. Quittant le

port d'Ouchy, un vapeur jeta les cris stridents de sa sirène. La brume légère des rives de Savoie se désagrégeait, et l'on commençait de distinguer leurs détails. Aux vaporeuses nuances du matin succédait le plein jour. Et, en reportant mes yeux du paysage sur ma compagne, au lieu d'une fillette incertaine je découvris une femme.

— Mais je ne puis pas, mademoiselle, vous emmener dans ma montagne.

— Pourquoi ?

— Vous y mourriez d'ennui.

— Qu'en savez-vous ?

— J'en suis sûr.

— Vous êtes stupide. Quand on demande aux jeunes filles, même aux plus mauvaises, entendez-vous, monsieur ? quelque chose de bien difficile, quelque chose qui réclame beaucoup de courage, beaucoup de peine, elles acceptent toujours. Seulement, il faut savoir le leur demander.

— Et comment faut-il s'y prendre ?

— C'est très simple. On leur dit : « Mademoiselle, là-haut, il fait bien froid, on y est très mal. Je vis avec des ouvriers, presque de la même vie qu'eux. Mais c'est un poste de confiance, j'accomplis une œuvre utile. Au lieu d'aller au bal, voulez-vous venir partager mes efforts, mes dangers ? » Et voilà.

J'ôtai mon chapeau, et je répétai en souriant :

— Voulez-vous venir partager mes efforts, mes dangers ?

Elle accentua sa moue, et prit une longue mine de tristesse :

— Vous vous moquez de moi. C'est très mal.

Un peu agacé, je repris sans hésitation :

— Écoutez, mademoiselle, quel est celui qui se moque de l'autre ? Vous avez seize ans. Vous vous êtes amusée de moi parce que je vous ai trouvée belle. Demain, vous m'aurez oublié, ou vous rirez de moi avec votre grosse Allemande.

— Ce n'est pas vrai. Vous ne comprenez rien.

— Je comprends que nous jouons d'une façon bizarre.

A la vivacité de ses yeux, à la tension de son visage, au raidissement de tout son corps, il était clair qu'elle goûtait un plaisir nouveau à ce jeu absurde. Elle insista sans mesure :

— Oui ou non, voulez-vous m'emmener dans votre montagne ?

— Quand vous porterez des robes longues, mademoiselle.

— Je ferai allonger celle-ci.

Je biaisai encore une fois :

— Vous ne viendriez pas si je vous le demandais. Il vous faut des fleurs, des fêtes, de la musique, plus un flirt.

— Enfin, demandez-le-moi.

Ainsi poussé à bout, je ne sais par quelle sottise je continuai cette plaisanterie déjà trop longue. Brusquement je m'écriai :

— Qu'à cela ne tienne, je vous le demande.

— J'accepte.

Ces deux répliques étaient parties comme deux balles qui se répondent : pan, pan. Je crois que nous apprîmes leur sens après les avoir lancées.

Et voici que Mlle Lolla, grande fillette trop vite poussée, me parut devenir une personne correcte et grave, avec une petite moue de satisfaction au bord des lèvres. Seuls des transformistes de métier changent aussi rapidement de physionomie. Ces diables de femmes, dès qu'elles sont écloses, il faut s'en méfier.

— Maintenant, me dit-elle les yeux à terre, je vais me préparer. Quand reviendrez-vous ?

— Je ne sais pas.

— Tâchez que ce soit bientôt.

Nous fûmes opportunément dérangés dans notre inquiétant marivaudage par l'arrivée de la grosse Allemande qui était l'amie de cœur de Lolla. Celle-ci, toute rouge et essoufflée, car elle avait dû courir, surgit sous l'arcade qui nous cachait la suite du sentier, comme un garde champêtre qui surprend des voleurs.

— C'est toi ? dit-elle à Lolla d'un ton furieux.

Ma partenaire accueillit cette harpie avec un calme admirable.

— Eh bien ! Irma, qu'y a-t-il ?

L'autre, ayant respiré bruyamment, put s'adonner à l'éloquence :

— Il y a une demi-heure que nous t'attendons. J'étais presque déshabillée. J'ai dû me rhabiller pour te chercher.

Elle me menaçait du regard, de sorte que cette algarade me visait principalement, bien que les termes en fussent assez mal choisis pour être adressés par une jeune fille à un jeune homme. Mais Mlle Irma est protégée par une triple cuirasse

de candeur, de rondeur et de lourdeur. Visiblement elle me considérait comme un objet de scandale.

Lolla, dignement, termina ce conflit en nous présentant l'un à l'autre comme eût fait dans un salon une maîtresse de maison expérimentée :

— Mon fiancé. Mlle Irma Schackel, mon amie.

Mon fiancé! Elle ne connaissait pas même mon nom ! Les oreilles me tintaient. Cependant Irma, sans tarder, modifia son attitude à mon égard. Elle s'avança jusque tout près de moi, et me tendit une grosse main rouge qui secoua la mienne fortement, avec un cordial :

— Bonjour, monsieur.

Puis Lolla vint la prendre par le bras, me regarda bien en face, et, sans me tendre la main à son tour, me dit simplement :

— Au revoir.

Abasourdi, je répondis à peine :

— Au revoir, mademoiselle Lolla.

— Au revoir, répéta l'Allemande d'une voix forte.

Déjà les deux jeunes filles me tournaient le dos. Comme elles atteignaient l'arcade, Lolla se retourna pour esquisser un petit signe de tête. Irma, aussitôt, l'imita en remuant comme un jouet mécanique. Et ce fut la face réjouie de celle-ci que j'aperçus la dernière.

Je m'en retournai par le chemin de halage avec un mélange de contentement et de gêne. N'étais-je pas le plus singulier fiancé ? Cela s'était fait sans douleur, comme chez le dentiste, par les soins d'une mignonne fillette experte à faciliter

les opérations. Arrivé au port, il ne me restait plus que du contentement. Et même je riais tout seul de l'aventure. Cette petite, décidément, était cocasse. — Voici un jeune homme qui passe : demain, il sera mon mari. — Combien de fois déjà avait-elle dû se livrer à ce manège ?

Je fus voir mon ingénieur, et, pendant qu'il m'expliquait sa machine, j'eus des visions : des ailes de mouettes, des plumes de cygnes, et, parmi tous ces volatiles, un joli visage allongé avec un air confiant, des yeux gais, une bouche triste... Mon collègue me prit sans doute pour une bête, car il dut recommencer trois fois sa démonstration.

Au lieu de monter dans le train de Lausanne, je descendis sur Ouchy, décidé à m'en aller par eau jusqu'au Bouveret, où l'on retrouve la voie ferrée de Brieg. Et pourquoi ces complications d'itinéraire ? Pour courir, en attendant mon bateau, sur le petit sentier qui conduit aux bains. Peut-être s'était-elle attardée : le lac, par sa fraîcheur douce au corps, avait pu la retenir.

Je ne la revis pas cependant, mais seulement les lieux où nous nous étions si drôlement engagés : une haie, une arcade sous un bâtiment, la grève en contre-bas, et, devant moi, les eaux bleues que le soleil diamantait, les montagnes de Savoie tantôt pointues, tantôt arrondies. Les cygnes mêmes glissaient mollement. Sans doute, ce paysage était beau pour tout le monde ; à moi, il m'apparut mort parce qu'une petite fille y manquait.

A moins de hasards extraordinaires, je ne reverrai jamais plus ma *fiancée*. Mes affaires ne m'appellent presque jamais à Lausanne. Je n'aurai pas de congé d'ici quelques mois, et j'ai promis à ma sœur de lui consacrer le prochain. Elle-même ne tardera pas à quitter la pension Bersenheim. Où ira-t-elle ? Dans la patrie de son père, dans celle de sa mère, à Paris ? Je ne le saurai pas. Je ne sais d'elle qu'un prénom, et, de son côté, elle ignore mon nom. Demain, je reprendrai mon travail, et ce sera fini. Mais de quelques jours, peut-être de plus longtemps, je ne l'oublierai. Enfantillage, audace, pudeur, ruse, goût du dévouement, aplomb, timidité, moquerie, tendresse, elle a déployé pour moi en deux entrevues tout un éventail de femme. Je ne la prends pas au sérieux, certes ! Seulement, je continue d'envier et de plaindre à la fois son futur mari. Et, si le mariage n'était pas si durable, je crois que je l'envierais beaucoup plus que je ne le plaindrais. Ou plutôt, je revendiquerais mes droits. Ne suis-je pas son fiancé d'opéra-comique ?...

IV

LES OISEAUX S'ENVOLENT

Iselle, 12 octobre 1899.

Les aventures sentimentales sont rares pour un homme de travail claquemuré comme moi entre deux rochers. Un roman chasse l'autre chez

un homme de plaisir, tandis que notre cœur peut vivre longtemps d'une silhouette, d'un regard. Nous *cristallisons...*

Et c'est pourquoi, sans doute, je continue de songer à la fillette de Lausanne. Son souvenir m'est agréable. Un invincible parfum d'honnêteté persistait sous sa hardiesse, comme ces fleurs délicates qui poussent ici jusqu'à l'extrême automne. Je sentais en elle un élan généreux et charmant.

L'été s'en est allé, comme il s'en va en montagne, hâtivement. Déjà la diligence, avec ses grelots, ne passe plus qu'une fois par jour, et souvent à vide. Il n'y a plus d'étrangers pour nous distraire. L'hiver, ces deux murailles qui limitent la vallée se rapprochent, et l'on est deux fois prisonnier.

Lolla, prêtez-moi les ailes de vos mouettes pour m'échapper...

Iselle, 25 décembre.

Est-elle une petite catholique sensible aux cérémonies de Noël, à la messe de minuit, où l'on va pieusement par les chemins de neige ? Ici, dès onze heures du soir, c'était dans la nuit obscure une course de lanternes. Elles dessinaient à travers la campagne les chemins sinueux, et, quand elles disparaissaient, on devinait l'église. Je suis sorti. J'ai suivi un de ces groupes. C'étaient des femmes, avec leur mouchoir de couleur noué autour de la tête, à l'italienne. Quand elles en rencontraient d'autres, elles échangeaient un *Buona sera* de complicité.

Si Lolla prie, je suis sûr qu'elle adresse à Dieu d'étranges demandes, et qui doivent bouleverser là-haut de vieux saints un peu gothiques.

Iselle, 10 janvier 1900.

Ma sœur a échoué dans ses négociations. Elle avait demandé pour moi la main de Mlle D... C'est une de ces jeunes filles sages dont parlait assez irrévérencieusement cette folle de Lolla. Je l'avais rencontrée deux ou trois fois. Mais je ne sais si je la reconnaîtrais. Elle n'est pas laide cependant. Elle est même plutôt jolie, mais de cette manière insignifiante qui ne vaut pas une laideur caractéristique. Il paraît qu'elle a toutes les qualités moyennes.

— Tu comprends, me disait ma sœur, pour consentir à t'épouser et à te suivre dans ta montagne, il faut une femme sérieuse. Pas besoin qu'elle soit brillante ni originale. Celle-ci est parfaite. En outre, elle a quelques rentes.

Et je répondais, tant j'étais las de ma solitude :

— Tu la connais mieux que moi.

Mon titre d'ingénieur a touché les parents. Mais quand ils ont su que leur fille habiterait un bourg perdu dans les Alpes, sans relations, sans médecin (il faut le chercher à Domodossola), ils ont hoché la tête avec un grand mépris. Et Mlle D... est trop bien élevée pour contredire ses parents.

Les gens du peuple n'ont pas ces hésitations, et se marient bien davantage selon leurs goûts. Mais, dans la bourgeoisie, il faut tant de garanties

et de sûretés que l'élan n'y est plus ni le plaisir.

Après un premier moment d'humeur, voici que cet échec me réjouit. N'ai-je pas, à Lausanne, une fiancée toute prête à braver le danger pour me suivre ? Au regard de tant de timidité et de calcul, l'effronterie de Lolla n'est plus pour moi que le signe d'un cœur ardent et courageux. Qu'est devenue mon amie d'un jour ? Je n'en sais rien du tout, et peut-être a-t-elle déjà offert à quelque autre passant ce cœur naïf que je n'ai pas compris, mais qui, tout de même, bat trop vite et trop fort, comme le moulin de la chanson. Dans tous les cas, j'irai m'en informer à Lausanne prochainement, en haine de toutes les bourgeoises timorées.

Lausanne, 15 janvier.

Je me suis décidé brusquement à partir. L'ennui et ma récente déconvenue me poussaient par les épaules. Ce que je vais faire est absurde, mais les choses raisonnables ne m'ont pas réussi.

Je suis parti d'Iselle, hier, à la nuit tombante. J'avais réquisitionné un mulet qui m'a porté jusqu'au village de Simplon. Heureusement, la lune croissait. Elle éclairait pour moi la gorge de Gondo et ses cascades, et, plus loin, par delà le premier plan de montagne, la tête blanche du Fletschhorn. A Simplon, j'ai laissé la mule, j'ai mangé et j'ai continué ma route à pied, mon sac tyrolien sur le dos. Je suis arrivé tard au sommet du col, à l'hospice où j'ai couché et d'où je suis reparti à quatre heures, par une nuit noire et

glacée. Mais, qui le croirait ? je ne me souviens guère d'avoir été plus heureux de ma vie. L'obscurité, le froid, le brouillard, l'isolement, la sauvagerie du lieu ne me pesaient pas davantage aux épaules que de légers vêtements. Je riais sous cape sans vergogne, moquant les injures du temps et les obstacles du chemin. J'étais à jeun, et j'avais chaud au cœur. Je me trouvais dans cet état lyrique des soldats de Bonaparte, lorsqu'ils descendaient les pentes des Alpes et découvraient les plaines d'Italie. Il me suffisait d'imaginer les yeux noirs de Lolla, son air délicat et impérieux ensemble, sa bouche un peu tombante, toute cette vie radieuse projetée sur son visage, pour obtenir un paysage plus précieux que tous ceux du val d'Aoste ou de l'Ossola. J'entendais à chacun de mes pas, d'une sonorité pourtant affaiblie, les notes d'une marche guerrière. J'entreprenais une conquête comme un jeune général.

J'ai traversé huit ou dix fois le Simplon, et par de belles journées qui en rendaient l'accès plus attrayant. Cependant, je me rappellerai surtout cette descente.

A Brieg, je déjeunai de bon appétit, et je sautai dans le train de Lausanne où je suis arrivé tout à l'heure. J'aurais pu tenter cet après-midi ma démarche. Ma tenue d'explorateur et une certaine hésitation m'ont retenu. J'ai employé une heure ou deux à me vêtir convenablement, puis j'ai fait une visite à la grève, et une autre au chemin des cèdres. Sur le lac, il n'y avait pas de cygnes. Aux arbres, il n'y avait plus de feuilles.

Lolla se souvient-elle de moi et m'attend-elle encore ? Quand je l'ai vue, c'était l'été où l'on ne doute de rien. Elle jouait, et c'est moi qui ai pris son jeu au sérieux. Au Simplon, je me sentais une âme héroïque. Et maintenant, je me trouve tout à fait ridicule. J'ai remis à demain la décision de partir. Que suis-je venu faire ici ?...

Lausanne, 16 janvier.

Je vais repartir pour Iselle, et la montée me sera rude. Car j'emporterai sur le dos, comme un lourd colis, ma tristesse. Aussi quel rêve saugrenu m'avait envahi la cervelle ! L'isolement est un mauvais conseiller et il n'est que de fréquenter les hommes et les femmes pour s'accoutumer à un destin médiocre...

J'avais attendu au dernier moment pour me décider à reprendre le chemin des cèdres. Encore étais-je pressé par le temps : si j'avais disposé de plus de jours, je crois que ma démarche m'eût apparu dans toute son absurdité et que je ne l'eusse point tentée. C'est l'avantage ou l'infériorité d'être pressé : on agit plus spontanément, la réflexion ne vient qu'ensuite.

Il était dix heures ce matin, et mon train partait à onze. Je poussai hardiment la claire-voie qui clôt la pension Bersenheim, je traversai un jardin désert, et je sonnai à la villa. Qu'allais-je demander ? Quelle fable imaginer ? J'ignorais le nom de Lolla : comment suppléer à cette ignorance ? J'avais, le long des rues montantes de Lausanne, élaboré un plan à tout hasard.

— Madame Bersenheim ? dis-je timidement à la servante qui m'ouvrit.

— Pas madame, me répondit-on avec un fort accent allemand qui détachait toutes les syllabes.

— Alors mademoiselle ?

— Entrez, monsieur.

Je tendis ma carte. On m'introduisit dans un tranquille salon de campagne où je fus rejoint par une femme de trente-cinq à quarante ans, le teint rouge et portant lorgnon, qui me rappela, avec un air plus imposant et beaucoup plus d'années, le chaperon de ces demoiselles sur le lac de Genève. Je lui expliquai abondamment le but de ma visite : m'informer des conditions matérielles, morales et pécuniaires de la pension Bersenheim au sujet d'une jeune sœur que je désirais y placer. Un opuscule imprimé me fut aussitôt remis avec un sourire engageant, ce qui simplifiait trop bien les explications. Mais j'ajoutai négligemment :

— Ma sœur connaît ici deux jeunes filles. Elle m'a chargé de les saluer.

— Lesquelles ?

Mlle Bersenheim aînée ne montrait nulle méfiance, mais beaucoup de netteté. Indigné de mes mensonges, je me sentais rougir. Cependant je repris, utilisant toutes mes connaissances avec un art consommé :

— Mlle Irma Schackel et Mlle Lolla... Lolla...

— Lolla Warsen.

— C'est cela.

— Nous n'avons plus ici Mlle Warsen depuis

le 1er janvier, mais je vais appeler Mlle Schackel qui vous recevra avec moi.

D'un pas automatique elle disparut, sans se douter que je la détestais brusquement. J'arrivais trop tard : l'oiseau s'était envolé. Et par une ironie du sort, aux lieu et place de Lolla, on m'octroyait la grosse Allemande.

Mlle Irma Schackel accourut en effet, précédant Mlle Bersenheim de quelques pas. Cependant la villa retentissait d'accords de piano, de pas de danse et de cours de diction. L'instruction y était bruyante : sans doute les poumons s'en trouvent bien. Je reconnus la grosse Allemande qui s'arrêta net sur le seuil, me dévisagea insolemment, puis se précipita d'un bond saccadé sur ma main que la sienne happa.

— Bonjour, monsieur.

Je dois confesser qu'elle a changé à son avantage. De son embonpoint il ne lui reste guère que de bonnes joues roses et un air de santé. Mais que lui dire après :

— Mademoiselle, bonjour ?

D'autant que Mlle Bersenheim aînée, prudente et discrète, s'occupait dans un coin à ranger de la musique. Heureusement la jeune Irma fit les frais de la conversation, et d'une manière inattendue :

— Lolla m'avait prévenue de votre visite, m'affirma-t-elle.

— Vraiment ?

— Oui, en partant. Elle m'avait priée de vous recevoir à sa place. Je lui écrirai que je vous ai vu.

Et, avec un rire ingénu, elle ajouta :

— Mais vous lui écrirez avant moi.

— Ce n'est pas sûr.

— Ah ! vous êtes paresseux. Elle s'impatientait beaucoup de vos retards.

— Quand est-elle partie ?

— Le 30 décembre. Elle est à Paris. Son père est secrétaire à l'ambassade d'Autriche.

— Je sais, répondis-je avec autorité.

— Elle a beaucoup de frères et de sœurs. Une de ses sœurs vient la remplacer ici.

Et, pour que Mlle Bersenheim aînée fût informée du sens de nos propos, l'Allemande se tourna de son côté pour lui fournir cette explication où elle mit tout son plaisir d'annoncer une grande nouvelle :

— Monsieur est le fiancé de Lolla.

Mlle Bersenheim aînée eut un hochement approbateur, mais elle abandonna son travail de classement pour nous observer ou plutôt pour m'observer. Puis tout à coup, au milieu d'autres propos insignifiants, elle me décocha :

— Vous aviez oublié son nom de famille ?

Je dus rougir et, furieux, je répliquai avec aplomb :

— Pardon, mademoiselle, vous ne m'avez pas donné le temps de le prononcer.

Mais j'abrégeai la visite et pris congé de la jeune Irma que, décidément, je trouvai charmante : ne m'avait-elle pas renseigné sur l'état civil de Lolla et sur sa fidélité ? Mlle Bersenheim aînée me reconduisit jusqu'à la claire-voie et ne m'épargna aucune ironie :

— Quand aurons-nous l'avantage de recevoir mademoiselle votre sœur? me demanda-t-elle comme je m'inclinais avec politesse.

— Je ne sais pas encore, mademoiselle. Dans tous les cas, je pourrai certifier que les jeunes filles, dans la pension Bersenheim, sont bien soignées et bien gardées.

Nous nous séparâmes sans cordialité. Et dans le chemin des cèdres, comme je regardais ma montre, je m'aperçus que l'heure de mon train était passée. Je griffonne ces notes en attendant le suivant. C'est un grand dérangement pour moi : je devrai coucher à Brieg, et prendre avec un jour de retard le traîneau qui fait le service postal.

Ce retour, plus confortable que l'aller, sera moins triomphal. Je suis semblable à un prisonnier qui avait réussi à s'échapper et que la police a repincé. Mais les hommes ne font-ils pas ainsi avec le malheur? Ils croient le fuir, quand c'est lui qui change.

J'ai perdu pour toujours Mlle Lolla Warsen qu'il me serait maintenant facile de retrouver. Ma démarche de Lausanne était une de ces folies qui ne se recommencent pas deux fois. Et la petite Autrichienne, naturalisée Parisienne, oubliera bien vite son audacieuse équipée, et le jeune homme dont elle a pris le cœur négligemment entre deux rires...

V

PETIT A PETIT...

... Mme André Simières, après avoir lu sur les carnets de son mari, tantôt avec des sourires satisfaits et tantôt avec des grimaces, ces notes qui la concernaient, dut s'occuper du déjeuner de sa fille, puis du sien. Elle voulut ensuite profiter de la digestion du bébé pour terminer sa lecture. Mais elle chercha vainement d'autres passages désignés au crayon rouge. Elle ne découvrit, pour le reste de l'année 1900, que deux ou trois rappels très brefs de son nom, et, pendant les années 1901 et 1902, elle ne trouva rien, absolument rien.

— Il m'avait oublié, conclut-elle avec légèreté. Le misérable ! Je n'irai pas ce soir à sa rencontre.

Néanmoins, elle regarda la pendule, et calcula mentalement combien d'heures la séparaient encore du retour de ce misérable :

— Deux heures. A quatre heures, je prierai Orsola de préparer la petite voiture, et nous partirons toutes les trois. A quatre heures et demie, il sortira du tunnel. A cinq heures, nous serons rentrés, juste avant la nuit.

Comme elle continuait de tourner les feuillets avec dépit, elle jeta enfin une exclamation de plaisir :

— Voici du rouge. Ça recommence.

Ça recommençait, en effet, à la date du 15 février 1903.

— Deux mois avant notre mariage. C'est heureux.

Elle s'assura que sa nouvelle lecture ne finirait point trop vite, et, après cette constatation, elle s'installa commodément auprès du berceau.

Paris, 15 février 1903.

Je viens de rencontrer un revenant. Est-ce bon ou mauvais signe ?...

Je suis à Paris depuis le 10, et j'y dois rester jusqu'au 25, lendemain du mardi gras. Au sortir des neiges du Simplon, cela est bon de voir du monde, beaucoup de monde, et surtout ces petites femmes qui trottent par les rues, le nez au vent, et l'air pressé d'en finir avec la vertu. La vie sentimentale ne me préoccupe guère. Là-bas, je confie à mon piano mes états lyriques : c'est un confident qui n'est pas secret, mais dont on entend mal les révélations. Avec de la musique et des livres, je m'arrange une existence romanesque. La solitude nous oblige à creuser en nous-mêmes à de grandes profondeurs, et la terre remuée très bas est plus féconde. Mais parfois on repousse la bêche, et l'on se sent aride comme un sol brûlé. Un congé de quelques jours et le mouvement de Paris me remettent d'aplomb.

Je cours dès l'arrivée chez mon ami Artix. Tout de lui me paraît séduisant, et jusqu'à son snobisme. Je suis le paysan d'Iselle qui écarquille les yeux devant les modes. C'est un mirage qui ne dure pas. Le retour à mes montagnes ou l'audition d'une sonate de Jean-Sébastien Bach le dissipent.

Artix me conduit au spectacle, aux expositions, et jusque dans le monde. Il assure que mon air est distingué. Comme on a fait cette même réputation à sa peinture, je ne suis qu'à demi flatté. L'an dernier, n'avait-il pas entrepris de me marier avec une millionnaire, d'ailleurs fort jolie ? C'était chose faite si j'avais consenti à démissionner. Or, je suis têtu comme une de nos mules. Je me suis mis en tête de n'épouser qu'une jeune fille qui consentira à me suivre sur la frontière italienne. Il faut croire que c'est une épreuve difficile, et je risque fort de demeurer garçon. Seul, mon piano connaîtra ma belle âme.

Empêché par toutes sortes de courses, je n'avais pu voir Artix ces jours derniers. Je me précipite à son atelier ce matin, et je le trouve occupé à barbouiller une toile. Il est convenu entre nous que je n'entends rien à la peinture, ce qui lui épargne de mauvais compliments. Par politesse néanmoins, je furète toujours de-ci de-là, de portrait en portrait, car il s'est spécialisé dans le portrait, et même dans le portrait de femme. Il a peint les plus jolies Parisiennes, jeunes femmes, jeunes filles, et même vieilles dames qu'il rajeunit pour beaucoup d'argent.

— Et ton modèle ? lui demandai-je après m'être assuré que nous étions seuls, et sans avoir examiné son travail.

— Le voici, me répondit-il.

Et il me tendit une photographie. Aussitôt, je devins sarcastique :

— Quel artiste ! Tu fais l'agrandissement. A

Iselle, nous avons un Piémontais qui est peintre, lui aussi, et qui vend sa peinture au mètre.

Artix pratique assez la plaisanterie pour la bien prendre. Néanmoins il me parut soucieux. Lui qui ne doute jamais de ses chefs-d'œuvre, il posa son pinceau avec découragement.

— Oui, me confia-t-il, il est malaisé de représenter sur la toile une femme qu'on n'a jamais vue. La vie des cheveux, l'expression du regard, le sang des joues, le mouvement du corps, comment une photographie les rendrait-elle ? Mais j'ai promis au baron Fuster.

— Quel baron Fuster ?

— Tu ne connais pas la Banque Fuster ?

— De Berlin ?

— Non, non, de Paris. Nos banquiers ont souvent des noms étrangers. Il s'est amouraché de cette jeune fille au point de vouloir l'épouser.

— Quel âge a-t-il ?

— Le bel âge pour les amoureux : cinquante ans. Mais il est richissime ; elle n'a pas le sou, et la beauté exige beaucoup de luxe.

— Ton histoire est la banalité même.

Et j'allais jeter sur la table la photographie sans avoir regardé cette Iphigénie à vendre, quand il ajouta :

— Son portrait est une surprise qu'il lui ménage. Mais il m'est impossible de le continuer sans avoir vu le modèle. Heureusement, je dois le rencontrer lundi en soirée, ou le dimanche suivant à l'ambassade d'Autriche.

Par un singulier retour de mémoire, ces der-

nières syllabes m'évoquèrent immédiatement une image oubliée, celle de Lolla entourée d'oiseaux. Elle surgit d'un bond, comme une danseuse entre en scène. Et je m'emparai fougueusement de la photographie que j'avais dédaignée. Je l'avais deviné : c'était elle.

Je la reconnus sans hésitation. Et pourtant, il y avait entre cette jeune fille élégante et fière dans sa robe bien coupée, et la fillette à moitié garçon qui m'avait parlé sur la grève de Lausanne, autant de différence qu'entre le bouton et la rose. Mais il y a sur notre visage de ces signes qui n'appartiennent qu'à nous et ne nous laissent ressembler à personne quand chacun de nos traits pourrait nous être pris. Cette expression des yeux, ce coin tombant de la bouche, plus tombant qu'autrefois, c'était bien ma petite Lolla, une Lolla plus belle, plus fine, plus pondérée et aussi plus triste, une Lolla sans extravagances, déjà revenue des grands rêves, et capable d'un mariage de raison, mais pas heureuse.

Mon émotion, au lieu de m'abasourdir, excitait mes nerfs et mon esprit de décision.

Je m'assurai d'un coup d'œil que le tableau d'Artix n'était ni avancé ni ressemblant, et je prononçai lentement ce nom :

— Mademoiselle Lolla Warsen.

Artix fit un mouvement de surprise :

— Tu la connais ?

— Oui.

Et, payant d'audace, j'ajoutai :

— Cette photographie a été volée, j'en suis sûr.

— Peut-être.

Pour me montrer la sûreté de ses informations, le peintre se lança dans les commentaires :

— Mlle Warsen est très froide, très réservée, paraît-il. Ce pauvre baron Fuster est si violemment épris qu'il ne peut se passer de la voir. Longtemps elle l'évita systématiquement. Alors il ne trouva rien de mieux, pour ne pas être totalement privé d'elle, que de dérober cette image dans le salon de sa mère. Un financier, ça n'hésite pas à prendre.

Je tenais toujours dans ma main la précieuse photographie. Je m'occupai tranquillement à l'introduire dans une enveloppe, et je la mis dans la poche intérieure de ma jaquette.

— Que fais-tu ? demanda Artix étonné.

— Rien. Je la vole à mon tour.

— Comment ?

— Oui, je la garde.

— Tu es fou. Et mon portrait ?

— Tu ne le feras pas.

— Et le baron Fuster ?

— Il n'épousera pas Mlle Warsen.

Artix ne s'emballe jamais. Devant mon assurance, il prit le parti de rire :

— C'est une comédie que tu me joues ?

— Non.

— Je te préviens qu'elle me coûte cher.

— Point du tout. De quel droit peins-tu les gens sans leur permission ?

— Mais je t'ai expliqué que Mlle Warsen est fiancée au baron Fuster.

— C'est lui qui le dit. Ce n'est pas vrai.

Je m'étonnais moi-même de mes paroles qui partaient toutes seules, et qui, au lieu d'être purement déraisonnables, se trouvaient contenir plus de parcelles de vérité que bien des discours préparés, comme si quelque malicieux génie m'eût renseigné au fur et à mesure.

— C'est juste, avoua mon ami qui est de bonne foi. Ce grand événement mondain se décidera lundi au bal que donne Mme Lineuil-Montant. Comment le sais-tu ?

Je me hâtai de triompher.

— Tu le vois. Et peux-tu me faire inviter chez Mme Lineuil-Montant ?

Il sourit dans sa barbe blonde :

— J'y mets une condition.

— Je l'accepte.

— Tu me raconteras tes amours.

J'hésitai une seconde, mais j'avais trop besoin de lui pour lui refuser mes confidences. Il est discret, sage et de bon conseil. C'est la nouvelle mode chez les artistes. Ils laissent la folie et le bavardage aux diplomates. Je lui détaillai le récit de mes deux entrevues lointaines, et l'importance excessive que je leur prêtai dans ma solitude. Il y prit un plaisir non dissimulé : je le voyais frétiller comme une carpe.

— Et maintenant, me demanda-t-il en manière de conclusion, que vas-tu faire ?

Je le bravai insolemment :

— L'enlever au baron Fuster.

— Tu comptes la demander en mariage ?

— Mais oui.

A cette affirmation, un peu sotte, j'en conviens sans peine, Artix fut agité de rires comme un pommier qu'on secoue pour en abattre les pommes. Je dus attendre qu'il fût calmé pour reprendre notre conversation. Il se calma brusquement, pour me donner un avis charitable :

— Au fait, tu ne risques rien.

Que voulait-il dire ? Je le regardai en point d'interrogation.

— Mais non. Propose-lui de partir avec toi dans ton pays de sauvages.

— Je le lui proposerai.

— Ce sera cocasse. Si elle accepte, je te fais gratuitement son portrait. Ce sera mon cadeau de noces. Sinon, je le continue pour le baron Fuster.

Et il tira cette conclusion :

— Êtes-vous tous ainsi romanesques chez les ingénieurs ?

— Eh ! mon ami, lui répondis-je, sommes-nous les maîtres des plus grands actes de notre vie ? Nous naissons, nous aimons, nous créons à notre tour, nous mourons sans que notre volonté y ait part. Tous les mariages sont romanesques : le romanesque intervient jusque dans les préparations les plus laborieuses. Quels pauvres êtres nous serions, si nous n'étions que raisonnables ! Il y a en nous, heureusement, une force qui nous guide. Quand tu travailles, ne la sens-tu pas qui tient tes pinceaux ?

— Non, dit-il, je suis un artiste conscient.

Mais, avec une modestie nouvelle, il ajouta ce que je pensais à l'instant même :

— Et c'est pourquoi je ne suis pas un artiste supérieur. J'ai voulu brider mon instinct au lieu de l'ordonner, soumettre ma passion de l'art à l'arrangement de ma vie. Il y a dans tes théories une part de vérité.

Touché de cet aveu, je murmurai :

— Les amis se connaissent-ils quand ils se donnent leur amitié ? L'amitié est aussi mystérieuse que l'amour. La sympathie, que je te défie d'expliquer, nous trompe moins que le calcul. Comment ai-je deviné ta loyauté, ton cœur sous tes airs de sceptique, je ne saurais le découvrir.

Du coup, Artix fut gagné à ma cause :

— Eh bien ! c'est entendu. Je te conduis lundi chez Mme Lineuil-Montant. Tu te feras présenter à Mlle Warsen.

— Inutile. Je me présenterai moi-même.

Il me considéra comme un objet de musée :

— Ce sera incorrect. Mais tu es fou. Elle t'éclatera de rire au nez quand tu lui offriras ta villégiature d'Iselle.

— Mon cher, tu ne connais pas les femmes. Au lieu de les aduler, il faut dans la vie leur demander beaucoup de peine et de courage. C'est le meilleur moyen de les séduire : quand elles ont de la race, elles sont généreuses et brûlent de se dévouer.

Artix s'amusait beaucoup de mes paradoxes :

— C'est une psychologie de montagnard peu

goûtée de nos Parisiennes. Que Mlle Lolla préfère ta hutte au palais Fuster, et tu me convaincras.

— Maintenant, dis-je, ton service commence. Je veux des renseignements précis sur la famille Warsen, son origine, sa religion, son honorabilité, sa fortune, etc. Je compte sur toi pour mener à bien cette enquête, et promptement.

Cette fois, mon ami me dévisagea avec commisération :

— C'est donc sérieux ? Je croyais à une plaisanterie.

— Point du tout.

— Voyons, on n'épouse pas une jeune fille pour l'avoir abordée deux fois dans la rue.

— C'était une enfant. Elle ne m'a d'ailleurs pas permis de lui baiser la main. Et j'ai bien vu sous sa hardiesse sa dignité personnelle.

— Tu es aveuglé. Quand as-tu débarqué à Paris ?

— Il y a cinq jours.

— Tu n'as pas encore eu le temps de reprendre contact avec la réalité. Patiente, et tu comprendras que c'est absurde.

— Non, non. Je désire emmener une femme, ma femme, dans ma montagne. Et celle-ci est ma fiancée : elle me l'a dit. Et puis, tu l'as deviné, je ne cours aucun risque. Si elle n'est pas telle que je l'imagine, elle se moquera de ma proposition.

— C'est juste. Mais pourquoi te renseigner ? Dans ton état d'esprit, je n'en vois pas la nécessité. Fie-toi à cette force obscure qui te guide si bien.

— Ne te moque pas. La nature ne nous donne que des intuitions ; à nous de les ordonner, de les compléter. La raison nous doit venir en aide à son tour qui n'est pas le premier.

— Et si mes renseignements sont mauvais ?

— Alors je ne la verrai pas. Mais ils seront bons. Sais-tu où les prendre ?

Artix, vaincu, céda :

— Heureusement oui.

— D'aujourd'hui à lundi, as-tu le temps ?

— Oui.

Et il se leva :

— Et je vais tout de suite creuser ton tunnel.

— Va, et trouve la lumière.

VI

... L'OISEAU FAIT SON NID

Paris, lundi 23 février 1903.

Je n'ai pas vécu sans inquiétude ces huit derniers jours. Chez Artix, l'autre matin, j'ai plastronné, fait le bravache, et voulu éblouir. Je ne sais quelle fantaisie m'a poussé quand j'ai vu *sa* photographie. Je parlais sans réfléchir, comme on tire sans viser. Artix a mille fois raison, un mariage est chose sérieuse. Mais pourquoi m'a-t-il envoyé vendredi ce petit papier bleu qui contenait un billet de théâtre avec ces seuls mots : *Ce soir, à l'Opéra ?*

Cette soirée m'a donné la fièvre. On jouait la

Walkyrie qui exalte la fatalité de l'amour. Vainement j'avais cherché mon ami aux fauteuils de balcon, à l'orchestre, et, pendant le premier entr'acte, au foyer. Il n'était pas venu. Mais je ne tardai pas à découvrir la cause de son message. En suivant de ma lorgnette la guirlande des premières loges, je fus arrêté par un groupe de jeunes filles assez semblables au printemps que montre Siegmund, et je reconnus Lolla. Je dois dire que je cessai d'écouter, ou plutôt les accords de l'orchestre accompagnèrent le chant de mon cœur. Ce casque de la chevelure, ce nez droit, ce ton chaud des joues caressées par la lumière, ces yeux noirs où court vive la flamme de la vie, comment les aurais-je oubliés ? Là-bas, au Simplon, ils m'ont si longtemps enchanté la mémoire.

Elle s'appuyait au bord de la loge, les bras et le cou dégagés par le léger décolletage, ce qui laissait plus de liberté et de grâce aux mouvements de la tête. Elle fixait la scène ou la salle d'un regard absent, d'un regard déçu dont l'expression était soulignée par la bouche. Sur la grève de Lausanne, la plus petite contrariété se devinait au pli de la bouche, mais je ne l'avais point vue ainsi tombante. Qu'ont-*ils* fait à Lolla ces dernières années ? Quelles mortelles atteintes ont reçues ses espoirs ? Elle respirait le parfum du plus grand bonheur et comme une ivresse d'exister, quand je l'ai rencontrée. Maintenant elle connaît, et trop tard, le goût fade d'un sort médiocre, et que dans la jeunesse même des limites sont assignées à notre pouvoir.

De tout le soir je ne la quittai pas des yeux. La musique, par intervalles, la fit évader de ses réflexions, et son visage se transfigura. Je sus par là quelle est sa beauté quand la joie l'émeut. Mais je vis s'accentuer la petite moue de ses lèvres pendant un entr'acte où elle soutint avec peu d'empressement la conversation d'un homme déjà mûr, sans doute habitué au monde et même important, que je tins aussitôt pour le baron Fuster. Je me hâtai de le haïr, non sans raison, car son regard me paraissait injurieux, blessant pour une femme. Je supportai sa présence avec peine, et, après le sortilège de Lolla, cette aversion nouvelle acheva de me précipiter dans ma folie.

Si je n'étais pas entré à l'Opéra, il est probable que j'eusse abandonné mon projet, tandis que, tout à l'heure, je verrai Mlle Warsen, je lui parlerai et, peut-être, lui rappellerai-je d'étranges paroles... A moins que l'enquête d'Artix n'ait mal tourné. Comment ne m'a-t-il pas encore renseigné ? Il doit venir me prendre après dîner, pour me conduire au bal de Mme Lineuil-Montant. Attendra-t-il la dernière minute pour m'exalter ou me moquer ?...

Mardi gras, 24 février.

... Artix est venu me prendre, hier soir, à neuf heures. Il s'est installé dans ma chambre d'hôtel comme s'il y devait séjourner, et, tandis que j'épiais son verdict, il roula une cigarette. Enfin, il me débita ce boniment sans désemparer :

— Les Warsen sont une excellente famille catholique, originaire du Tyrol. Elle possédait

une belle fortune territoriale qui, mal administrée par un aïeul sans prudence, et d'ailleurs partagée entre quatre fils, se trouva réduite dans de notables proportions. Entré fort jeune dans la diplomatie, M. Warsen y fit une carrière plus solide que brillante. Expert en matière administrative, il s'est rendu indispensable à l'ambassade d'Autriche à Paris. Sa femme est une Italienne insouciante, un peu futile, mais charmante et bonne. Ils ont six enfants : un fils aîné, officier ; un second, qui est secrétaire du préfet de Serajevo et paraît appelé à un grand avenir ; enfin, Lolla. Les trois autres sont plus petits...

— Parfait, dis-je.

Mais il continua :

— Mlle Lolla a été élevée à Lausanne pour une certaine délicatesse de santé qui a disparu complètement. Tu ne t'es donc pas trompé. Elle est instruite, musicienne, et, après avoir montré à sa sortie de pension un caractère enjoué et indépendant, elle a acquis par l'usage du monde cette réserve qui convient mieux à une jeune fille, bien qu'elle ait cessé d'être à la mode.

Sans relever le ton un peu narquois de ce discours, je répétai :

— Parfait.

Il jeta négligemment :

— Sa dot sera médiocre.

Et je répliquai :

— Je puis m'en passer.

Mais il avait réservé le venin pour la fin.

— Ce soir, elle agréera la demande du baron

Fuster. Nous arrivons trop tard, comme les carabiniers d'Offenbach.

Je me levai incontinent avec un grand air de bataille.

— Ce soir ? J'ai le temps.

Malgré mon impatience, il me retint pendant près d'une heure à m'expliquer son enquête et me citer ses références, pour ne pas manquer son entrée en l'avançant trop comme un provincial. Par une contradiction fréquente, il s'insurge contre tous les freins religieux et sociaux, et se soumet aux plus ridicules usages s'ils viennent du monde.

Enfin, nous gagnâmes, à l'avenue du Bois, l'hôtel de Mme Lineuil-Montant. Nous nous trouvâmes dans l'antichambre avec un groupe d'invités qui se pressaient. Artix avisa un monsieur assez décoratif, sanguin et les yeux à fleur de tête, auquel il me présenta non sans méchanceté. J'avais reconnu mon homme de l'Opéra : c'était le baron Fuster. Je m'inclinai hâtivement et passai devant lui sans politesse. Quand nous eûmes salué la maîtresse de maison, je me dégageai d'Artix :

— Maintenant, laisse-moi. Je me tirerai d'affaire tout seul.

— Mais tu ne *la* connais pas officiellement.

— Laisse-moi, te dis-je.

Il me parlait de correction quand le cœur me battait, car Mlle Lolla Warsen venait d'entrer au salon. Elle était vêtue de blanc, et portait sur ses magnifiques cheveux noirs un nœud pailleté

en forme d'ailes, ce qui donnait à sa sveltesse quelque chose d'aérien et me rappelait, à moi, ces mouettes du lac de Genève qui volaient autour de son visage et dont le soleil dorait les plumes. Je remarquai sans tristesse sa pâleur et le coin tombant de sa bouche. N'étaient-ce pas des signes d'encouragement dans mon entreprise, et comment l'aurais-je troublée si j'avais lu sur ses traits une expression de bonheur, ou même d'indifférence ? Dès qu'elle se fut installée, entre sa mère et une amie, je m'avançai vers elle sans hésiter. Si j'avais hésité une seconde, je serais parti sans l'aborder. Quand les circonstances sont graves, il nous faut jeter le bagage des importunes réflexions pour nous élancer avec plus d'aisance.

Esclave de ma propre audace, je m'inclinai devant elle :

— Mademoiselle, voulez-vous m'accorder cette valse ?

L'orchestre préludait. Les danseurs priaient leurs danseuses. Déjà on venait à Lolla. Mais j'avais devancé les plus rapides.

Elle me regarda, et je lus dans ses yeux la surprise et la peur. Elle aussi me reconnaissait. Elle n'avait donc pas oublié nos deux entrevues. Je n'étais pas un étranger pour elle. Je vis ses joues s'empourprer, puis redevenir blanches, comme exsangues. Elle se leva sans un mot, par un mouvement automatique, et nous partîmes ensemble. Sa mère se pencha vers une amie, sans doute pour demander qui j'étais.

Soit que j'eusse épuisé ma provision de courage, soit qu'il me fût trop doux de la tenir ainsi dans mes bras après l'avoir si longtemps perdue, je ne trouvais plus rien à dire. Et pourtant je m'étais tracé un plan minutieux avant d'agir. Elle s'arrêta après quelques tours, ne pouvant plus trouver son souffle.

— Je suis lasse, murmura-t-elle d'une voix qui n'avait point le timbre clair et argentin que j'avais entendu jadis.

Elle tremblait comme une feuille un jour de vent. Nous ne pouvions demeurer ainsi face à face, sans rattacher à la minute présente le passé qui nous agitait. Chaque instant qui fuyait augmentait notre malaise. Une séparation nouvelle allait se creuser entre nous, et cette fois, sans doute, ce serait définitif. Mon plan, distinctement, me revint à la mémoire. Nous étions sortis du salon pour gagner une galerie vitrée moins encombrée de monde. Je pris la main de Lolla comme pour repartir, et dans le mouvement du bal je lui dis ces paroles que j'avais retrouvées sur mes carnets de route, et qui, je l'espérais, iraient s'élargissant en elle comme ces cercles, nés d'un jet de pierre, qui sur un lac s'étendent bientôt jusqu'aux rives :

— Mademoiselle, j'habite un pays de montagne. C'est une solitude inconfortable. Je vis avec des ouvriers, presque de la même vie qu'eux. Mais c'est un poste de confiance, j'accomplis une œuvre utile. Au lieu d'aller au bal, voulez-vous venir partager mes efforts, mes dangers ?

Là-bas, sur la grève de Lausanne, elle m'avait assuré qu'il fallait parler ainsi aux jeunes filles. J'avais prononcé ma petite harangue lentement, avec une émotion qui tâchait de sourire. Elle retira sa main avec douceur, et les posa toutes deux sur sa poitrine. Elle baissa la tête et les ailes pailletées frémirent sur sa chevelure. Les yeux mi-clos, elle parut défaillir, puis, d'une voix plus assurée que tout à l'heure, mais toujours douloureuse, elle répondit :

— Vous venez bien tard. Je ne vous attendais plus.

— Il n'est pas trop tard, Lolla. Vous êtes libre.

Nous vivions comme dans une légende.

— Oui, fit-elle. Je suis libre encore.

Mais elle avait toujours au coin des lèvres cette moue désenchantée, si poignante à découvrir sur un visage tout éclairé de jeunesse.

— Alors ? demandai-je le plus tendrement qu'il me fut possible.

Brusquement elle changea sa manière, si brusquement que j'en demeurai une seconde interloqué.

— Monsieur, je ne vous connais pas. Voulez-vous me conduire auprès de ma mère ?

L'enchantement était dissipé. Artix eût triomphé de mon incorrection. Je jouai pourtant ma suprême chance.

— Mademoiselle Lolla, n'écartez pas, je vous en supplie, cet instant unique que le destin nous a ménagé. C'est peut-être votre bonheur qui passe, et sûrement c'est le mien.

Je la devinai toute frémissante. Mais sa réponse fut inattendue. Elle me la donna, le regard droit, impérieux et irrité.

— Non, non, c'est impossible. Quelle estime pouvez-vous avoir pour moi ? Comment serait-elle votre femme, la jeune fille trop hardie que vous devez mépriser, et que je rougis encore d'avoir été ?

Elle se jugeait elle-même plus sévèrement que je n'avais jamais fait dans mes heures les plus mauvaises. Il me sembla néanmoins qu'elle se rapprochait de moi.

— Ce que vous étiez alors, mademoiselle Lolla, vous ne le savez plus. Moi, je le sais.

Elle parut surprise de mon ton d'autorité. J'en profitai pour continuer :

— Vous aviez seize ans ; vous étiez une enfant toute spontanée, pleine de vie et de confiance dans la vie, et que des lectures romanesques avaient exaltée. Et, parce que vous étiez incapable de distinguer le mal en vous-même, vous ne le distinguiez encore nulle part.

— Vous êtes bon, dit-elle, avec une émotion qui la révélait.

Je repris :

— Oui, je comprends qu'il est étrange de demander ainsi sa main à une jeune fille, mais tout n'est-il pas étrange dans nos rencontres ? Quelque force mystérieuse nous a poussés l'un vers l'autre, ne le croyez-vous pas ? J'ai tant songé à vous, ces trois années.

— Vraiment ?

— Mademoiselle Lolla, vous n'épouserez pas le baron Fuster.

— Oh ! non, fit-elle avec rapidité en fronçant les sourcils.

— Je pars demain soir. Me laisserez-vous partir sans réponse ?

Elle sourit, et le coin de sa bouche se releva un peu :

— Vous partez toujours demain.

— Cette fois, je reviendrai. Je reviendrai vous chercher. Vous demandiez quelque chose de difficile, d'héroïque à accomplir. Je vous en offre le moyen.

Elle sourit encore, et son jeune visage en fut tout paré :

— Ce n'est pas héroïque, ce n'est pas difficile, ce que vous me demandez.

Et, confuse de s'être trahie, elle baissa les yeux pour ajouter :

— La valse est finie depuis un instant, monsieur. Reconduisez-moi.

— Déjà ?

— Demain, puisque vous partez, vous viendrez voir mes parents.

Nous n'échangeâmes plus d'autres paroles. Lorsque nous fûmes parvenus à sa place, je murmurai simplement :

— A demain.

Elle me salua avec cette grâce incomparable que la jeune fille aux oiseaux m'avait déjà donné l'occasion d'admirer. Elle ne dansa plus, et, peu après, se retira avec sa mère qui me parut pro-

tester contre ce départ précipité. Je n'avais moi-même plus rien à faire chez Mme Lineuil-Montant. Dans mon égoïsme amoureux, j'évitai Artix, et je revins à pied le long des avenues pour vivre plus tranquillement avec mon bonheur...

VII

LA COUVÉE

APRÈS s'être douché et changé, au sortir du tunnel, dans le hangar aménagé en cabines par les soins hygiéniques de la Compagnie, André Simières, heureux de revoir le jour, prit d'un pas rapide le chemin de son cottage. Le soleil avait disparu derrière la montagne trop proche. Dans ce vallon d'Iselle, il disparaît si vite. Mais sa trace lumineuse demeurait sur la pente opposée, dont elle dorait les rochers abrupts. Déjà les prairies que recouvrait l'ombre prématurément revêtaient cet air discret que donne la voilette aux jeunes femmes.

— Ici, pensa le jeune homme, l'été même n'est pas sans mélancolie.

Mais, pour sa part, il se livra tout à la joie quand il aperçut, au contour de la route, le cortège qui venait à sa rencontre, la voiturette aux mains d'Orsola, et Lolla qui activait la marche. Il ne remarqua plus que le soir attristait la nature et coupa à travers un champ pour gagner cinquante mètres. Lolla agitait son ombrelle inutile,

mais le bébé demeurait impassible sous la capote de sa voiture, ce qui n'empêcha point la jeune mère, après le baiser du retour, d'affirmer à son mari le contentement du nourrisson aussitôt qu'il avait aperçu son papa.

— Tu ne t'es pas ennuyée en mon absence ? demanda André à sa femme.

Il ne se souvenait déjà plus des carnets qu'il lui avait confiés.

Elle jeta un coup d'œil sur la servante qui les précédait et murmura :

— Je ne m'ennuie jamais sans toi.

— Ah !

— Non, puisque je pense à toi... Et puis, j'ai fait comme Clovis.

— Quel Clovis ? réclama le jeune homme que les fantaisies de Lolla amusaient.

— Mais le fier Sicambre.

— Tu as courbé la tête sur ta fille ?

— Non, j'ai brûlé ce que j'avais adoré.

— Que diable as-tu brûlé ?

— Mon fiancé tout simplement, qui vivait dans tes carnets.

— Tu as brûlé mes pauvres carnets. Pourquoi ?

Lolla étendit la main.

— A cause de celle qui est là dedans.

Elle montrait le bébé qui souriait à la triste montagne. André protesta :

— N'ai-je pas aimé tout de suite la jeune fille aux oiseaux ?

Elle lui prit la main sans aucun souci des gens qui passaient.

— Oh ! si... Et même je ne le méritais pas. J'avais été si hardie.

— J'avais deviné ton cœur, Lolla.

— J'aimais l'univers d'un si bel amour.

— Ne l'aimes-tu plus autant ?

Elle eut un radieux sourire et il ne trouva plus, en le cherchant, le petit signe de détresse que faisait jadis le coin de sa bouche.

— Si, dit-elle, mais mon amour s'est précisé.

C'était au détour de la route. Un instant ils seraient protégés contre les regards. Orsola, devant eux, poussait majestueusement la voiture. Il se pencha vers sa femme pour l'embrasser.

— Tu te souviens, murmura-t-il, du chemin des cèdres ?

Elle détourna la tête :

— Je rougis encore de moi.

— Pourquoi rougir, Lolla ? Pour un autre, tu ne serais pas revenue en arrière.

Vite elle se retourna, le visage illuminé :

— Tu ne m'as jamais dit une plus douce parole.

— Depuis que tu es ma femme, je l'ai pensé.

— Tu l'as dit, et c'est ma meilleure récompense. Maintenant, je ne rougirai plus de la petite jeune fille de Lausanne.

Et gravement elle ajouta en montrant de nouveau sa fille :

— Celle-ci, pourtant, sera mieux gardée.

— Regrettes-tu notre romanesque amour ?

— Non, mais je commence de trembler pour elle, et elle vient de naître. En somme, tu pouvais être un mauvais garnement.

— Merci.

— Je voudrais qu'elle fût moins excessive que sa mère. Nous autres, nous étions inquiètes, agitées, tumultueuses. Nous prenions le mouvement pour le bonheur. Le bonheur veut plus de calme.

Il enveloppa la petite mère et l'enfant d'un regard infiniment tendre :

— Oui, dit-il, chaque génération caresse l'espoir de mieux assurer les destinées de la suivante. Et chacune fait à sa tête.

— Ma fille m'écoutera.

— Qu'elle entende, comme toi, le langage que tu m'as appris, Lolla, à tenir aux jeunes filles.

— Quel langage ?

— Il ne faut pas leur offrir une vie facile, mais les estimer assez pour se confier à elles, et leur demander, avec leur amour, le courage, l'effort, l'endurance. Le bonheur est comme ces montagnes que nous voyons : il faut peiner pour les gravir, mais le soleil les baigne quand la plaine est dans l'ombre.

Lausanne, août 1904.

LA VISIONNAIRE

A M. René Doumic

LA VISIONNAIRE

I

LA FORÊT

DE la pointe sud du lac d'Annecy pour atteindre la forêt de Doussard, il faut compter deux heures de marche. Le village de Chevalines, éparpillé le long du chemin, et dominé par une petite chapelle qui garde un cimetière envahi par les herbes, est la dernière agglomération humaine que l'on rencontre avant de pénétrer dans l'assemblée des arbres.

Cette forêt de Doussard recouvre, comme une fourrure aux poils rugueux, le val étroit qui sépare la montagne du Charbon de celle de Vélan, et les pentes raides des deux côtés. Sa contenance dépasse trois cents hectares. Au fond du val coule un torrent, l'Yre, dont l'eau violente se rue toute blanche dans un fouillis vert, et bondit entre des roches que tapisse une mousse humide Un sentier l'accompagne, qui conduit au Martinet, hameau abandonné dont les pierres se descellent et les toits s'écroulent, ce qui compose

pour le voyageur un spectacle assez impressionnant dans cette solitude.

Le Martinet servait d'abri aux bûcherons, du temps qu'on exploitait les bois. Il y avait encore, çà et là, d'autres huttes, plus misérables, en écorce de sapin, pour le même usage. Car, si la forêt est épaisse et profonde, les arbres, pins sylvestres, pins noirs d'Autriche, épicéas, mélèzes, en sont jeunes, quoique de belle venue à cause du sol riche qui présente à sa surface une couche épaisse de terreau noir formé par les détritus de la végétation accumulés pendant plusieurs siècles. Ils ont pris la place des anciens rois de la forêt vierge, d'essence sapin, hêtre, orme et plane, dont la moyenne mesurait quatre mètres de circonférence et dont quelques-uns atteignaient jusqu'à sept et huit mètres, quand leur élévation était de quarante à cinquante.

— Ça, oui, c'était une forêt, proclament encore avec un grand air de supériorité les vieillards de Doussard et de Chevalines qui l'ont vue debout dans leur enfance.

Le musée d'Annecy conserve quelques rondelles de ces énormes troncs qui servent ainsi de témoins. La vieille forêt occupait, comme la nouvelle, les deux versants du val d'Yre qu'on appelle la Combe-Noire, et se divisait en deux cantons : la Fontaine-du-Fau sur la rive gauche du torrent et le Pré-du-Perrier sur la rive droite. Elle était la propriété indivise de quatre communes : Doussard, Chevalines, la Thuile et Entrevernes. Longtemps elle fut protégée par le respect et la supers-

tition des populations voisines qui redoutaient, si on la jetait bas, de voir dégringoler les deux montagnes dévêtues, et qui la savaient habitée par des loups, des ours, et aussi par d'affreux démons velus à quatre pattes que tel ou tel berger avait aperçus à la tombée de la nuit, sur la lisière. Mais le besoin d'argent finit par chasser la peur comme la vénération, et, le 30 juillet 1856, les syndics des quatre communes vendirent la coupe à la veuve Perravex, d'Alex, pour le prix de trois cent mille livres.

C'étaient des fûts splendides qui avaient supporté le poids des âges et dont les branches en voûte faisaient la nuit en plein jour. Quand on les sut condamnés à mort, tout le pays fut en fête. On allait débusquer les démons. Un grand banquet fut donné dans une clairière, à l'issue duquel les convives et la foule accourue, tandis que sonnaient les salves d'artillerie, acclamèrent la veuve Perravex qui, munie d'une hachette d'argent, porta le premier coup à la forêt vierge.

Comme la montagne, comme la mer, la forêt se défendit contre ses agresseurs. Le premier bûcheron qui l'attaqua eut la tête broyée par la chute d'un arbre. Les difficultés d'extraction et de transport rendaient l'exploitation onéreuse. Puis, tous ces gros bois se trouvaient atteints, non pas de pourriture précisément, mais de *roulure,* c'est-à-dire de fentes concentriques qui en compliquaient l'utilisation. En outre, il fallait construire des chars spéciaux, les troncs chargés défonçant les chemins. Tant et si bien que la

veuve Perravex, qui avait fait beaucoup d'embarras avec sa hachette d'argent, se trouva quasi ruinée et dut céder son marché qu'elle avait cru fort avantageux. Des procès s'engagèrent entre marchands de bois. A l'abri d'une armée de procureurs, d'avocats et de juges, la forêt put jouir d'une paix suprême.

— Ne me parlez pas de cette vierge, disait avec colère, en 1872 (seize ans après l'acte de vente), un entrepreneur qui avait beaucoup pâti de son commerce. C'est une vieille coquine qui ruine tous ceux qui ont affaire à elle.

En 1875, on apprit dans le pays qu'un nommé Delettraz, de Thônes, avait racheté la coupe et comptait reprendre l'exploitation. Il commencerait la première année, avec une équipe de quarante ouvriers. A cette nouvelle, vous pensez bien que tous les gars de Doussard et de Chevalines, et même de la Thuile et d'Entrevernes, s'agitèrent pour se faire embaucher. Le travail du bûcheron est assez rémunérateur et met de l'argent, voire de l'or, au bout des doigts, quand la terre ne fournit que le vivre. La forêt n'avait qu'à bien se tenir. Objet de la convoitise des hommes, elle serait bientôt monnayée. Les arbres menacés tinrent-ils conseil entre eux dans l'ombre qu'ils faisaient eux-mêmes ? Sans doute convinrent-ils d'observer la tactique qui leur avait si bien réussi, et qui était de précipiter leurs ennemis en des conflits inextricables comme les lianes qui s'enroulaient à leurs branches, car cette année 1875 fut le théâtre d'un drame effroyable dont on parle

encore sur les rives du lac d'Annecy à cause des circonstances mystérieuses qui l'entourèrent et dont on n'a jamais voulu admettre l'explication naturelle.

L'entrepreneur Delettraz avait à choisir un chef pour son équipe. Sans un chef qui fixe l'office de chacun et dirige la coupe, tout va de travers en forêt. Il faut un homme énergique et respecté : cette vie à l'écart, sans famille, sans femme, aigrit rapidement les caractères, crée des aversions, des haines qu'il s'agit de contenir, d'apaiser. Thomas Vieugy, de Chevalines, était tout désigné. A deux reprises déjà, ceux qui l'avaient employé s'en étaient bien trouvés. Cette fois, pourtant, les circonstances étaient moins favorables, premièrement parce que cet homme de cinquante ans venait de se marier, et en second lieu parce qu'il avait un rival qu'on prétendait plus habile, spécialement dans l'art d'abattre les plus gros fûts sans les détériorer. Ce rival, de son vrai nom se nommait Vincent Marini, mais on ne l'appelait que le Piémontais à cause de son origine. Installé depuis quelques années à Doussard, il avait trouvé le moyen de réussir dans toutes ses entreprises, sans exciter la jalousie. Il était beau parleur, insinuant, plaisant, toujours courbé en révérences ou démonstrations amicales, avide de sympathies, mais jamais embarrassé de prétextes, d'explications et de flatteries. Les cheveux luisants, les yeux luisants, les dents luisantes, il brillait de toute la figure, souriait, exprimait par sa mimique incessante mille sentiments divers.

tous pleins d'amitié. Cordial, complimenteur, caressant, il ne faisait jamais de mauvais marchés.

— Sera-ce notre Thomas, sera-ce le Piémontais ? se demandait-on à Chevalines.

Chevalines, qui touche presque à la forêt, s'attribuait des droits spéciaux, un privilège. Fournissant les premiers bûcherons, le village ne devrait-il pas fournir aussi le chef ? Nommer le Piémontais, c'eût été une injure, et l'on ne manquait pas de protester à l'avance contre un pareil drôle, le dimanche matin après la messe, et l'après-midi, pendant vêpres, dans les cabarets.

Un soir, — on était à la fin de mai, et le moment de partir en forêt était venu, — on vit passer dans Chevalines un monsieur grand et gros, bien nourri, le visage riche en couleur, qui s'informa de la maison de Thomas Vieugy. Plus de doute : l'entrepreneur Delettraz se décidait au mieux. De feu en feu courut la nouvelle, et tout le village qui est plus long qu'important suivit à pas de loup l'étranger.

Le village est bâti en pente et s'échelonne par petits groupes de maisons aux toits de chaume jaunâtre qui descendent bas. Celle de Thomas Vieugy était la dernière en haut, après l'enclos du cimetière et la fontaine publique que des noyers protègent. Assis sur un banc, le bûcheron mangeait sa soupe qu'il puisait dans un pot de grès rouge et dont il avalait à grand bruit les cuillerées. Sa femme, de temps à autre, paraissait sur le pas de la porte. Elle ne mangeait pas avec lui, mais allait et venait à son ménage. C'était une

mince créature grêle, fine, menue, jolie, toute jeunette, de cette petite espèce qui est peu estimée à la campagne où l'on préfère les belles chairs massives. Le soleil était couché, mais une lumière douce, à peine trempée de brume en bas, sur le lac, éclairait encore le flanc de la montagne jusqu'à la masse noire des arbres.

— Thomas Vieugy, c'est vous ? demanda l'étranger quand il fut parvenu à la hauteur de la maison.

— C'est moi, dit le bûcheron sans se lever, en toisant cet inconnu qui le dérangeait, tandis que, bien vite, la femme attirée gagnait le seuil et s'y fixait pour entendre.

— Je suis Delettraz, l'entrepreneur de Thônes.

— Ah !

Sur cette explication Thomas posa son pot lentement, prit toute sa taille et ôta son feutre. Il avait poussé droit comme un sapin, et ne s'était arrêté qu'à $1^{m},85$. Le buste bombé indiquait la force sans qu'il eût les épaules très larges, comme il arrive aux plus belles plantes humaines. Les yeux enfoncés et vifs, le nez busqué, la barbe grise lui composaient une figure autoritaire et grave. Dur pour lui, dur pour les autres, on l'estimait pour sa justice et sa franchise. Il ne regardait ni de côté, ni en arrière ; toujours devant, en face. Qui l'eût vu sourire l'eût jugé moins redoutable ; mais il ne souriait qu'à sa femme.

M. Delettraz, qui ne s'embarrassait point de longs discours, lui fit en deux mots sa proposi-

tion : il s'agissait de commander l'équipe en forêt, mais de prendre un sous-ordre, le Piémontais.

— Consent-il ? demanda Thomas Vieugy.

— Il consent.

— Il m'écoutera ?

— Il vous obéira. Il ne tarit pas en louanges sur votre compte.

— Oh ! les paroles...

— Enfin, acceptez-vous ?

— J'accepte.

— Marché conclu, fit M. Delettraz satisfait de la solution. Allons boire un verre.

Alors le bûcheron vit sur le seuil sa femme qui le regardait sans un mot.

— Pierrette, murmura-t-il, un peu déconfit.

Son absence durerait trois ou quatre mois : que deviendrait-elle pendant son absence ? Elle était orpheline, et lui-même n'avait pas de parents. D'un autre côté, un homme n'est pas un homme s'il refuse pour une femme de commander une expédition. Et la forêt, c'était l'aisance dans le ménage.

— Venez-vous ? insista M. Delettraz.

Thomas Vieugy lui montra la jeune femme qui ne bougeait pas plus qu'une borne, tandis que se décidait son sort :

— Et celle-ci ?

— Eh bien, elle vous attendra.

— Elle est seule.

— Il fallait lui faire un enfant. Les femmes, il faut toujours leur faire un enfant, pour avoir la paix.

Et l'entrepreneur éclata d'un gros rire. Mais le bûcheron et sa femme ne riaient pas.

— Diable, quelle figure vous avez, tous les deux ! Vous êtes le chef, emmenez-la. Elle préparera la polenta et le macaroni.

En quoi M. Delettraz montrait qu'il pouvait être bon marchand de bois mais n'entendait rien à l'existence des bûcherons en forêt. Thomas, qui la connaissait mieux, ne manifesta aucun contentement de cette proposition. Pierrette l'épiait sans parler. Il était le vieux mari d'une jeune femme.

— Je l'emmènerai, dit-il simplement, d'une voix maussade, après un silence qui lui avait permis de peser le pour et le contre.

Pierrette vint à M. Delettraz, lui prit la main et la baisa comme on fait aux reliques.

— C'est ça, embrassez-moi, conclut l'entrepreneur avec son même rire sonore.

Bon enfant, il aimait que tout le monde fût content autour de lui.

Thomas, penaud, baissait la tête. Il n'était pas très fier de sa résolution.

Cependant les gens du village, peu à peu, se rapprochaient du groupe, afin de savoir les nouvelles. Ils s'assemblèrent autour de la fontaine publique qui était proche de la maison de Vieugy. Un enfant grimpa debout sur le robinet de bronze. Quand on vit l'entrepreneur et le bûcheron se diriger de compagnie vers l'auberge, il n'y eut qu'une voix :

— Ça y est. Notre Thomas commandera la coupe.

Et chacun se sentit plein d'orgueil. Les femmes, qui avaient remarqué le geste de Pierrette, l'interprétaient comme un remerciement :

— La Pierrette va rester seule, dit l'une d'elles. Les jeunesses, faut pas les laisser courir.

Mais la femme de Thomas fut aussitôt défendue vertement :

— Celle-là, c'est une sainte du bon Dieu. Elle n'ose pas seulement saigner un poulet.

Pourtant, quand on sut, le soir, que, par traitement spécial, elle accompagnait son mari, ce qui ne s'était jamais fait, et que même elle habiterait dans le canton du Fau un vieux pavillon de chasse délabré que les seigneurs de Duingt avaient édifié jadis au cœur des bois pour traquer les ours et que les bûcherons avaient tant bien que mal restauré pour en faire la demeure de leur chef, on commença de murmurer :

— C'est égal. Pour que Thomas l'emmène, il faut qu'il ne soit pas rassuré sur son compte.

Et, dans la nuit qui venait, la grande forêt noire prenait un air menaçant.

II

LES BÛCHERONS

La paix régnait au camp des bûcherons dans la forêt de Doussard. Ils avaient élevé quelques huttes en écorce de sapin autour du vieux pavillon de chasse qu'habitaient Thomas Vieugy et sa

femme, et tracé un chemin qui rejoignait, au fond de la combe, le sentier pratiqué le long de l'Yre. Ces préliminaires terminés, ils avaient attaqué les arbres désignés pour la mort.

Le pavillon se composait de deux pièces, l'une grande, l'autre petite, qui donnaient jour sur le nouveau chemin par de larges fenêtres fermées d'un seul volet qui était difficile à remuer. La grande, pourvue d'un fourneau, des ustensiles nécessaires et d'une large table, servait de cuisine et de salle à manger ; l'autre, de chambre à coucher. Ce qui enchantait Pierrette, peu accoutumée à ce luxe, c'étaient de grandes glaces incrustées dans les boiseries qui ornaient les deux chambres, même la première, ce qui laisse à penser que le pavillon connut d'autres usages. Elle se voyait aller et venir, et son image lui tenait compagnie ; car elle se trouvait seule très souvent, ce qu'elle n'aimait guère. Quand les bûcherons rentraient du travail, ils l'entouraient en plaisantant. Elle, qui voyait dans leur retour la fin de son isolement, les accueillait avec de grandes démonstrations de plaisir. De vivre seule, femme, avec tous ces hommes barbus aux bras énormes à force de manier la hache, elle n'avait pas peur du tout. L'autorité du chef la couvrait. Sa jeunesse et sa frêle apparence lui valaient d'être protégée et traitée en enfant. Et puis, l'on n'en était qu'aux premiers temps de l'installation, quand chacun ne met pas malice à se réjouir d'être sans foyer. Elle aidait sans le savoir son mari dans la conduite de l'entreprise. Thomas Vieugy était juste, mais dur. Ceux

de Chevalines le respectaient ; ceux de Doussard, de la Thuile et d'Entrevernes, beaucoup moins. Il est vrai que ceux de Chevalines égalaient par le nombre ceux des trois autres communes. Elle avait donc à panser les blessures de vanité, en plus de celles que la coupe quelquefois dangereuse des arbres occasionnait. Avec sa douceur et sa gaieté de petite fille, elle s'en acquittait à merveille.

— Il fait plus clair chez nous, avait dit en parlant d'elle un des ouvriers qui exprimait le sentiment de tous. Cela signifiait qu'elle était un rayon de soleil.

Et l'entrepreneur Delettraz se frottait les mains :

— Jamais le travail n'a mieux marché. Et quand je pense qu'on me blâmait de leur laisser une femme. Celle-là les mène comme des petits moutons bien sages.

Mais Pierrette, qui ne redoutait pas les hommes, puisait dans sa cervelle une grande peur de la forêt. Elle n'y avait jamais pénétré avant sa réclusion forcée. Ces arbres trop hauts, trop chargés d'ombre, avec leurs troncs prodigieux, leurs branches relevées comme des bras, leurs racines qui soulevaient la terre comme des veines à fleur de peau, l'impressionnaient, l'inquiétaient. Elle les devinait hostiles et farouches. On les frappait, on les égorgeait, on leur arrachait les membres et l'écorce : comment supportaient-ils ces mauvais traitements ? Les plus rapprochés, en tombant, eussent écrasé net sa bicoque vermoulue : aussi ne les regardait-elle pas sans appréhension.

Ce voisinage lui causait mille frayeurs. Elle avait beau s'enfermer à double tour pour les empêcher d'entrer : elle se sentait leur prisonnière. Le soleil avait tant de peine à percer leur voûte qu'il ne parvenait pas à la délivrer. Elle n'apercevait plus jamais d'horizon. Ce lac, les montagnes, les prairies n'existaient plus. Quelque part, bien loin, à Chevalines, on voyait tout cela. A mesure que les jours passaient, elle s'enfonçait davantage dans l'ombre. Et, le soir, la prison se resserrait jusqu'à étouffer son cœur. Mais le soir, heureusement, son homme rentrait. Elle courait s'abattre sur cette large poitrine rassurante.

— Qu'y a-t-il ? demanda Thomas.

— J'ai peur.

— Toujours ?

— Toujours.

— De quoi ?

— Je ne sais pas. Des arbres.

— Bécasse.

Et, la porte fermée, le géant changeait de figure, enlevait sa femme en l'air, et, tout fier de la sentir si faible, lui si fort, il l'admettait à manger la soupe en face de lui, ce qu'il ne tolérait pas au village où l'usage exige que le maître soit servi à part.

D'ordinaire, la vie en commun, dans la forêt, n'allait pas sans orages. Or, les bûcherons s'étonnaient de leurs bons rapports. Il faut dire que cet état pacifique n'était pas dû seulement à l'influence de Pierrette. Le Piémontais s'en mêlait avec ses sourires de miel et de confiture. Cet

homme subtil et ingénieux pratiquait sans discontinuer l'art de séduire par le moyen des paroles et des mines. Le jour, il besognait ferme, et demandait conseil à Thomas Vieugy avec une déférence qui embarrassait le chef dont il réclamait les ordres et la direction pour le moindre coup de cognée. Il s'extasiait devant le travail des camarades, leur rendait toutes sortes de services, ne les louait jamais qu'au superlatif, avec une politesse toujours alerte et bourrée de formules caressantes. A la veillée, — très écourtée, il est vrai, chacun réclamant le sommeil, — il racontait de cocasses histoires dont il mimait tous les personnages, sans bouger de place, sans esquisser un geste, rien qu'avec sa figure mobile. Il plissait les joues, agrandissait ou rapetissait les yeux, gonflait ou amincissait les narines, et, par un privilège assez rare de la nature, il remuait les oreilles, ensemble ou séparément, et pouvait ramener en avant la peau du front au point de réunir les cheveux aux sourcils. Tant de dons miraculeux et une verve inépuisable, soulignée par un accent qui chantait et un léger zézayement, tenaient en haleine l'auditoire qui, pour dormir, devait lui enjoindre de se taire. Le dimanche, jour de repos, il apprenait aux bûcherons les jeux de son pays, entre autres la *mora* qui consiste à fermer la main, puis à la présenter brusquement en montrant un, deux, trois, quatre ou les cinq doigts, tandis que le partenaire crie au même instant le nombre de doigts tendus qu'il croit avoir deviné. Lui, rusé comme

un sorcier, indiquait sans faute le chiffre exact. Il gagnait ainsi quelques sous à chacun, juste assez pour ne fâcher personne et néanmoins arrondir sa paye.

En vain Thomas Vieugy avait-il tenté de résister à ce bavard. Ses dédains avaient fondu peu à peu comme le beurre au soleil. D'abord c'était un ouvrier incomparable ; puis il comprenait le métier comme personne, depuis l'abatage jusqu'au transport. A diverses reprises, il avait trouvé des solutions pour des cas embarrassants, ou plutôt les avait suggérées au chef qui avait pu s'en croire l'auteur et qui en tirait vanité. En sorte que ce rival qu'on lui présentait comme dangereux, il finissait par le traiter en ami plein de ressources qu'on a calomnié.

Quant à Pierrette, elle raffolait du Piémontais. Ne lui avait-il pas appris sept manières d'apprêter la polenta, qui est une pâte de maïs très appréciée en Savoie comme en Italie, et neuf de préparer le macaroni, ce qui permettait de varier l'ordinaire avec la même nourriture ? N'avait-il pas cloué, devant le pavillon, au plus gros sapin, à celui dont elle redoutait le plus les maléfices, une petite niche où elle avait installé avec une joie abondante une statue de plâtre colorié qui représentait la Vierge et l'Enfant Jésus ? En outre, il la faisait rire, en imitant les autres bûcherons, et jusqu'au grave Thomas, et aussi les commères de Doussard qui prennent le bateau pour aller vendre leurs volailles à la ville. Or, dans ce trou noir fermé par les arbres, trouvez donc des occa-

sions de rire ; et quand on est jeune, c'est nécessaire.

Quand vint septembre, cette belle idylle se gâta. La cause première en fut une lettre anonyme adressée à M. Delettraz qui lui signalait une faute assez sérieuse commise dans l'exécution de la coupe. Avec un arbre abattu à contre-temps, on avait bouché le chemin, ce qui retardait considérablement la descente du bois. L'entrepreneur vint sur les lieux, et gourmanda rudement Thomas Vieugy, auteur responsable, qui pensait réparer la faute en cachette avec un travail doublé. Le bûcheron, qui était fier, en eut le cœur ulcéré. Qui donc avait prévenu M. Delettraz ? L'écriture de la lettre n'indiquait personne, tous les paysans ayant même plume. Il soupçonna successivement chacun de ses ouvriers et le Piémontais. Mais le Piémontais, qui l'avait engagé dans cette aventure, se montrait si penaud et partageait sa rancune avec tant de sincérité qu'il abandonna cette piste.

Dès lors, un malaise secret pesa sur le petit monde de la forêt. Un traître, qui pouvait être le voisin, vivait parmi eux et demeurait inconnu. Pour raffermir la confiance réciproque, le Piémontais multipliait les facéties et les bonnes paroles. Ses plaisanteries, sa force comique et ses puissances de sympathie n'opéraient plus. Entre lui et ses compagnons un nouveau sentiment se glissait qui était la jalousie, une jalousie sournoise, inavouée comme son origine. Tous ces moines passagers de la forêt avaient fini par con-

voiter l'unique femme qui leur rappelait dans cette solitude leur foyer, cette Pierrette qui ne demandait qu'à rire et qui leur faisait fête à tous également. Également ? Tant qu'ils avaient cru à cette égalité, se surveillant les uns les autres, s'observant et se contenant, ils avaient pu se tenir tranquilles. Maintenant ils n'y croyaient plus. Visiblement, elle préférait le Piémontais. Quand elle le voyait, elle illuminait sa figure. Que lui racontait-il à mi-voix, en roulant des yeux blancs, en montrant des dents blanches, les cheveux collés à la tête et tout brillants d'une pommade infecte qu'elle flairait sans désagrément ? Du coup, on se rappela sa mauvaise réputation trop oubliée : n'avait-il pas mis à mal une fille de Doussard, et abandonné une autre d'Entrevernes ? Et cet idiot de Thomas Vieugy qui ne voyait rien ; bien plus, qui se liait de jour en jour plus étroitement avec le Piémontais !

Le fait est que Thomas Vieugy, si lent à vaincre sa répugnance, était devenu l'ami le plus intime de Vincent Marini. Sa mésaventure professionnelle avait ébranlé toute foi en lui-même. L'hercule était frappé de faiblesse morale, comme ces troncs magnifiques qu'il abattait et qui montraient à l'intérieur la fatale roulure. Il n'osait plus prendre de décisions. A tout moment il lui fallait consulter quelqu'un, et qui donc ? sinon le plus habile de tous, le plus retors et le plus poli, le Piémontais. De sorte que le Piémontais, placé en sous-ordre, se trouvait diriger la coupe. Il en profitait pour rendre visite au pavillon du

chef, et, quand celui-ci était absent, il l'attendait patiemment en causant avec Pierrette. Trois ou quatre fois, Thomas les surprit en tête à tête, riant de compagnie, gais comme des pinsons qui se moquent de leur cage. Il ne s'en méfia nullement. Les trente ans qu'il avait de plus que sa femme ne lui courbaient pas les épaules, et penser mal de Pierrette, qu'il avait recueillie orpheline et pauvre pour la mettre dans sa maison large à la place de sa mère, il se fût plutôt coupé les deux poings.

Mais, un matin, le facteur lui remit une lettre qui n'était pas signée et qui le fit changer de visage. C'était fatal. La première dénonciation anonyme produisait son effet de contagion dans ce milieu cloîtré qui, hors de la besogne physique, ne connaissait plus qu'une pensée. Thomas Vieugy ne confia son secret à personne, et épia son logis avec des ruses de renard à la chasse au lièvre. Ils étaient quarante et un sur quarante-deux à en faire autant, de sorte qu'ils se jetaient dans les jambes les uns des autres. Et tous ces manèges aboutissaient à se surprendre mutuellement avec Pierrette qui les accueillait de son même rire tranquille de fillette sortant de l'école. Quand le Piémontais se trouvait là, il est vrai qu'elle riait davantage. Mais il faut convenir qu'il avait la langue mieux pendue et le visage tout en grimaces.

— C'est une sainte, pensait Thomas qui avait envie de se battre lui-même pour se punir.

Un instant plus tard, il se tracassait de nouveau :

— Ou la pire des coquines. Avec les femmes sait-on jamais ?

Vis-à-vis de lui, elle n'avait point changé, assurément : toujours contente de le revoir le soir, toujours gentille avec un brin de respect, ce qui ne lui déplaisait pas jusqu'alors. Brusquement il interpréta ce respect comme un manque d'affection, et il compta ses années.

— Un jeune garçon, elle ne l'eût pas respecté. Je suis un vieux de l'âge de son père.

Et, après s'être beaucoup tourmenté, il éclatait en fureur.

— Tonnerre de Dieu, elle est ma femme tout de même.

Les arbres qui se trouvaient sous sa cognée à ces minutes-là connaissaient sa vigueur. D'un tour de main il eût ainsi brisé la chétive Pierrette, et cette créature de rien du tout le réduisait à l'état de loque, car il en perdait la tête, et la coupe marchait tout de travers.

Cependant, la défiance réciproque amenait peu à peu les bûcherons à cet état de tension nerveuse qui précède les orages. Amis de la veille, ils se haïssaient maintenant, et leur haine convergeait sur le Piémontais. Seul de tous, celui-ci conservait sa belle humeur, s'efforçait de dérider leurs faces de carême, et conseillait les opérations de Thomas Vieugy qui, proie d'une idée fixe, s'abandonnait à lui dans la direction des travaux afin de le fréquenter davantage, et, croyait-il, de mieux l'observer.

Était-ce septembre qui venait avec ses brusques

tombées de nuit favorables aux fantômes ? Était-ce l'épidémie de cette inquiétude qui rôdait autour d'elle ? ou l'agitation de son propre cœur ? Pierrette peu à peu perdit son rire.

— Mais ris donc, réclamait Thomas d'un air sombre.

— Je n'ai pas envie.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Regarde : la forêt avance.

Dans le soir plus rapide, on eût dit en effet que la forêt avait fait un pas en avant, contre le pavillon tout petit dans l'ombre, et comme tassé pour éviter les coups des branches allongées, pareilles à des poings tendus. Et Pierrette se signa :

— Jésus ! Marie !

Heureusement la statuette, agrippée au tronc d'un sapin par les soins du Piémontais, la rassurait contre les diables, les revenants et les loups-garous. Mais, un matin, la statuette fut trouvée à terre, brisée en morceaux.

— Il arrivera un malheur, assura Pierrette épouvantée.

Et Thomas répéta avec conviction :

— Il arrivera un malheur.

En plus de Thomas et de Pierrette, ils étaient quarante et un sur quarante-deux, plus brûlés de jalousie que de convoitise, qui songeaient en se levant comme en se couchant :

— Il arrivera un malheur.

Seul, le Piémontais, qui par-ci par-là arrachait encore un rire à Pierrette, continuait de se montrer jovial et caressant avec, toutefois, un petit

air satisfait dont on pouvait conclure qu'il n'avait pas à se plaindre de la destinée.

Et, malgré le désaccord de ses ennemis, la forêt vaincue retentissait sous la hache.

III

LE FANTÔME

C'ÉTAIT, pour les bûcherons, un matin de grand jour. On devait abattre le géant de la forêt dont le fût mesurait neuf mètres de circonférence. Avec une lame de fer, dite *passe-partout*, longue et dentelée, on commencerait de le scier ; puis, avec des cordes liées au sommet, on le ferait pencher, de façon à pouvoir enfoncer un coin dans la blessure. En viendrait-on à bout ? Il se dressait, isolé et farouche, dans une clairière, car on avait fait le vide afin que dans sa chute il n'occasionnât pas de dégâts. Ses racines soulevaient la terre, autour de sa base, comme des serpents qui se tordent. Toutes sortes de plantes parasites enroulaient son énorme tronc, et de ses branches relevées en gestes bénisseurs pendaient des mousses étranges, sorte de chevelure verte aux tresses défaites. Ainsi dégagé des arbres voisins, il prenait mieux sa taille et montrait toute sa superbe. Des siècles avaient collaboré à sa grandeur. Il plongeait dans les profondeurs du passé, et la pointe de son mât, dominant les autres feuillages, ressemblait, de la lisière, à une aigrette posée sur les futaies confuses.

Bien que saturée des émotions forestières, l'équipe le considérait avec admiration, et non sans une crainte superstitieuse. Comment supportera-t-il l'assaut ? Tomberait-il bénévolement, du côté qu'on lui indiquerait, ou résisterait-il jusqu'au bout ? Solennel et majestueux, ce vieillard menacé, privé alentour de ses compagnons, impressionnait ses bourreaux. Lui avait-on mesuré un lit assez large ? On lui attribuait cent cinquante pieds d'élévation : ne les dépassait-il pas ? Et chacun se promettait de fuir au moment de sa mort qui pouvait être mortelle.

Thomas Vieugy s'était levé le premier afin de prendre les dernières dispositions de combat, et de s'assurer de l'état des engins, haches, coins, scies et cordes. Il jouait une grosse partie. M. Delettraz voulait assister à l'opération, et lui avait donné rendez-vous sur les lieux, c'est-à-dire au bas du canton du Fau, près du torrent, à une heure de marche des cabanes. Or, l'entrepreneur remarquerait sans nul doute la mauvaise direction de la coupe dont le bûcheron se rendait tardivement compte. En outre, il fallait agir avec précaution pour ne pas abîmer le fût qu'un géomètre devait mesurer et décrire, et dont une rondelle, taillée dans la partie inférieure, devait être envoyée au musée d'Annecy pour perpétuer le souvenir des monstres de Doussard.

Dès qu'il fut sorti, le Piémontais se glissa dans le pavillon avec des mouvements de couleuvre. Pierrette, dans sa cuisine, préparait déjà le repas du matin. Elle n'était vêtue que d'un jupon court

et d'une mauvaise camisole mal fermée. Comme elle remuait les sarments qui grésillaient avec un grand bruit, elle n'entendit pas ouvrir la porte et se sentit embrassée et serrée avant d'avoir vu personne. Épouvantée, elle cria, hurla, rua, se démena ; mais l'autre la tenait fort. Elle ne se calmait point, on pouvait venir : il relâcha l'étreinte.

— Eh bien, quoi ? demanda-t-il sans perdre son sourire insinuant. Voilà-t-il des affaires ! Vous n'y pensiez peut-être pas, non, par tous les diables, quand vous me mangiez de vos deux yeux, pécore ?

A moitié évanouie, Pierrette, affalée sur un banc, attendait que son souffle revînt :

— Mon homme, finit-elle par dire. Attendez. Vous verrez ses poings.

Le Piémontais ne cessa pas de rire devant cette menace :

— Thomas ne saura rien.

— Pourquoi ?

— Vous ne lui direz rien.

— Pourquoi ?

— Parce que, si vous bougez, M. Delettraz le jette à la porte et me met à sa place.

— Pourquoi ?

— Ça, c'est mon secret.

Thomas Vieugy, qui rentrait, les trouva ainsi dans la cuisine, lui tranquille, la bouche ronde comme pour siffler, elle terrorisée et la camisole en désordre.

— Toi, que fais-tu ici ? dit-il à Vincent Marini.

— Tu vois, j'invite ta femme à la fête. Un arbre pareil : tu seras aux honneurs.

— Ça ne te regarde pas. Va te préparer. File.

Mais, quand il fut seul avec Pierrette, le bûcheron mangea sa soupe rapidement, sans parler. Il prit son feutre et voulut sortir. Elle se précipita :

— Tu pars. Quand reviendras-tu ?

— Ce soir.

— Tard ?

— Tard probablement. M. Delettraz est là-bas.

— Voilà ton sac avec le dîner.

— Bien.

— Embrasse-moi.

Il ne répondit pas à cette invitation, et Pierrette dut se jeter à son cou.

— Femme, murmura-t-il seulement.

Elle pleura.

— Pourquoi pleures-tu ?

— Je ne sais pas. J'ai peur.

— De quoi ?

— De tout.

Il la regarda longuement, sans colère, mais ne l'embrassa pas. Qu'avait-il vu ? Que savait-il ? Rien. Il pouvait tout croire ou ne rien croire, écraser cette femme ou la serrer sur sa poitrine. Dans sa cervelle lente, il ne trouvait pas la solution, et ses bras pendaient, inertes, inutiles, rebelles aux coups, rebelles à l'étreinte. Elle n'osait parler davantage, bâillonnée par la menace du Piémontais.

Sur le seuil, ils virent devant eux, entre les arbres, des lueurs rouges.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle effrayée. La forêt brûle ?

— Non, c'est le jour.

— Le jour ? C'est du feu ou du sang.

— C'est le jour. Quand le soleil se lève rouge, c'est mauvais signe. Nous aurons de l'orage ce soir.

— De l'orage ce soir ? Rentre avant. J'ai peur. J'ai peur de l'orage. Écoute, Thomas, fais une prière. La Vierge est là, tiens, devant nous. Je l'ai recollée.

Elle lui montrait le petit oratoire suspendu au sapin le plus rapproché. Il ne se souvint que de l'intervention du Piémontais qui avait accroché là cette niche.

— Non, fit-il, je n'ai pas envie.

Scandalisée dans sa piété, elle insista en tremblant :

— Il faut prier, Thomas. J'ai peur.

Déjà il s'écartait. Il se retourna et demanda :

— Pour qui ?

— Pour toi, donc.

— Moi, je n'ai pas peur.

Un arbre cacha son homme à Pierrette. Elle ne vit plus que les sapins menaçants et chargés d'ombre qui la retenaient captive, et de-çà de-là, rarement, entre les branches, les taches sanglantes qui l'effrayaient. Puis deux par deux, trois par trois, les bûcherons défilèrent devant sa maison, en lui laissant un adieu, non plus joyeux comme autrefois, mais rude et défiant :

— Bonjour, madame Pierrette.

— Bonjour, madame Pierrette.

Elle inclinait la tête, mais ne répondait pas. Ils remarquèrent sa gravité, son air préoccupé, au

lieu du rire habituel dont elle les saluait, et chacun s'en irrita comme d'une injure. Le Piémontais passa en ricanant, seul, en avant du dernier groupe. Ils furent quarante et un à le regarder de travers quand il ricana.

Leurs pas amortis par les mousses du sentier, Pierrette ne les entendit pas longtemps. Attentive, elle écouta leurs voix qui résonnaient encore en arrière, vers elle. Puis la solitude à laquelle elle n'avait jamais pu s'habituer l'entoura, et ce fut comme si les arbres se rapprochaient. Elle ferma la porte à double tour. Bien que l'air du matin fût doux et presque chaud, elle ferma les fenêtres. Elle eût fermé les volets, quitte à allumer sa lampe, si elle avait pu, toute seule, en remuer le bois, trop lourd. L'effronterie du Piémontais, le mauvais départ de Thomas l'avaient laissée la bouche sèche, la gorge serrée, les jambes molles. De tous ces hommes qui la courtisaient, elle n'avait jamais soupçonné le désir, parce qu'elle-même ne songeait à rien, hors de sa tranquillité conjugale. Voici que brutalement elle comprenait tout ce qu'il y avait d'équivoque dans leurs façons, et ajoutait à ses craintes chimériques une peur réelle, pire encore.

Elle passa la journée dans une horrible détresse, à redouter le moindre bruit, le moindre heurt contre les vitres, contre la cloison, comme si l'un ou l'autre des quarante-deux allait revenir pour s'emparer d'elle. Ou bien elle imaginait des rixes entre eux. Elle se maudissait d'être venue dans la forêt ; elle regrettait de n'être pas vieille,

borgne, bossue, bancale, bonne pour décourager les convoitises et goûter la paix du monde ; et, se souvenant d'une sordide pauvresse dont la vue l'avait dégoûtée, elle l'envia.

Pourtant sa petite figure avait retenu Thomas. Hors Thomas, un homme n'était pas un homme à ses yeux. Il était son chef et son maître. Il la nourrissait, l'habillait, la couchait. Il l'avait reçue de la misère avec bonté et plaisir. Alors, pourquoi cette jalousie concentrée, que le matin même elle avait surprise quand les paroles mystérieuses du Piémontais l'avaient empêchée de parler ? Ces deux hommes qui ne se quittaient pas, qu'on voyait toujours coude à coude, se détestaient, se haïssaient, elle le devinait maintenant. La journée se passerait-elle sans orage ? Il faisait une chaleur pesante qui présageait un mauvais soir. Les nerfs tendus, tordus, crispée et ployée par l'angoisse, elle les voyait là-bas distinctement, tous les deux, qui se lançaient de mauvais regards, qui se guettaient l'un l'autre, qui se prenaient à la gorge pour s'étrangler. Tantôt son mari avait le dessus, tantôt c'était le Piémontais. Ah ! il y avait un mort. Lequel des deux ? Le ciel rouge du matin l'avait annoncé.

Ainsi rêvait-elle dans le jour suffocant, sans même tenter de chasser tous ces fantômes. A midi, elle ne prit qu'une maigre nourriture, les aliments ne passant que par tout petits morceaux. Exténuée, elle compta les minutes pour avancer le temps qui, en ramenant les bûcherons, la délivrerait de ses cauchemars.

A cinq heures, un grand vent se leva qui redoubla sa frayeur en agitant furieusement les branches des arbres autour du pavillon, surtout en donnant une voix lugubre et profonde à la forêt. Les sapins s'avançaient et reculaient avec des plaintes, des gémissements de blessés, ou des hululements de chouettes. Elle se crut entourée d'une armée de revenants qui criaient leurs souffrances et réclamaient des prières. Involontairement elle se trouva agenouillée et puisa quelque réconfort à réciter son chapelet.

A six heures, la nuit tomba. Elle tombe plus vite en forêt. Personne n'était rentré. Pourtant on n'y voyait plus assez clair pour le travail. Alors l'orage qui menaçait dès le matin et que le vent annonçait éclata en tempête. Une trombe d'eau s'abattit sur les arbres, frappant les branches avec un bruit sourd et rebondissant sur le sol. Des éclairs violets déchirèrent l'ombre noire, détaillant tout à coup, avec une précision surprenante, quelque recoin obscur. Le pavillon tremblait, et, par rafales, chassant la pluie qui revenait en hâte, le vent continuait de gémir, de hululer.

Pierrette s'enfuit dans la seconde chambre, s'assit sur une chaise, se cacha le visage dans les mains pour ne rien voir. A sept heures, des coups donnés à la porte d'entrée la firent sursauter de crainte et d'espérance :

« C'est Thomas... ou l'autre. »

Elle courut, mais demanda par précaution :

— Qui est là ?

— Nous.

— Vous, qui ?

— Jacques et Jean Cottin.

— J'ouvre.

Les frères Cottin étaient les plus jeunes ouvriers de l'équipe. Ils s'étaient sauvés les premiers.

— Et Thomas ?

— Il est en arrière, avec M. Delettraz.

Dehors, il fallait crier pour se faire entendre. Elle les introduisit dans la cuisine pour les interroger mieux :

— Eh bien, la journée a été bonne ?

—Non.

— Que s'est-il passé ?

— Quand le vent s'est levé, l'arbre tenait encore. Alors l'orage l'a fait tourner, et le tronc s'est fendu et brisé de travers.

— Et après ?

— Après ? Le tronc est abîmé.

— Ce n'est pas votre faute.

— Non, bien sûr.

— Et Thomas, que dit-il ?

— Il n'est pas content. C'est ce Piémontais du diable.

— Le Piémontais ?

— Le Piémontais avait indiqué un autre moyen d'abattre l'arbre. M. Delettraz lui donne raison. M. Delettraz n'est pas satisfait de la coupe.

— Alors ?

— Alors, on ne sait pas ce qui va se passer.

— Ah !

Les deux jeunes gens la dévisageaient avidement, plus jaloux qu'amoureux. Ils attendaient un mot en faveur de Thomas Vieugy. Car un mari est un mari, et ils adoptaient sa cause contre l'autre, l'affreux rival, le « Piémontais du diable ». Ce mot, Pierrette absorbée ne se hâtait pas de le prononcer. Maintenant, elle n'avait plus peur pour Thomas, elle avait peur de Thomas et de ses colères. Si elle allait le chercher ? Mais non, dans la nuit noire, elle ne trouverait pas le chemin. Aucune lanterne ne tiendrait contre le vent.

— Il va revenir ? demanda-t-elle pour se rassurer.

— Qui ?

— Thomas, donc.

— Sûrement. A moins qu'il ne se soit mis à l'abri.

C'était Jacques, l'aîné, qui répondait. L'autre regardait la femme. Ils se levèrent ensemble.

— Bonsoir, madame Pierrette.

— Vous partez déjà ?

— Dame, nous sommes mouillés. Et puis, en voilà d'autres.

Du seuil de la porte, Pierrette guetta les ouvriers. Tantôt elle les reconnut aux éclairs, tantôt à la voix. Elle en compta quarante et un. Thomas et le Piémontais manquaient.

— Et Thomas ? réclama-t-elle au dernier qui était Aimé Tardy.

— Il s'est arrêté avec M. Delettraz.

— Il va venir ?

— Pour sûr.

Et l'homme, soit pour prolonger la conversation, soit pour diminuer une inquiétude qu'il devinait, ajouta :

— A moins que M. Delettraz ne l'emmène coucher à Doussard.

Elle n'osa pas demander : « Et le Piémontais ? » Celui-là n'était pas le chef ; il n'avait pas de raison de rester avec l'entrepreneur. Pourquoi n'était-il pas encore revenu ? Malgré les sautes du vent qui lui envoyaient de la pluie en plein visage, malgré l'ombre sinistre que trouait par intervalles une lumière aveuglante et plus tragique encore, elle demeura longtemps, les yeux grands ouverts, l'oreille tendue, dans l'angoisse et l'épouvante. Brisée, elle rentra et s'alla terrer, comme une bête traquée, dans la seconde chambre. Là, elle s'assit, tournant le dos à la fenêtre, tantôt pliée en deux, tantôt redressée et hagarde. Par instants, de fatigue elle s'assoupissait, mais c'étaient de courts sommeils agités. Dehors, l'orage redoublait de violence. Thomas avait dû chercher un abri, ou bien avait suivi M. Delettraz à Doussard.

Tout à coup, elle poussa un grand cri, se leva et retomba assise. Elle avait eu une vision si horrible et si nette que son corps en était secoué convulsivement et qu'elle ne se sentait plus la force de remuer les membres.

Une heure, peut-être deux heures plus tard, quand Thomas Vieugy rentra, tout trempé de pluie et de sueur, il poussa la porte qu'elle n'avait pas fermée au verrou, et trouva sa femme à

demi morte à la même place. Il l'appela, la secoua. Elle se réveilla de sa torpeur, mais ne le reconnu pas tout d'abord et voulut le chasser. Au lieu de s'en irriter, il recula devant elle. Puis elle se redressa, et d'un grand élan vint s'abattre contre lui en pleurant :

— Thomas, Thomas, c'est toi, c'est bien toi ? Comme tu rentres tard !

Avec douceur il s'en excusa :

— Oui, je me suis abrité contre la tempête. Mais il y a déjà longtemps que je suis rentré. Tu dormais, tu ne m'as pas entendu. Et puis tu rêvais, tu ne m'as pas reconnu.

Elle se toucha le front des deux mains, comme pour soutenir la tête trop lourde :

— Est-ce que je dormais ? Est-ce que je rêvais ?

— Bien sûr. Tu ne m'as pas reconnu.

Elle poussa un grand cri :

— Ah !

— Quoi donc, Pierrette ?

— Je me souviens. C'est affreux. J'ai vu...

— Qu'as-tu vu ? parle.

Thomas, impatienté, la regardait avec colère et lui parlait d'une voix rude.

— Ne sois pas méchant, supplia-t-elle. Tu es tout blanc, tu es gelé, tu as froid. Je vais rallumer le feu pour te réchauffer.

— Non, je me coucherai. Qu'as-tu vu ? parle.

— J'ai vu le Piémontais...

— Il est revenu ?

— Non, c'était un cauchemar. Tu comprends. J'ai vu le Piémontais qu'on assassinait.

— Qu'on assassinait ? Tu es folle. Qui ?

— Je ne sais pas.

— Si tu as vu la victime, tu as vu l'assassin.

— Non, il me tournait le dos. Il lui a fendu la tête d'un coup de hache. L'autre est tombé. Et je n'ai plus rien vu.

— Où cela s'est-il passé ?

— Ici.

— Comment, ici ? Où étais-tu ?

— Là. Je regardais le mur, et j'ai vu cette chose horrible.

— Tu es folle. Tu regardais le mur.

— Il y avait, derrière, un hêtre avec une branche cassée.

— Tais-toi : tu es folle.

Les yeux fixes, elle regardait son homme sans le voir. Elle suivait sa pensée. Deux ou trois fois encore, elle se passa la main sur le front.

— J'ai eu peur tout le jour, Thomas. Et puis, cet orage. Et toi qui ne rentrais pas.

— C'est ça. Tu as eu peur. Et puis l'orage. C'est un fantôme.

Elle reprit doucement :

— Un fantôme. Mais tu es là. Maintenant, je n'ai plus peur. Maintenant, je suis contente.

Et rassurée, épuisée aussi, elle s'endormit.

IV

LA SUITE D'UN RÊVE

Le lendemain, quand Pierrette s'éveilla, plus tard que de coutume, Thomas était déjà parti. Dans son sommeil lourd, elle avait eu la vague sensation qu'il s'était agité à côté d'elle. Elle s'habilla en hâte, sortit et chercha du secours, à cause de son cauchemar qui lui revenait. Les huttes étaient vides. Elle trouva enfin les frères Cottin, plus Aimé Tardy, qui s'appelaient et se pressaient.

— Avez-vous rencontré Thomas ? leur demanda-t-elle.

— Thomas ? avant le jour il nous hélait.

Et Tardy ajouta :

— Pas bien luné, le patron. C'est rapport à M. Delettraz.

Puis en chœur ils la saluèrent :

— Bonjour, madame Pierrette.

La hache sur l'épaule, ils prirent le sentier pour aller rejoindre leurs camarades. Mais Jacques, après deux ou trois pas, retourna en arrière pour interpeller méchamment la jeune femme :

— Vous savez, le Piémontais...

— Eh bien, quoi ?

— Il n'est pas rentré.

Elle répondit :

— Qu'est-ce que ça me fait ?

Mais il la vit changer de couleur. C'était ce

qu'il voulait voir. Enragé de colère, il lui cria en s'éloignant de nouveau :

— Il est allé trouver une fille de Doussard.

Son frère Jean, qui avait entendu, marcha à sa rencontre :

— Tais-toi.

Et ils s'en allèrent en se disputant. L'amour faisait son œuvre de haine et de jalousie.

Il n'est pas rentré : Pierrette, avec ces mots plantés dans sa mémoire comme des flèches dans une cible, demeurait interdite, anéantie, au milieu des huttes désertes, sous les sapins et les hêtres qui s'égouttaient et dont l'orage avait tordu ou fracturé bien des branches. Et s'*il* était mort ? et si on *l*'avait assassiné ? Elle avait vu, elle voyait encore le geste qui lui fendait la tête. Évidemment, elle n'avait pas pu le voir de ses yeux réels : comment l'aurait-elle vu dans sa maison ? Mais, superstitieuse et craintive, elle croyait aux apparitions et aux fantômes, à l'âme des morts qui revient pour réclamer des prières, aux pressentiments, aux sorciers, au mauvais œil, au danger que présagent les corbeaux, les poules noires, le nombre treize, en un mot à tous les mystères. Et, à cause de cette crédulité, elle tremblait. Pourquoi, d'ailleurs, était-ce précisément *lui* qui de la nuit n'était pas rentré ? Péniblement elle se traîna jusqu'au petit oratoire qu'il avait fixé au tronc d'un sapin. Elle invoqua la Vierge et, sa jeunesse aidant, elle se persuada qu'elle n'avait fait qu'un mauvais rêve, et que le Piémontais se trouvait, pour sûr, à Doussard.

« Jacques le sait bien. Il paraît qu'il fréquente une fille là-bas. »

L'idée qu'*il* fréquentait une fille à Doussard était agréable à cette innocente.

Une fois par semaine, le facteur montait aux cabanes. Il apportait généralement à Thomas Vieugy des instructions de M. Delettraz, et des lettres pour l'un ou l'autre. A Pierrette qui lui offrait un verre de cidre, il racontait les nouvelles de la plaine, mariages, naissances, enterrements, et aussi les petits cancans auxquels une bonne paysanne n'est pas insensible. Volontiers il perdait une heure avec elle à causer de ceci et de cela, et il rapportait en bas ce qui se passait en haut. Par lui, tout le monde savait, à Chevalines, que Pierrette Vieugy mourait de peur dans la forêt et s'attendait à chaque instant à voir le diable descendre d'un arbre.

C'était son jour. Après avoir parlé d'une chose et puis d'une autre, Pierrette ne put se tenir de lui demander :

— Et le Piémontais : l'avez-vous rencontré ?

— Justement, j'ai une lettre pour lui.

Et il cligna de l'œil avant de donner des détails en bon facteur qui est au courant de toutes les correspondances :

— C'est de Josette Tappaz. Vous connaissez bien, à Doussard. Il lui a fait un mioche. De temps en temps, il lui revient.

— A Doussard ? insista Pierrette. Il a dû la visiter hier soir.

— Pas du tout. Josette m'a remis sa lettre ce

matin, de grand matin. Elle est vaillante à l'ouvrage, on ne peut pas dire.

— Et Josette ne l'avait pas vu ?

— Non. Mais qu'avez-vous, madame Pierrette ? A cause de ce Piémontais, elle avait les sangs quasi tournés. Le facteur, que tourmentait la curiosité professionnelle, flaira quelque aventure. Il insista tant et si bien qu'il apprit le cauchemar de Pierrette, et aussi, coïncidence bizarre, que personne ne savait ce que Vincent Marini était devenu depuis la veille. Soulagée de son secret, la femme de Thomas ne s'arrêta plus dans le récit de ses frayeurs. Il les subit toutes, et il y en avait pour trois mois, de sorte que, fortement influencé par cette série noire de faits surnaturels dont il connaissait déjà la plupart, mais qui se trouvaient, cette fois, ramassés en faisceau, le facteur commença de jeter des regards soupçonneux sur les arbres voisins qui avaient un air plus désolé que terrible, avec leurs branches cassées et mouillées, et finalement il prit brusquement sa sacoche et s'en fut, tandis que Pierrette, impressionnée elle-même par le son de sa voix, courait s'enfermer.

Après le facteur, ce fut le tour du muletier qui apportait les provisions. Pierrette le questionna comme l'autre :

— Avez-vous vu le Piémontais ?

Son cauchemar était si lourd à porter qu'elle cherchait à s'en débarrasser à tout prix et que l'homme de peine, bon gré mal gré, dut en recevoir une part. C'était un vieux paysan, peu

loquace, auditeur mal complaisant, et qui d'habitude ne s'intéressait qu'à ses bêtes. Mais la confidence qu'il reçut ébranla son indifférence. Tout le long du retour, il craignit de découvrir un cadavre derrière les arbres, et, pour distraire sa pensée, il frappait son mulet d'un air menaçant. Il ne se sentit réellement tranquille qu'à l'orée des bois.

A Chevalines, qui était son village, il voulut faire l'important devant sa femme. Mais celle-ci lui raconta toute l'histoire, et bien plus complète qu'il ne la savait. Déjà le facteur semait aux quatre vents le récit de Pierrette, avec les facilités et le prestige que lui donnait son métier pour pénétrer dans les maisons. Questionné, il précisait, il amplifiait, afin de ne pas rester court. Et, de Chevalines, il était descendu sur Doussard d'un pied léger.

Le soir, à la veillée, on ne parla dans les deux villages que de la vision de Pierrette Vieugy, et de l'assassinat du Piémontais que personne ne mettait en doute. Quand les gens vous apparaissent à distance, ce n'est pas pour se divertir, n'est-ce pas ? c'est que la mort les prend par le bras d'une manière ou d'une autre, le plus souvent par accident ou par crime : ils sont en danger, ils réclament du secours, c'est connu, et Dieu leur permet d'avertir.

A Chevalines, on rappelait principalement les accointances que la femme de Thomas avait toujours eues avec l'autre monde, ses frayeurs inexplicables, son habitude de se signer pour un oui et

pour un non, ses pèlerinages aux oratoires du voisinage, et les peurs qu'elle avait du diable dans la forêt. Le Piémontais récoltait peu de sympathies et l'on ne s'apitoyait guère sur son sort. Tout au plus jugeait-on indispensable de le retrouver pour l'ensevelir en terre chrétienne. Était-ce même bien nécessaire, un tel coureur de filles, et qui n'ôtait pas son chapeau devant les croix, et qui plaisantait jusqu'à la religion? Pour l'assassin, personne n'accusait personne. Il fallait d'abord que la gendarmerie arrêtât quelqu'un : alors, ce serait différent, on s'en occuperait. Mais, ces affaires de justice, il est toujours prudent de ne point s'en mêler avant que les autorités n'aient découvert un coupable.

L'état d'esprit n'était pas le même à Doussard. Le Piémontais y comptait beaucoup d'amis, et spécialement dans les cabarets dont il était le boute-en-train, et qui font l'opinion. Toutes les ménagères, que ses gentillesses et sa jovialité avaient conquises, excitaient encore leurs maris. On ne savait rien qu'une imagination de bonne femme dans un bois, et l'on s'invitait mutuellement à requérir la gendarmerie, à courir au parquet d'Annecy, à organiser une grande battue dans la forêt. On secouait le maire, l'adjoint, les conseillers municipaux, le garde champêtre qui n'osaient pas agir et tergiversaient par une crainte instinctive de la justice. Bien plus, on accusait. On accusait nettement ceux de Chevalines qui est la commune rivale.

— Ils ont mauvaise tête.

— Ils ont fait le coup.

— Ils jalousaient notre Piémontais.

— Parbleu, notre Piémontais était plus habile qu'eux tous.

— Y compris Thomas Vieugy.

— Nous le vengerons.

Et chacun levait son verre avec des gestes de menace. A l'appui de cette accusation, on invoquait le retour de M. Delettraz, la veille, par l'orage, et ce qu'il avait raconté de la mauvaise direction de la coupe. Une âme charitable informa Josette Tappaz du malheur qui l'atteignait plus particulièrement. Celle-ci, qui gardait l'espoir d'épouser Vincent Marini et de légitimer son gosse, accueillit la nouvelle avec fureur. La honte et la misère lui étaient laissées pour compte par cet enjôleur qui, brusquement et sans retour, se dérobait à ses engagements. Préoccupée avant tout de l'enfant et d'elle-même, elle ne voyait dans cette mort tragique qu'une injure personnelle. Au lieu de se terrer dans son coin, pressée de crier comme les bêtes à qui l'on fait du mal, elle parcourut le village en hurlant, ce qui acheva d'impressionner la population.

Le lendemain, le brigadier de gendarmerie qui résidait à Doussard, fort inquiet de son initiative mais poussé de tous côtés, prit sur lui d'envoyer un gendarme en forêt demander aux bûcherons si l'on avait retrouvé, mort ou vif, Vincent Marini. Le messager fut quarante et une fois mal accueilli, car, en conscience, il voulut interroger tout le monde.

— Cherche-le, ton Piémontais.

— Nous n'en avons pas la garde.

— Va chez toutes les filles du canton.

On eût dit qu'ils s'entendaient pour le berner. Plus conciliant, Thomas Vieugy expliqua qu'on n'avait pas revu, en effet, Marini depuis l'avant-veille au soir : l'orage avait dispersé l'équipe, et on le supposait parti avec M. Delettraz. Enfin le gendarme s'adressa à Pierrette afin de rapporter, lui aussi, sa version de la visionnaire ; mais il n'en put rien tirer.

— Les songes qu'on fait la nuit, lui répliqua-t-elle, ça n'a pas d'importance.

Il rédigea un procès-verbal que le brigadier transmit à son chef hiérarchique à Annecy et qui n'y parvint que le lendemain. Ce même jour, l'adjoint, désireux de supplanter le maire dont l'inertie était sévèrement blâmée dans la commune, alla s'embarquer au Bout-du-Lac et rendre visite au procureur de la République. On ne peut pas dire qu'il fut bien reçu. Quand il entreprit de raconter avec une conviction touchante l'histoire de la vision qui annonçait l'assassinat, le chef du parquet, trop généreux pour garder tout seul son rire, appela son substitut, le greffier, et même le commis greffier, afin de leur en faire part. Devant tout ce personnel, le paysan effarouché dut reprendre son récit qui excita la verve de ces messieurs, sauf du substitut, lequel, malgré les sarcasmes, intervint en sa faveur, car il s'adonnait aux sciences occultes, et croyait aux phénomènes de communications invisibles et à dis-

tance. Le procureur prit le jeune homme en pitié :

— Vous voyez d'ici, mon ami, comme on s'amuserait en haut lieu (ce qui le préoccupait en toute occasion) d'une instruction qui aurait à sa base un songe... Soyons sérieux. Il n'y a, pour le moment, qu'à attendre le retour de ce Piémontais. Un étranger, d'ailleurs.

Et, se tournant vers l'adjoint, il ajouta avec condescendance :

— Il reviendra, soyez sûr. On peut aussi le chercher dans la forêt. Il a pu être victime d'un accident, le soir de l'orage, être foudroyé sous un arbre, par exemple. Enfin, débrouillez-vous. Quand vous aurez des indices plus graves nous marcherons.

L'adjoint déconfit organisa bien quelques recherches, mais ses compagnons et lui-même avaient peur, et l'on n'alla pas bien loin. Cependant, un jour, deux jours, trois jours passèrent, et l'on sut, par un nouveau messager, que le Piémontais n'avait pas reparu, ce qui, tout compté, formait un total de cinq jours et cinq nuits d'absence. Nul ne doutait de l'assassinat, pas plus à Chevalines qu'à Doussard, puisque Pierrette Vieugy avait reçu un avertissement surnaturel qui coïncidait avec la disparition ; mais, à Chevalines, on en avait pris son parti, tandis qu'à Doussard, les têtes s'échauffaient et l'on commençait de bafouer l'autorité récalcitrante.

Sur de nouveaux procès-verbaux et de nouvelles réclamations de la municipalité, le subs-

titut, M. Frémot, obtint du procureur la permission de procéder à une enquête. L'affaire l'intéressait spécialement, car il y pensait découvrir un fait de télépathie et partageait sans vergogne la crédulité populaire. Il réquisitionna la gendarmerie de Doussard, les gardes forestiers de Doussard et de Chevalines, et accompagné de cette petite troupe, il gagna les cabanes. Pierrette s'y trouvait seule, les bûcherons étant dès l'aube à leur travail. M. Frémot l'interrogea avec beaucoup de bienveillance et d'aménité : il la traitait comme un cas intéressant et rare qui mérite l'attention. Peu à peu rassurée par cette sympathie, elle répéta son rêve qu'elle mima sur place, avec l'effroi qu'elle en avait reçu et que ses traits reproduisaient sans peine, car le souvenir suffisait à la remplir de terreur.

— C'est curieux, opina simplement le substitut. Et l'assassin, à qui ressemblait-il ?

— Il me tournait le dos.

— C'est juste. Mais sa taille, sa corpulence ?

— Je n'ai pas eu le temps de regarder. Ç'a été si rapide : un éclair. Et puis, j'avais peur, vous comprenez.

— Je comprends. Calmez-vous, madame. Vous connaissiez beaucoup ce Vincent Marini ?

— Comme tous les autres ouvriers.

Défiante et craintive, elle ne confia pas au magistrat la tentative de violence dont elle avait failli être la victime. Comme il était satisfait de son interrogatoire et de la façon dont il l'avait mené, M. Frémot ne posa pas d'autres questions, se fit

indiquer par Pierrette l'endroit où les bûcherons travaillaient et s'éloigna à la tête de son escorte.

« Maintenant, songeait-il, fort intrigué, il importe de retrouver le cadavre, pour confondre les sceptiques. Cette femme, douée d'un organisme délicat et nerveux, a été affectée à distance par la scène tragique qui a dû se passer dans la forêt. Non seulement le fait n'est pas impossible, mais il y en a de nombreux exemples. Celui-ci, néanmoins, est extraordinaire, et j'en ferai l'objet d'un mémoire. »

— Quelle étendue a la forêt ? demanda-t-il au brigadier, tout en suivant son raisonnement.

— Trois cents hectares, monsieur le substitut.

Diable ! comment découvrir un cadavre sur un tel espace tout en fourrés, mystères et retraites ? Le secret ne serait pas livré, ou bien il faudrait des années pour qu'il se trahît, à moins d'un hasard exceptionnel ou d'une sûreté prodigieuse d'analyse, seconde hypothèse qui ne déplaisait pas au magistrat.

Il n'avait pas les pouvoirs d'un juge d'instruction. En somme, on ne savait même pas s'il y avait un mort : la justice ne pouvait donc être saisie. Déjà, n'avait-il pas outrepassé quelque peu ses droits en interrogeant Pierrette ? Dans tous les cas, il était bien résolu à ne pas interroger officiellement les bûcherons et à ne leur demander qu'une indication de lieux dont il avait besoin pour son enquête. Parvenu au chantier, il fit appeler Thomas Vieugy :

— Vincent Marini est-il rentré ?

Le chef de l'équipe dévisagea cet inconnu avec défiance. Du haut de sa tête redressée, il répondit par monosyllabes :

— Non.

— Vous ne l'avez pas revu depuis le soir de l'orage ?

— Non.

— Cela fait bientôt six jours. Où travailliez-vous ce soir-là ?

— Ici.

— Bien, je vous remercie.

— Il n'y a pas de quoi, murmura entre ses dents Thomas qui, de sa démarche rigide, rejoignit ses compagnons.

Et le magistrat se disait :

« Ils n'ont pas l'air bien affecté du meurtre de leur camarade. Ce Piémontais ne leur revenait pas probablement. Haine commune contre l'étranger. Je ne serais pas étonné que l'assassin ne soit ici même. »

Car il tenait absolument à l'assassin. Absorbé par ses réflexions, il jeta enfin un coup d'œil sur les lieux. Il se trouvait dans une clairière coupée dans toute sa longueur par un arbre couché dont les ouvriers dépeçaient le tronc après avoir taillé les branches. Et ce tronc écorcé, mutilé, gisant sur la prairie comme un cadavre blanc sur une table d'amphithéâtre, le stupéfia par sa taille véritablement prodigieuse. Il devait mesurer au moins soixante mètres. L'espace qu'on avait réservé à sa chute n'avait pas suffi, et de sa cime,

en tombant, il avait écrasé d'autres sapins plus petits, dévasté les buissons et ravagé la terre. Par intervalles, il portait encore du lierre et d'autres plantes parasites qui l'accompagnaient dans la mort. Quel merveilleux monument de la nature devait représenter ce géant de la forêt lorsqu'il était debout et témoignait de la vivante collaboration des siècles !

Mais l'heure n'était pas à l'admiration. Le substitut égailla ses hommes entre les arbres en leur donnant pour instruction de marcher jusqu'au torrent. Au bord de l'Yre, il rallierait sa troupe. Son plan était simple. Pour lui, le crime avait dû se commettre dans le voisinage de la clairière et l'on aurait les plus grandes chances de retrouver le corps en explorant le canton de la Fontaine-du-Fau qui était en exploitation et spécialement les rives de l'eau qui, toujours, attire les meurtriers comme une complice disposée à effacer les empreintes.

Toute cette belle stratégie n'aboutit à rien. Traqués eux-mêmes par la nuit, les chasseurs de cadavre durent se rabattre en hâte sur Doussard.

— Nous recommencerons demain, dit M. Frémot à ses hommes, tandis qu'il montait en voiture pour regagner Annecy. J'arriverai par le premier bateau. Soyez prêts.

A Annecy, il se mit en quête du procureur, et lui rendit compte de son échec, après quoi il ajouta énergiquement :

— Mais je trouverai. Demain ou après-demain. J'ai mon plan.

— Ah ! ah ! interrompit son chef hiérarchique en riant à gorge déployée. Décidément, vous croyez aux songes.

— Ce n'est pas un songe. Pour moi, cette femme ne dormait pas lorsqu'elle a reçu le mystérieux avertissement du crime qui s'accomplissait, à la même heure probablement, dans la forêt. Si vous l'aviez vue, jouant la scène ! Positivement, elle a comme assisté au meurtre, dans sa chambre, à l'état de veille.

— C'est une folle.

— Pas une folle, mais une hallucinée.

— Allons donc ! Votre Piémontais est retourné dans son pays, tout simplement.

— Il y a dix ans qu'il l'a abandonné, son pays. Et, d'ailleurs, il n'était pas payé.

— Alors, il doit avoir dans son passé quelque mauvais coup que nous connaîtrons un jour ou l'autre. Il a craint d'être découvert, et il a décampé. Je prendrai des renseignements sur son compte.

Le lendemain, M. Frémot, fidèle au rendez-vous, débarqua au Bout-du-Lac par le premier bateau, et gagna Doussard où les gardes et les gendarmes l'attendaient. Il persistait dans sa conviction première, à savoir que l'eau avait dû attirer l'assassin.

« A moins que le crime ne se soit commis à une grande distance, raisonnait-il, le coupable aura confié sa victime au torrent. Or, le chantier n'en est pas éloigné. Le soir de l'orage, il faisait nuit noire. Pas de doute : le drame s'est déroulé à la Fontaine-du-Fau. »

Après Chevalines, il remonta donc, tout simplement, le cours de l'Yre. Le sentier n'était tracé que jusqu'au Martinet. Après, il fallait suivre le torrent, et quelquefois passer d'une rive à l'autre, à cause des arbres trop serrés qui obstruaient la voie. On se servait de planches, ou bien l'on sautait de rocher en rocher. Il y en avait qui étaient dangereux à cause de la mousse humide et glissante qui les garnissait. D'autres portaient de petits sapins rabougris, poussés on ne sait comment. La pente assez forte communiquait au torrent une vitesse qui soulevait son eau blanche. Il bondissait avec violence, jaillissait en écume contre les pierres, se précipitait en menaçantes cascatelles avec un grand bruit sourd.

On dépassa l'endroit où, la veille, on avait rejoint l'Yre en descendant du chantier. En amont, la nature devenait de plus en plus hostile. A cause de la pente plus rapide, l'eau se montrait plus hardie. Elle coulait sous une voûte de sapins noirs qui, rapprochés, enchevêtraient leurs branches. Il fallait avancer dans un fouillis de plantes sauvages, et, de-ci de-là, brisé par la puissance du torrent qui avait rongé ses racines, un arbre tombé compliquait encore la marche.

Le garde forestier de tête poussa un cri tout à coup. Il avait posé le pied sur une masse brune et molle, serrée entre deux blocs, qui sous lui s'était enfoncée et qu'on retira de l'eau avec peine. C'était bien le Piémontais, facile à reconnaître à sa barbe, à ses cheveux, à ses dents, malgré les bouffissures du visage et le gonflement de tout

le corps. Il portait sur le crâne, du côté gauche, une large blessure.

La vision de Pierrette Vieugy se changeait en réalité. Impressionnée par cette aventure extraordinaire, toute la troupe sentait peser sur elle une terreur inavouée. Le mystère de cette mort, vue distinctement à distance, plongeait dans la stupeur ces hommes accoutumés aux spectacles de violence et de désordre. Aussi le retour fut-il difficile et morne. Seul, le substitut, dont les prévisions se trouvaient justifiées et dont la curiosité était excitée, montrait un excellent moral.

On fut informé le soir même aux cabanes de la découverte du cadavre.

— Je savais bien, murmura Pierrette qui fut prise d'un tremblement nerveux.

Pourtant, malgré l'étrangeté de la chose, ni Thomas, ni aucun des quarante et un bûcherons ne jugea à propos de parler du mort.

V

L'INSTRUCTION

Le lugubre cortège s'était arrêté à Chevalines. Laissant là sous bonne garde le malheureux à demi disloqué par les difficultés du retour qui avait réclamé un temps considérable, le substitut s'était hâté de rentrer à Annecy pour accabler de son triomphe son chef hiérarchique. Celui-ci, afin de racheter son inertie, désigna séance tenante

un juge d'instruction, nomma deux experts pour l'examen et l'autopsie du cadavre.

Le juge d'instruction, M. Lérins, était fort lié avec M. Frémot, bien que leur nature d'esprit fût essentiellement différente. L'un procédait par hypothèses souvent ingénieuses, déduisait les faits de son inspiration, et, persuadé de l'existence de forces inconnues, mystérieuses et invisibles, ne rencontrait jamais assez d'éléments extraordinaires dans les affaires humaines. L'autre, de jugement net et pratique, n'attachait de prix qu'à l'observation et voulait tout expliquer de la façon la plus terre-à-terre. Intelligents tous les deux, ils aiguisaient l'un contre l'autre leurs deux systèmes, comme on se perfectionne en escrime avec des assauts quotidiens.

— Vous m'accompagnerez demain, dit M. Lérins au substitut après que celui-ci l'eut mis au courant de son enquête.

— Certes oui. Mais est-il indiscret de vous demander votre plan ?

— Oh ! mon plan : vous savez que j'ai pour principe de n'en pas dresser à l'avance. Nous nous rendrons demain à Chevalines. Je fais prévenir ce soir même M. Delettraz à Thônes, Josette Tappaz à Doussard, plus le facteur et le muletier de me rejoindre sur place. Ce seront mes premiers témoins. Ensuite, nous irons trouver les bûcherons. Combien sont-ils ?

— Quarante-deux.

— C'est beaucoup. Si l'un d'eux est le coupable, nous risquons de rencontrer quelque

résistance. Je réquisitionnerai la brigade de Faverges.

— Croyez-vous maintenant à la seconde vue de Pierrette Vieugy ?

— Nous en aurons peut-être demain l'explication.

— Quelle explication ? Voilà une femme qui, de sa chambre, la nuit, assiste à un assassinat, lequel se perpètre au même instant à l'autre bout de la forêt, qui le raconte à tout venant le lendemain, alors que personne ne peut supposer le crime, et vous estimez cela naturel !

— Tout est naturel.

— Même le don de seconde vue, alors ?

M. Lérins ne voulut pas contredire davantage son collègue encore enivré du succès de la battue :

— Attendons à demain.

Le lendemain, pendant que les deux médecins experts procédaient à leur examen, le juge d'instruction recueillait le témoignage de M. Delettraz. L'entrepreneur raconta ce qui s'était passé le soir de l'orage, jusqu'à son départ : la résistance, puis la fâcheuse chute de l'arbre, dont le tronc avait beaucoup souffert, la mauvaise humeur de Thomas Vieugy, les murmures de ses ouvriers, les discours du Piémontais qui, positivement, avait donné le meilleur avis pour l'abatage, mais trop tard, comme pour laisser au chef de l'équipe la responsabilité de la faute. En outre, il remit au magistrat quatre lettres anonymes qu'il avait reçues depuis le commencement de l'entre-

prise et qui, toutes, lui signalaient des erreurs dans la direction de la coupe. Elles émanaient évidemment de la même main, et visaient le même but qui était de discréditer Thomas Vieugy.

— Quel en serait l'auteur ? interrogea le juge.

— Ma foi, répliqua M. Delettraz avec rondeur, ce pourrait bien être le Piémontais. Il avait le plus grand intérêt à supplanter son chef, son rival dans le pays. Et je dois ajouter qu'il avait réussi, et que j'étais décidé à m'en remettre à lui pour la coupe de l'année prochaine. Il était moins routinier et plus ingénieux que Vieugy, excellent homme, mais borné.

— Le Piémontais était-il en bons termes avec ses camarades ?

— Au commencement, oui, surtout avec ceux de Doussard. Mais j'avais remarqué depuis quelque temps que ça n'allait plus, sauf, précisément, entre lui et Thomas Vieugy.

— Savez-vous la raison de ce changement ?

— Non. Peut-être se méfiait-on de lui. C'est une supposition.

— Quand l'avez-vous quitté ?

— Au moment de l'orage qui nous a tous dispersés. Je me suis hâté de partir avec mon guide.

— Avec qui se trouvait-il alors ?

— Je n'ai pas remarqué.

Le maire de Chevalines, vieillard respectable, appelé à fournir des renseignements sur Thomas Vieugy, le représenta comme un homme sûr, calme, droit, honnête, dur au travail, sévère dans les relations, incapable d'une injustice.

Josette Tappaz fit de son amant un éloge mitigé. Elle ne lui pardonnait pas de s'être dérobé par la mort à ses devoirs paternels. Elle termina sa déposition par cette exclamation que retint le juge :

— Ah ! si j'avais su épouser Jacques !

— Quel Jacques ?

— Jacques Cottin, donc.

— Vous avait-il demandé en mariage ?

— Pour sûr. Mais, quand il m'a vue tout enflée, il n'a plus voulu.

C'était une seconde piste : après la rivalité de commandement, la rivalité amoureuse. Une troisième fut indiquée par le facteur qui, ayant répété la vision de Pierrette pour la centième fois, assura qu'il avait entendu, un jour, aux cabanes, deux bûcherons retardataires, Aimé Tardy et un autre qu'il n'avait pas reconnu, tenir ces propos en parlant du Piémontais : « On lui fera son affaire, à celui-là. »

Leur expertise terminée, les médecins en révélèrent au juge les résultats principaux : « La blessure avait été provoquée par un coup de hache qui décelait une vigueur exceptionnelle. La mort avait dû être instantanée et remontait à six ou sept jours, ce qui coïncidait approximativement avec le soir de l'orage. Les chevilles et le dos portaient des ecchymoses postérieures à la mort, comme si le cadavre avait encore subi de mauvais traitements.

On déjeuna à l'auberge de Chevalines dont toute la population, maintenue par les gendarmes, errait

et chuchotait autour des hommes de loi, et l'on monta aux cabanes. Pierrette, comme de coutume, y était seule. Quand elle vit tout ce monde, son tremblement nerveux la reprit, et il fallut la rejoindre dans la seconde chambre du pavillon où elle s'était réfugiée.

— Traitez-la par la douceur, recommanda M. Frémot à M. Lérins. Vous la mènerez ensuite où vous voudrez. Les voyantes, je le sais, ont des visions parfaitement claires et précises. Ne craignez pas d'exiger des détails.

— Bien, bien. Tranquillisez-vous.

Le juge, en effet, s'imposa la peine d'apprivoiser la pauvre femme effarouchée. Tant bien que mal, plus mal que bien, elle vint à bout de son récit. Elle était là, tenez, sur cette chaise, attendant son mari, dormant ou regardant le mur, elle ne savait plus très bien, quand elle avait vu, en face d'elle, le Piémontais qui tombait, la tête fendue.

— La tête fendue, de quel côté ?

— A droite.

— Vous êtes bien sûre ?

Elle parut se raidir et ses yeux craintifs devinrent subitement fixes, hagards. Dans l'obligation de fouiller sa mémoire, elle retrouvait sa vision.

— La voilà en état de somnambulisme, observa M. Frémot à mi-voix.

— Oui, c'est à droite, affirma le témoin.

Or, Vincent Marini avait été frappé à gauche.

— Où cela se passe-t-il ? questionna le juge qui

continuait son interrogatoire en employant le temps présent.

— Dans la chambre.

— Dans la chambre ? Que voyez-vous derrière le Piémontais ?

— Des arbres. Un hêtre qui a une branche cassée.

— Et l'assassin, le voyez-vous ?

— L'assassin ?

— Oui, celui qui tient la hache.

— Mais non, puisqu'il me tourne le dos.

A ce moment, la porte qui donnait sur la cuisine s'ouvrit, et l'un des bûcherons, Jean Cottin, parut sur le seuil. Il y demeura figé, devant cette femme qui le regardait sans le voir et qui était toute contractée. Certes, il n'aurait pas dû entendre la fin de ce témoignage, mais le moyen d'arrêter Pierrette lancée dans sa vision, et quand retrouverait-on pareil état d'hypnose ? Le juge le comprit immédiatement et fit signe au jeune homme de ne pas bouger.

— Le Piémontais est en face de vous, reprit-il pour forcer le souvenir de son interlocutrice dérangée ; il tombe la tête fendue. L'assassin vous tourne le dos.

— Oui.

— Vous ne remarquez rien qui vous le fasse reconnaître ?

— Ah ! non, c'est l'obscurité tout de suite.

— Est-il grand ? est-il petit ?

— Je ne sais pas.

— Est-il gros ? est-il maigre ?

— Je ne sais pas.

— De quelle couleur est son habit ?

— Je ne sais pas.

— Quel chapeau a-t-il ?

— Je ne sais pas.

Obstiné, le juge cherchait quel autre détail il pourrait bien suggérer, quand d'elle-même la voyante cria :

— Attendez.

Les assistants furent tous secoués par ce cri. La curiosité et aussi la peur du mystère les prenaient aux entrailles.

— Oui, reprit-elle, je vois. Il a une corde roulée autour du corps.

— Ce n'est pas une ceinture ?

— Non, une corde.

— Et vous ne remarquez rien d'autre ?

Au lieu de répondre, elle poussa un nouveau cri, plus rauque, plus angoissé, et s'affaissa en pleurant.

— Elle se réveille, assura le substitut.

On ne put dès lors plus rien tirer d'elle. Le juge, qui avait oublié l'insolite témoin de cette scène, le chercha des yeux, mais Jean Cottin s'était éclipsé.

— Et ce jeune homme ? réclama-t-il.

— Le bûcheron ? répondit un gendarme. Il est parti.

— Arrêtez-le. Dépêchez-vous. Je ne veux pas qu'il communique avec les autres.

Et, tandis que l'on s'empressait et courait, M. Lérins dit à M. Frémot :

— Vous comprenez : il va leur raconter là-bas, au chantier, le détail de la corde qui suffit à désigner le coupable.

— Mais tous les bûcherons ont une corde autour du corps.

— Pas ce soir-là.

— Pourquoi ?

— Ils abattaient leur grand arbre, ils avaient dû se servir de leurs cordes. L'orage ne leur a pas donné le temps de les détacher. Un seul, peut-être, avait gardé la sienne.

Sur sa chaise, Pierrette continuait de pleurer. Le substitut, qui s'intéressait particulièrement à ce merveilleux sujet, lui adressa vainement quelques paroles cordiales. Deux gendarmes rentrèrent avec fracas, le souffle court, rouges et penauds :

— Impossible de le rattraper, monsieur le juge.

— Il se sauvait donc ?

— Parfaitement, il se dérobait.

— De quel côté ?

— Du côté de la Fontaine-du-Fau.

— Il fallait le poursuivre jusqu'au chantier.

— Nous n'avions pas d'ordres, monsieur le juge ; et puis, dans le couvert, on trébuche à chaque pas, et point de chemin.

Le juge se tourna vers M. Frémot :

— Il est allé prévenir ses camarades. Le mieux serait de les rejoindre immédiatement, avant qu'ils ne se soient concertés, et de les interroger sur place.

— Bien. Partons.

Un garde forestier prit la tête pour conduire la petite troupe, et l'on s'engagea dans la forêt. Les énormes sapins noirs obscurcissaient à demi le jour. D'en haut tombait une lumière pâle à demi étouffée par les branches serrées. La mousse amortissait les pas. Il fallait sans cesse éviter les racines noueuses qui sortaient de terre. M. Lérins, malgré lui impressionné, fit cette concession à son ami :

— Pour un cerveau faible, il est dangereux d'habiter ici.

Et, comme hanté par son instruction, il ajouta :

— La déposition de cette Pierrette est bien singulière.

— Elle l'est pour vous, répondit M. Frémot, non pour moi. Si vous aviez, comme moi, pratiqué, non pas même les sciences occultes, mais l'étude préliminaire de nos communications avec l'invisible, des transmissions de la pensée, vous seriez moins étonné. Les faits de ce genre sont innombrables.

— Innombrables peut-être dans l'imagination dévoyée de vos prétendus sujets, mais vérifiés ?

— Vérifiés avec la plus stricte méthode expérimentale.

— Je n'en crois rien.

— Alors, comment expliquez-vous la vision de Pierrette Vieugy ?

— Je cherche. Je trouverai.

— Bonne chance, conclut ironiquement le substitut.

Enfin l'on parvint à la clairière où travaillaient les bûcherons. Gardes et gendarmes, au nombre d'une quinzaine, ne furent point rassurés quand ils débouchèrent en face de ces quarante-deux gaillards, pourvus de haches et de marteaux, et que protégeaient leurs arbres. Comme si l'antagonisme se manifestait immédiatement, ils s'arrêtèrent, se massèrent, et les deux troupes se dévisagèrent.

— Qu'y a-t-il ? Avancez donc ! ordonna le juge qui marchait en queue avec M. Frémot et qui ne se rendait pas compte de la scène.

En face, la voix de Thomas Vieugy qui, seul, paraissait ne rien voir, commanda :

— Enfoncez le coin. Allez.

S'étant porté en avant, M. Lérins comprit la situation d'un coup d'œil : on eût dit que les hostilités allaient commencer.

— C'est ridicule, murmura-t-il entre ses dents. Suivez-moi.

Et il marcha vers le chantier à la tête de ses hommes. A coups de maillet, les bûcherons poussaient un coin dans les fentes d'un hêtre scié aux trois quarts. Moins volumineux que le géant des bois couché à terre, l'arbre présentait néanmoins une masse imposante. Il devait mesurer cinq à six mètres de tour. Noué de cordes à son faîte, il commençait déjà d'osciller.

— Arrêtez ! cria d'un ton bref Thomas Vieugy au juge.

— Et pourquoi donc ?

— Il vous écraserait comme une punaise.

Et le chef de l'équipe montrait le hêtre. Le magistrat ne devina pas nettement le danger, car il continua d'avancer.

— Halte ! ordonna Thomas une seconde fois, mais d'une voix si impérieuse qu'elle le cloua au sol.

Atteint dans sa dignité de magistrat qu'il avait fort susceptible, et conscient des droits de la justice, M. Lérins riposta avec aigreur :

— Je vous requiers de suspendre vos travaux immédiatement.

Mais, sans aucun égard, le bûcheron commanda à ses hommes :

— Encore deux coups. Là.

Et se tournant vers le juge :

— Assez, dit-il.

— Je suis juge d'instruction. Je vous somme de suspendre vos travaux. Messieurs les gendarmes feront respecter la loi.

— Dix pas en arrière, vite ! vociféra Thomas Vieugy qui se précipita vers M. Lérins, l'enleva comme un fétu et le déposa entre ses gendarmes qu'il fit reculer.

Puis il ajouta avec un formidable haussement d'épaules :

— Chacun son métier.

— Mais, monsieur...

— On n'empêche pas un arbre scié de tomber. Fichez-nous la paix. Après, vous arrêterez votre coupable.

Il débita cette apostrophe insolente et rejoignit ses compagnons sans que personne eût osé l'entraver. Puis il ordonna de tirer sur les cordes, et cria :

— Garde à vous !

Et comme l'arbre craquait, vacillait, penchait et tombait, magistrats, bûcherons et soldats virent avec stupeur, avec horreur, Thomas dressé qui courait en avant, recevait le poids effroyable et sous le tronc massif s'aplatissait en bouillie.

Ce fut l'affaire de quelques secondes. Une belle mort pour un bûcheron.

VI

PIERRETTE

Il était impossible de retirer le corps de Thomas Vieugy le soir même. La masse de l'arbre offrait trop de résistance. Le lendemain, après avoir équarri les branches, avec des leviers on ferait rouler le tronc. Quand on se fut bien convaincu de cette nécessité, les deux troupes mêlées reprirent silencieusement le chemin des cabanes. Un peu en arrière, le juge d'instruction et le substitut, les nerfs secoués, échangèrent leurs observations :

— Un suicide, n'est-ce pas ? dit M. Frémot.

— Évidemment. Il connaissait trop le métier pour qu'on puisse croire à un accident, et d'ailleurs il s'est précipité du côté de la chute.

— Alors ?

— Alors, le coupable, c'est lui. Du moins, je le présume. Il me faut une certitude pour clore mon instruction.

Les bûcherons qui marchaient les premiers, lentement et comme alourdis par la perte de leur chef, s'arrêtèrent d'un commun accord à quelque distance du pavillon. Chacun pensait à Pierrette. Qui lui apprendrait le malheur ?

— Jean Cottin, dit quelqu'un.

Il était le plus jeune, le moins rude.

— Pas moi, supplia-t-il.

M. Frémot s'avança :

— J'irai, moi, si vous le voulez.

Personne ne lui disputa la place. Il se détacha du groupe et disparut prestement. Le soir venait, plus triste en forêt que partout ailleurs. Sous les hauts arbres droits palpitait une brume violette, et entre les fûts, au loin, un mince pan d'horizon brillait d'un éclat sanglant. L'attente parut longue, et fut poignante. A distance, les quarante et un bûcherons sentaient la douleur de Pierrette, comme une meute qui évente le gibier. Un instinct secret et sûr les avertissait de l'injustice de leurs soupçons. A cette heure, elle pleurait Thomas et non pas l'autre. Mais, si Thomas avait frappé le Piémontais, c'est qu'il croyait donc sa femme coupable. Et tous savaient maintenant que Thomas s'était trompé, tant le malheur replace les choses brusquement sous leur angle réel. Un sanglot s'entendit dans le silence qui était profond et solennel : Jean Cottin pleurait. Ce fut le signal d'une sorte de lamentation sourde, pareille aux hululements prolongés des chouettes.

On vit enfin accourir le substitut effaré :

— Venez, cria-t-il de loin. Elle est devenue folle.

Tous ces hommes qui l'aimaient se précipitèrent et le pavillon fut envahi en un clin d'œil. M. Lérins et M. Frémot eurent de la peine à y pénétrer à leur tour. Quel spectacle plus tragique encore que celui de Thomas écrasé les attendait là ! Pierrette, le corsage à demi déchiré, les cheveux défaits, le visage sans une goutte de sang, l'épouvante dans les yeux, regardait sans voir, agitait les mains comme pour chasser des ombres, et poursuivait à voix haute ses visions que chacun pouvait évoquer. Elle se prit elle-même par la taille, écarta les bras comme pour se libérer, et hurla :

— Misérable, lâche-moi... Sale Piémontais, va-t'en... Gare aux poings de Thomas... Il te punira. Il te tuera... Ce sera bien fait...

Puis, violemment, la voix plus rauque, la main étendue, elle montra le mur :

— Là, il l'a tué... Je le vois, avec sa tête fendue... A droite, monsieur le juge, la blessure est à droite... La corde... autour du corps... Je le reconnais : c'est Thomas... Je ne l'ai pas dit... Non, je ne l'ai pas dit.

Une troisième fois, elle changea d'attitude. Et, cette fois, elle s'agenouilla par terre :

— Thomas, mon homme, relève-toi, viens. C'est Pierrette. Allons-nous-en. Allons-nous-en au soleil, là où il n'y a pas d'arbres. Ah ! ces arbres qui marchent, qui viennent sur nous, qui veulent nous faire du mal. Je le savais bien... Ah !

Elle se redressa, leva les deux bras en l'air et serait tombée de son long si Jean Cottin ne l'avait retenue.

Les deux magistrats sortirent pour se concerter au sujet de la malheureuse qu'on ne pouvait laisser, privée de soins et seule, dans son pavillon.

— Elle n'est pas folle, assurait M. Frémot qui l'avait annoncé. Elle est seulement hallucinée.

— Les médecins nous le diront, répondit le juge, tandis que, par habitude professionnelle, il examinait les lieux. Ah ! reprit-il tout à coup, regardez.

— Et quoi donc ?

— Un hêtre. Il a une branche cassée.

— Oui, dit le substitut étonné de la surprise de son collègue. C'est l'orage.

Ils causaient ainsi devant la fenêtre de la chambre.

Le soir même, on descendit Pierrette à Chevalines et on la confia aux religieuses qui tenaient l'école enfantine, en attendant de la transférer à l'hôpital d'Annecy.

VII

UNE EXPLICATION

L'INSTRUCTION fut close par une ordonnance de non-lieu, le juge s'étant fait une conviction sur la culpabilité de Thomas Vieugy. Cette conviction, il la basait sur le suicide, sur les aveux de Pierrette dans son accès de délire, et sur quelques autres dépositions arrachées à grand'peine aux bûcherons qui s'obstinaient dans leur mutisme pour respecter la mémoire de leur chef. La plus

importante avait été celle de Jean Cottin : il se rappelait parfaitement, et ses camarades en convinrent les uns après les autres, que, le soir de l'orage, le soir du meurtre, toutes les cordes avaient été utilisées pour abattre l'arbre, sauf celle que Thomas portait autour des reins ; quand il avait entendu, par hasard (il venait chercher une scie oubliée), le témoignage de Pierrette, il avait compris immédiatement quel danger menaçait son chef, facile à reconnaître à cet indice, et il avait couru l'avertir. Enfin Aimé Tardy avait aperçu distinctement à la faveur des éclairs Thomas qui rentrait aux cabanes plus de deux heures après les autres.

— Vous voilà forcé de croire à la vision de Pierrette Vieugy, conclut M. Frémot qui, le lendemain de la clôture, causait de l'affaire avec M. Lérins.

— Mais j'y crois parfaitement.

— Et d'admettre ce cas de seconde vue.

— Ce n'est pas un cas de seconde vue.

— Comment ? Cette femme, la nuit, dans sa chambre, voit nettement le drame qui se déroule au même instant à l'autre bout de la forêt et qui, remarquez-le bien, n'a été connu que par elle, et vous niez la transmission de la pensée ou de l'image à distance ?

— Je ne la nie pas : je l'explique.

— Je vous écoute.

Le juge d'instruction prit un air mystérieux et commença naturellement par ces mots :

— C'est très simple.

— J'attends.

— Le meurtre ne s'est pas passé au bord du

torrent, ni dans le voisinage. Il s'est passé devant le pavillon, à trois pas de la chambre où veillait Pierrette Vieugy.

— Par exemple.

— Là, Thomas, dont l'amour-propre de chef d'entreprise avait souffert tout le jour des observations de M. Delettraz et qui, probablement, avait deviné tout à coup les menées obliques de son rival pour le supplanter, Thomas qui, le matin ou la veille ou l'avant-veille, nous ne savons pas au juste, avait dû surprendre le Piémontais violentant sa femme, là Thomas a frappé.

— Et la preuve ?

— Il est rentré deux heures et demie après ses compagnons. Pourquoi ? Le cadavre portait aux chevilles des ecchymoses, l'arrière de la tête et le dos étaient déchirés. Après avoir tué, il a lié le corps avec la corde qu'il portait en sautoir, et il l'a traîné jusqu'au torrent. Puis il est revenu. Matériellement, ce temps est suffisant, pour un hercule comme lui connaissant la forêt comme sa poche.

— C'est ingénieux. Mais la preuve ?

— La preuve ? Pierrette n'a pas eu de vision, elle a vu la réalité.

— La nuit ?

— A la lueur d'un éclair. Vous savez avec quelle netteté les éclairs arrachent de l'ombre un coin de paysage, une figure humaine.

— Mais elle tournait le dos à la fenêtre.

— Aussi n'a-t-elle pas vu la scène elle-même, mais son reflet dans la glace. Vous n'avez donc pas remarqué les glaces du pavillon ?

— Je n'y ai pas pris garde.

— La glace explique pourquoi elle plaçait la blessure à droite quand elle était à gauche. Pour elle, c'était bien à droite. Enfin, derrière le groupe sanglant, elle a distingué un hêtre avec une branche cassée. Je vous l'ai montré.

Mal convaincu, M. Frémot chercha des objections :

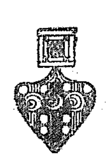
— C'est une hypothèse, fit-il pour masquer sa défaite.

L'explication du juge ne fut d'ailleurs admise par personne. A la Thuile, à Doussard, à Entrevernes, à Chevalines enfin, dont le cimetière contient, presque pierre à pierre, la tombe de l'assassin toujours ornée de fleurs et celle de la victime absolument nue et abandonnée, il ne faudrait pas essayer de la soutenir, parce qu'elle soulèverait le rire et le mépris.

Le Maupas, octobre 1905.

FIN

IMPRIMERIE NELSON, ÉDIMBOURG, ÉCOSSE
PRINTED IN GREAT BRITAIN



COLLECTION NELSON

LISTE ALPHABÉTIQUE

ABOUT, EDMOND.
Le Nez d'un Notaire.
Les Mariages de Paris.

ACHARD, AMÉDÉE.
Récits d'un Soldat.

ACKER, PAUL.
Le Désir de vivre.

ADAM, PAUL.
Stéphanie.

AICARD, JEAN.
Notre-Dame-d'Amour.

ANGELL, NORMAN.
La Grande Illusion.

AVENEL, LE Vte G. D'.
Les Français de mon temps.

BALZAC, HONORÉ DE.
Eugénie Grandet.
La Peau de Chagrin, Le Curé de Tours, etc.
Les Chouans.

BARDOUX, A.
La Comtesse Pauline de Beaumont.

BAZIN, RENÉ.
De toute son Âme.
Le Guide de l'Empereur.

BENTLEY, E. C.
L'Affaire Manderson.

BERTRAND, LOUIS.
L'Invasion.

BORDEAUX, HENRY.
La Croisée des Chemins.
L'Écran brisé.
Les Roquevillard.

BOURGET, PAUL.
Le Disciple.

BOYLESVE, RENÉ.
L'Enfant à la Balustrade.

BRADA.
Retour du Flot.

BRUNETIÈRE, FERDINAND
Honoré de Balzac.

CARO, MADAME E.
Amour de Jeune Fille.

CHATEAUBRIAND.
Mémoires d'Outre-tombe.

CHERBULIEZ, VICTOR.
L'Aventure de Ladislas Bolski.
Le Comte Kostia.
Miss Rovel.

CHILDERS, ERSKINE.
L'Énigme des Sables.

CLARETIE, JULES.
Noris.
Le Petit Jacques.

CONSCIENCE, HENRI.
Le Gentilhomme pauvre.

COULEVAIN, PIERRE DE.
Ève Victorieuse.

DAUDET, ALPHONSE.
Contes du Lundi.
Lettres de mon Moulin.
Numa Roumestan.

DICKENS, CHARLES.
Aventures de Monsieur Pickwick (3 vol.).

DUMAS, ALEXANDRE.
La Tulipe noire.
Les Trois Mousquetaires (2 vol.).
Vingt Ans après (2 vol.).
Le Vicomte de Bragelonne (5 vol.).

DUMAS FILS, ALEX.
La Dame aux Camélias.

FEUILLET, OCTAVE.
Un Mariage dans le Monde.

FLAUBERT, GUSTAVE.
Trois Contes.

FRANCE, ANATOLE.
Jocaste et Le Chat maigre.
Pierre Nozière.

St FRANÇOIS DE SALES.
Introduction à la Vie dévote

FRAPIÉ, LÉON.
L'Écolière.

FROMENTIN, EUGÈNE.
Dominique.

GAUTIER, THÉOPHILE.
Un Trio de Romans.

GYP.
Bijou.

HANOTAUX, GABRIEL.
La France en 1614.

JEAN DE LA BRÈTE.
Mon Oncle et mon Curé.

KARR, ALPHONSE.
Voyage autour de mon Jardin.

KIPLING, RUDYARD.
Simples Contes des Collines.

LABICHE, EUGÈNE.
Le Voyage de M. Perrichon, etc.
La Cagnotte, etc.

LA BRUYÈRE, JEAN DE.
Caractères.

LAMARTINE.
Geneviève.

LANG, ANDREW.
La Pucelle de France.

LE BRAZ, ANATOLE.
Pâques d'Islande.

LEMAÎTRE, JULES.
Les Rois.

LE ROY, EUGÈNE.
Jacquou le Croquant.

LÉVY, ARTHUR.
Napoléon Intime.

LOTI, PIERRE.
Jérusalem.

LYTTON, BULWER.
Les Derniers Jours de Pompéi

MAETERLINCK, MAURICE.
Morceaux choisis.

MASON, A. E. W.
L'Eau vive.

MÉRIMÉE, PROSPER.
Chronique du Règne de Charles IX.

MERRIMAN, H. SETON.
La Simiacine.

MICHELET, JULES.
La Convention.

MIGNET.
La Révolution Française. (2 vol.)

NOLHAC, PIERRE DE.
Marie-Antoinette Dauphine.

NOLLY, ÉMILE.
Hiên le Maboul.

ORCZY, LA BARONNE.
Le Mouron Rouge.

PÉLADAN.
Les Amants de Pise.

POE, EDGAR ALLAN (trad. BAUDELAIRE).
Histoires Extraordinaires.

RENAN, ERNEST.
Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse.
Vie de Jésus.

ROD, ÉDOUARD.
L'Ombre s'étend sur la Montagne.

SAINT-PIERRE, B. DE.
Paul et Virginie.

SAINT-SIMON.
La Cour de Louis XIV.

SAND, GEORGE.
Jeanne.
Mauprat.

SANDEAU, JULES.
Mademoiselle de La Seiglière

SARCEY, FRANCISQUE.
Le Siège de Paris.

SCHULTZ, JEANNE.
Jean de Kerdren.
La Main de Ste.-Modestine.

SCOTT, SIR WALTER.
Ivanhoe.

SÉGUR, Cte PH. DE.
Du Rhin à Fontainebleau.
La Campagne de Russie.

SÉGUR, LE MARQUIS DE.
Julie de Lespinasse.

SIENKIEWICZ, HENRYK.
Quo Vadis ?

SOUVESTRE, ÉMILE.
Un Philosophe sous les toits.

STENDHAL.
La Chartreuse de Parme.

THEURIET, ANDRÉ.
La Chanoinesse.

TILLIER, CLAUDE.
Mon Oncle Benjamin.

TINAYRE, MARCELLE.
Hellé.

TINSEAU, LÉON DE.
Un Nid dans les Ruines.

TOLSTOÏ, LÉON.
Anna Karénine (2 vol.).
Hadji Mourad.
Le Faux Coupon.
Le Père Serge.

TOURGUÉNEFF, IVAN.
Fumée.
Une Nichée de Gentilshommes.

VANDAL, LE COMTE A.
L'Avènement de Bonaparte (2 vol.).

VIGNY, ALFRED DE.
Cinq-Mars.
Servitude et Grandeur Militaires.
Poésies.
Stello.
Chatterton, etc.
Journal d'un Poète.

VOGÜÉ, LE Vte E.-M. DE.
Jean d'Agrève.
Le Maître de la Mer.
Les Morts qui parlent.
Nouvelles Orientales.

WENDELL, BARRETT.
La France d'Aujourd'hui.

YVER, COLETTE.
Comment s'en vont les Reines.

ANTHOLOGIE DES POÈTES LYRIQUES FRANÇAIS.

NELSON, ÉDITEURS,
189, rue Saint-Jacques, Paris.